Theodore de Luders
S.R.I. Nobilis Eques.

Wo. 18.
J. B
Bk. 9

LA VIE
DE
MARIANNE

Par Mr. DE MARIVAUX
de l'Académie Françoise

NOUVELLE EDITION.
TOME II.

A PARIS
Chez PRAULT, *et Fils Libraires*
Quai de Conti près le Pont-Neuf, a la Charité.

M. DCC.LVI.
Avec Approbation et privilége du Roy.

PQ
2003
V5
1756
Pt. 4-6

LIBRARY
AUG 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

AVERTISSEMENT.

MONSIEUR de Marivaux n'eſt point l'Auteur d'un Livre que l'on continuë de mettre ſous ſon nom dans la Gazette de Hollande, & qui eſt intitulé le Telemaque traveſti. C'eſt de quoi nous avons déja donné avis dans la troiſiéme Partie de Marianne. Le véritable Auteur de ce Livre qui étoit fort jeune & dont il reſte encore pluſieurs manuſcrits, eſt mort il y a pour le moins dix-huit ans. Ce fut en partant pour ſa Province qu'il remit deux Manuſcrits à

M. de Marivaux à qui il avoit quelques obligations. M. de Marivaux plus jeune encore que l'Auteur, les mit au net quelques mois après, & s'en accommoda comme d'une chose à lui appartenante, avec le sieur Fournier Libraire de la rue S. Jaques, qui est mort aussi, & à qui dans cette occurrence il peut avoir écrit quelques billets dont il ne se souvient pas. Voilà la verité du fait, & ce qui a causé la mépriſe du Libraire qui n'a aucun interêt à s'y obſtiner, puiſque le Livre qui ne vaut rien, dit-on, n'en vaudroit pas mieux quand M. de Marivaux en ſeroit l'Auteur.

On ſupplie Monſieur Tronchin de vouloir bien faire corriger cet

article dans la Gazette.

L'autre Manuſcrit dont on a parlé, qui fut donné à M. de Marivaux, & dont il s'eſt accommodé, de même que du Telemaque traveſti, eſt intitulé, Phatſamond, ou les Folies Romaneſques.

LA VIE
DE MARIANNE,
OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***

Quatriéme Partie.

JE ris en vous envoyant ce paquet, Madame. Les differentes parties de l'Hiſtoire de Marianne ſe ſuivent ordinairement de fort loin. J'ai coutume de vous les faire attendre très-longtems; il n'y a que deux mois que

vous avez reçû la troiſiéme ; & il me ſemble que je vous entends dire ; encore une troiſiéme Partie, a-t-elle oublié qu'elle me l'a envoyée ?

Non, Madame, non, c'eſt que c'eſt la quatriéme ; rien que cela, la quatriéme. Vous voilà bien étonnée, n'eſt-ce pas, voyez ſi je ne gagne pas à avoir été pareſſeuſe ? peut-être qu'en ce moment vous me ſçavez bon gré de ma diligence, & vous ne la remarqueriez pas, ſi j'avois coutume d'en avoir.

A quelque choſe nos défauts ſont bons ; on voudroit bien que nous ne les euſſions pas, mais on les ſupporte, & on nous trouve plus aimables de nous en corriger quelquefois, que nous ne le paroîtrions avec les qualitez contraires.

Vous ſouvenez-vous de Monſieur de..... c'étoit un grondeur éternel, & d'une phyſionomie à

l'avenant; avoit-il un quart-d'heure de bonne humeur, on l'aimoit plus dans ce quart d'heure, qu'on ne l'eût aimé pendant toute une année, s'il avoit toujours été agréable; de memoire d'homme on n'avoit vû tant de graces à perſonne.

Mais commençons cette quatriéme Partie; peut-être avez-vous beſoin de la lire pour la croire : & avant que de continuer mon recit, venons au portrait de ma bienfaictrice que je vous ai promis, avec celui de la Dame qu'elle a amenée, & à qui dans les ſuites j'ai eu des obligations dignes d'une reconnoiſſance éternelle.

Quand je dis que je vais vous faire le portrait de ces deux Dames, j'entens que je vous en donnerai quelques traits; on ne ſçauroit rendre en entier ce que ſont les perſonnes, du moins cela ne me ſeroit pas poſſible; je connois

bien mieux les gens avec qui je vis que je ne les définirois ; il y a des choſes en eux que je ne ſaiſis point aſſez pour les dire, & que je n'apperçois que pour moi, & non pas pour les autres ; ou ſi je les diſois, je les dirois mal ; ce ſont des objets de ſentiment ſi compliquez, & d'une netteté ſi délicate, qu'ils ſe brouillent dès que ma reflexion s'en mêle ; je ne ſçai plus par où les prendre pour les exprimer ; de ſorte qu'ils ſont en moi, & non pas à moi.

N'êtes-vous pas de même ? il me ſemble que mon ame en mille occaſions en ſçait plus qu'elle n'en peut dire, & qu'elle a un eſprit à part qui eſt bien ſuperieur à l'eſprit que j'ai d'ordinaire. Je crois auſſi que les hommes ſont bien au-deſſus de tous les Livres qu'ils font. Mais cette penſée me meneroit trop loin : revenons à nos Dames, & à leur portrait : en voici un qui

fera un peu étendu, du moins j'en ai peur, & je vous en avertis, afin que vous choisissiez, ou de le passer, ou de le lire.

Ma bienfaictrice que je ne vous ai pas encore nommée, s'appelloit Madame de Miran; elle pouvoit avoir cinquante ans: quoiqu'elle eût été belle femme, elle avoit quelque chose de si bon & de si raisonnable dans la physionomie, que cela avoit pû nuire à ses charmes, & les empêcher d'être aussi piquans qu'ils auroient dû l'être; quand on a l'air si bon, on en paroît moins belle; un air de franchise & de bonté si dominant, est tout-à-fait contraire à la coquetterie; il ne fait songer qu'au bon caractere d'une femme, & non pas à ses graces; il rend la belle personne plus estimable, mais son visage plus indifferent, de sorte qu'on est plus content d'être avec elle, que curieux de la regarder.

Et voilà, je penſe, comme on avoit été avec Madame de Miran; on ne prenoit pas garde qu'elle étoit belle femme, mais ſeulement la meilleure femme du monde; auſſi, m'a-t-on dit, n'avoit-elle gueres fait d'Amans, mais beaucoup d'amis, & même d'amies; ce que je n'ai pas de peine à croire, vû cette innocence d'intention qu'on voyoit en elle, vû cette mine ſimple, conſolante & paiſible qui devoit raſſurer l'amour propre de ſes compagnes, & la faiſoit plus reſſembler à une confidente qu'à une rivale.

Les femmes ont le jugement ſûr là-deſſus. Leur propre envie de plaire leur apprend tout ce que vaut un viſage de femme, quel qu'il ſoit; beau ou laid, il n'importe, ce qu'il a de mérite, fût-il imperceptible, elles l'y découvrent, & ne s'y fient pas; mais il y a des beautez entr'elles qu'elles ne

craignent point, elles sentent fort bien que ce sont des beautez sans consequence ; & apparemment que c'étoit ainsi qu'elles avoient jugé de Madame de Miran.

Or à cette physionomie plus louable que séduisante, à ces yeux qui demandoient plus d'amitié que d'amour, cette chere Dame joignoit une taille bien faite, & qui auroit été galante, si Madame de Miran l'avoit voulu, mais qui faute de cela, n'avoit jamais que des mouvemens naturels & necessaires, & tels qu'ils pouvoient partir de l'ame du monde de la meilleure foi.

Quant à l'esprit, je crois qu'on n'avoit jamais songé à dire qu'elle en eût, mais qu'on n'avoit jamais dit aussi qu'elle en manquât. C'étoit de ces esprits qui satisfont à tout sans se faire remarquer en rien, qui ne sont ni forts ni foibles, mais doux & sensez, qu'on

ne critique, ni qu'on ne loue, mais qu'on écoute.

Fût-il queſtion des choſes les plus indifferentes, Madame de Miran ne penſoit rien, ne diſoit rien qui ne ſe ſentît de cette abondance de bonté qui faiſoit le fond de ſon caractere.

Et n'allez pas croire que ce fût une bonté ſotte, aveugle, de ces bontez d'une ame foible & puſillanime, & qui paroiſſent riſibles même aux gens qui en profitent.

Non, la ſienne étoit une vertu, c'étoit le ſentiment d'un cœur excellent; c'étoit cette bonté proprement dite, qui tiendroit lieu de lumiere, même aux perſonnes qui n'auroient pas d'eſprit, & qui, parce qu'elle eſt vraie bonté, veut avec ſcrupule être juſte & raiſonnable, & n'a plus envie de faire un bien, des qu'il en arriveroit un mal.

Je ne vous dirai pas même que

Madame de Miran eut ce qu'on appelle de la nobleſſe d'ame, ce ſeroit auſſi confondre les idées; la bonne qualité que je lui donne étoit quelque choſe de plus ſimple, de plus aimable, & de moins brillant. Souvent ces gens qui ont l'ame ſi noble, ne ſont pas les meilleurs cœurs du monde ; ils s'entêtent trop de la gloire & du plaiſir d'être genereux, & negligent par-là bien des petits devoirs. Ils aiment à être louez, & Madame de Miran ne ſongeoit pas ſeulement à être louable ; jamais elle ne fut genereuſe, à cauſe qu'il étoit beau de l'être, mais à cauſe que vous aviez beſoin qu'elle le fût ; ſon but étoit de vous mettre en repos, afin d'y être auſſi ſur votre compte.

Lui marquiez-vous beaucoup de reconnoiſſance, ce qui l'en flattoit le plus, c'eſt que c'étoit ſigne que vous étiez content.

Quand on remercie tant d'un ſervice, apparemment qu'on ſe trouve bien de l'avoir reçû, & voilà ce qu'elle aimoit à penſer de vous: de tout ce que vous lui diſiez, il n'y avoit que votre joye qui la récompenſoit.

J'oubliois une choſe aſſez ſinguliere, c'eſt que quoiqu'elle ne ſe vantât jamais des belles actions qu'elle faiſoit, vous pouviez vous vanter des vôtres avec elle en toute ſureté, & ſans craindre qu'elle y prît garde; le plaiſir de vous entendre dire que vous étiez bon, ou que vous l'aviez été, lui fermoit les yeux ſur votre vanité, ou lui perſuadoit qu'elle étoit fort légitime, auſſi contribuoit-elle à l'augmenter tant qu'elle pouvoit: oui, vous aviez raiſon de vous eſtimer, il n'y avoit rien de plus juſte, & à peine pouviez-vous vous trouver autant de mérite qu'elle vous en trouvoit elle-même.

A l'égard de ceux qui s'eſtiment à propos de rien, qui ſont glorieux de leur rang ou de leur richeſſe, gens inſupportables & qui fâchent tout le monde, ils ne fâchoient point Madame de Miran, elle ne les aimoit pas; voilà tout, ou bien elle avoit pour eux une antipathie froide, tranquille & polie.

Les médiſans par babil, je veux dire, ces gens à bons mots contre les autres à qui pourtant ils n'en veulent point, la fatiguoient un peu davantage, parce que leur défaut choquoit ſa bonté naturelle, au lieu que les glorieux ne choquoient que ſa raiſon & la ſimplicité de ſon caractere.

Elle pardonnoit aux grands parleurs, & rioit bonnement en elle-même de l'ennui qu'ils lui donnoient, & dont ils ne ſe doutoient pas.

Trouvoit-elle des eſprits biſar-

res, entêtez, qui n'entendoient pas raiſon? elle prenoit patience, & n'en étoit pas moins leur amie; eh bien, c'étoit d'honnêtes gens qui avoient leurs petits défauts, chacun n'avoit-il pas les ſiens, & voilà qui étoit fini. Tout ce qui n'étoit que faute de jugement, que petiteſſe d'eſprit, bagatelle que cela avec elle; ſon bon cœur ne l'abandonnoit pour perſonne, ni pour les menteurs qui lui faiſoient pitié, ni pour les fripons qui la ſcandaliſoient ſans la rebuter, pas même pour les ingrats qu'elle ne comprenoit pas, elle ne ſe réfroidiſſoit que pour les ames malignes; elle auroit pourtant ſervi les perſonnes de cette eſpece, mais à contre-cœur & ſans goût: c'étoit-là ſes vrais méchans, les ſeuls qui étoient brouillez avec elle, & contre qui elle avoit une rancune ſecrette & naturelle qui l'éloignoit d'eux ſans retour.

Une coquette qui vouloit plaire à tous les hommes, étoit plus mal dans son esprit qu'une femme qui en auroit aimé quelques-uns plus qu'il ne falloit ; c'est qu'à son gré il y avoit moins de mal à s'égarer qu'à vouloir égarer les autres, & elle aimoit mieux qu'on manquât de sagesse que de caractere, qu'on eût le cœur foible que l'esprit impertinent & corrompu.

Madame de Miran avoit plus de vertus morales que de chrétiennes, respectoit plus les exercices de sa Religion qu'elle n'y satisfaisoit, honoroit fort les vrais dévots sans songer à devenir dévote, aimoit plus Dieu qu'elle ne le craignoit, & concevoit sa justice & sa bonté un peu à sa maniere, & le tout avec plus de simplicité que de philosophie : c'étoit son cœur, & non pas son esprit qui philosophoit là-dessus.

Telle étoit Madame de Miran,

ſur qui j'aurois encore bien des choſes à dire; mais à la fin, je ſerois trop longue ; & ſi par haſard vous trouvez déja que je l'aye été trop, ſongez que c'eſt ma bienfaictrice, & que je ſuis bien excuſable de m'être un peu oubliée dans le plaiſir que j'ai eu de parler d'elle.

Il vous revient encore un portrait, celui de la Dame avec qui elle étoit; mais ne craignez rien, je vous en fais grace pour à préſent, & en verité je me l'épargne à moi-même ; car je ſoupçonne qu'il ne ſera pas court non plus qu'il ne ſera pas même aiſé, & il eſt bon que nous reprenions toutes deux haleine. Je vous le dois pourtant, & vous l'aurez pour l'acquit de mon exactitude. Je vois d'ici où je le placerai dans cette quatriéme Partie, mais je vous aſſure que ce ne ſera que dans les dernieres pages, & peut-être ne ſerez-vous pas fâchée de l'y trouver.

Vous

Vous pouvez du moins vous attendre à du ſingulier. Vous venez de voir un excellent cœur, celui que j'ai encore à vous peindre le vaudra bien, & ſera pourtant different. A l'égard de l'eſprit, ce ſera toute la force de celui des hommes mêlée avec toute la délicateſſe de celui des femmes.

Continuons mon récit. Bonjour, ma fille, me dit Madame de Miran en entrant dans le Parloir, voici une Dame qui a voulu vous voir, parce que je lui ai dit du bien de vous, & je ſerai ravie auſſi qu'elle vous connoiſſe, afin qu'elle vous aime. Eh bien, Madame, ajoûta-t'elle en s'adreſſant à ſon amie, la voilà : comment la trouvez-vous ? n'eſt-il pas vrai que ma fille eſt gentille ?

Non, Madame, reprit cette amie d'un air careſſant : non, elle n'eſt pas gentille, ce n'eſt pas-là ce qu'il faut dire, s'il vous plaît ; vous

en parlez avec la modeſtie d'une mere. Pour moi, qui ſuis une étrangere, il m'eſt permis de dire franchement ce que j'en penſe, & ce qui en eſt ; c'eſt qu'elle eſt charmante, & qu'en verité je ne ſçache point de figure plus aimable, ni d'un air plus noble.

Je baiſſai les yeux à un diſcours ſi flatteur, & je ne ſçûs y répondre qu'en rougiſſant. On s'aſſit, la converſation s'engagea. Y a-t'il rien dans la phyſionomie de Mademoiſelle qui pronoſtique les infortunes qu'elle a eſſuyées, dit Madame Dorſin ? (c'étoit le nom de la Dame en queſtion) mais il faut tôt ou tard que chacun ait ſes malheurs dans ce monde, & voilà les ſiens paſſez, j'en ſuis sûre.

Je le crois auſſi, Madame, répondis-je modeſtement. Puiſque j'ai rencontré Madame, & qu'elle a la bonté de s'intereſſer à moi, c'eſt un grand ſigne que mon bon-

heur commence. C'étoit de Madame de Miran dont je parlois, comme vous le voyez, & qui avançant sa main à la grille pour me prendre la mienne, dont je ne pûs lui passer que trois ou quatre doigts, me dit: Oui, Marianne, je vous aime, & vous le méritez bien; soyez désormais sans inquiétude, ce que j'ai fait pour vous n'est encore rien; n'en parlons point. Je vous ai appellée ma fille, imaginez-vous que vous l'êtes, & que je vous aimerai autant que si vous l'étiez.

Cette réponse m'attendrit, mes yeux se moüillerent: je tâchai de lui baiser la main, dont elle ne pût à son tour m'abandonner que quelques doigts.

L'aimable enfant, s'écria là-dessus Madame Dorsin! sçavez-vous bien que je suis un peu jalouse de vous, Madame, & qu'elle vous aime de si bonne grace que je

prétends en être aimée auſſi, moi: faites comme il vous plaira; vous êtes ſa mere, & je veux du moins être ſon amie: n'y conſentez-vous pas, Mademoiſelle?

Moi, Madame, repartis-je, le reſpect m'empêche de dire qu'oüi, je n'oſe prendre cette liberté-là; mais ſi ce que vous me dites m'arrivoit, ce ſeroit encore aujourd'hui un des plus heureux jours de ma vie. Vous avez raiſon, ma fille, me dit Madame de Miran; & le plus grand ſervice qu'on puiſſe vous rendre, c'eſt de prier Madame de vous tenir parole, & de vous accorder ſon amitié. Vous la lui promettez, Madame, ajoûta-t'elle, en parlant à Madame Dorſin, qui de l'air du monde le plus prévenant, dit ſur le champ: Je la lui donne, mais à condition qu'après vous, il n'y aura perſonne qu'elle aimera tant que moi.

Non, non, dit Madame de Mi-

ran, vous ne vous rendez pas justice; & moi je lui défends bien de mettre entre nous là-dessus la moindre difference, & j'ose vous répondre qu'elle m'obéïra de reste. Je baissai encore les yeux, en disant très-sincerement que j'étois confuse & charmée.

Madame de Miran regarda tout de suite à sa montre : il est plus tard que je ne croyois, dit-elle, & il faut que je m'en aille bien-tôt. Je ne vous vois aujourd'hui qu'en passant, Marianne; j'ai beaucoup de visites à faire : d'ailleurs, je me sens abbatuë, & veux rentrer de bonne heure chez moi. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, j'ai eu mille choses dans l'esprit qui m'en ont empêché.

Mais en effet, Madame, repris-je, j'ai crû vous voir un peu triste, (& cela étoit vrai) & j'en ai été inquiete; est-ce que vous auriez du chagrin ?

Oüi, reprit-elle; j'ai un fils qui eſt un fort honnête homme, dont j'ai toujours été très-contente, & dont je ne la ſuis pas aujourd'hui. On veut le marier, il ſe préſente un parti très-avantageux pour lui. Il eſt queſtion d'une fille riche, aimable, fille de condition, dont les parens paroiſſent ſouhaiter que le mariage ſe faſſe; mon fils lui-même il y a plus d'un mois, a conſenti que des amis communs s'en mêlaſſent. On l'a mené chez la jeune perſonne, il l'a vûë plus d'une fois, & depuis quelques ſemaines il néglige de conclure. Il ſemble qu'il ne s'en ſoucie plus, & ſa conduite me deſole, d'autant plus que c'eſt une eſpece d'engagement que j'ai pris avec une famille conſiderable, à qui je ne ſçai que dire pour excuſer la tiédeur choquante qu'il montre aujourd'hui.

Elle ne durera pas; je ne ſçaurois le croire, reprit Madame

Dorsin, & je vous le repete encore, votre fils n'est point un étourdi ; c'est un jeune homme qui a de l'esprit, de la raison, de l'honneur. Vous sçavez sa tendresse, ses égards & son respect pour vous, & je suis persuadée qu'il n'y a rien à craindre. Il viendra demain dîner chez moi, il m'écoute ; laissez-moi faire, je lui parlerai : car de dire que cette petite fille dont on vous a parlé, & qu'il a rencontrée en revenant de la Messe, l'ait dégoûté du mariage en question, je vous l'ai déja dit, c'est ce qui ne m'entrera jamais dans l'esprit.

En revenant de la Messe, Madame, dis-je alors un peu étonnée à cause de la conformité que cette avanture avoit avec la mienne, (vous vous souvenez que c'étoit au retour de l'Eglise que j'avois rencontré Valville, sans compter que le mot de petite fille étoit assez dans le vrai ?

Oüi, en revenant de la Messe, me répondit Madame Dorsin, ils en sortoient tous deux, & il n'y a pas d'apparence qu'ils se soient vûs depuis.

Eh! que sçait-on? on la fait si jolie que cela m'allarme, repartit Madame de Miran; & puis vous sçavez quand elle fut partie, les mesures qu'il prit pour la connoître.

Des mesures, autre motif pour moi d'écouter.

Eh! mon Dieu, Madame, à quoi vous arrêtez-vous-là, s'écria Madame Dorsin? Elle est jolie, à la bonne heure; mais y a-t'il moyen de penser qu'une grisette lui ait tourné la tête? car il n'est question que d'une grisette, ou tout au plus de la fille de quelque petit Bourgeois, qui s'étoit mise dans ses beaux atours à cause du jour de Fête.

Un jour de Fête! ah, Seigneur! quelle

quelle date : eſt-ce que ce ſeroit moi, dis-je encore en moi-même toute tremblante, & n'oſant plus faire de queſtions ?

Oh ! je vous demande, ajoûta Madame Dorſin, ſi une fille de quelque diſtinction va ſeule dans les ruës, ſans Laquais, ſans quelqu'un avec elle, comme on a trouvé celle-cy, à ce qu'on vous a dit ; & qui plus eſt, c'eſt qu'elle ſe jugea elle-même, & qu'elle vit bien que votre fils ne lui convenoit pas, puiſqu'elle ne voulut ni qu'on la ramenât, ni dire qui elle étoit, ni où elle demeuroit : ainſi quand on le ſuppoſeroit ſi amoureux d'elle, où la retrouvera-t'il ? Il a pris des meſures, dites-vous ; ſes Gens rapportent qu'il fit courir un Laquais après le Fiacre qui l'emmenoit. (Ah ! que le cœur me battit ici :) mais, eſt-ce qu'on peut ſuivre un Fiacre ? & d'ailleurs ce même Laquais que vous avez interrogé

vous a dit qu'il avoit eu beau courir après, & qu'il l'avoit perdu de vûë.

Bon, tant mieux, penſois-je ici, ce n'eſt plus moi; le Laquais qui me ſuivit me vit deſcendre à ma porte.

Ce garçon vous trompe, continua Madame Dorſin; il eſt dans la confidence de ſon Maître, dites-vous.

Ahi, ahi! cela ſe pourroit bien, c'eſt moi qui me le diſois.

Eh bien, ſoit, je veux qu'il ait vû arrêter le Fiacre, (c'eſt la Dame qui parle) & que votre fils ait ſçû où demeure la petite fille: qu'en concluez-vous? qu'il s'eſt pris de belle paſſion pour elle, qu'il va lui ſacrifier ſa fortune & ſa naiſſance, qu'il va oublier ce qu'il eſt, ce qu'il vous doit, ce qu'il ſe doit à lui-même, & qu'il ne veut plus ni aimer, ni épouſer qu'elle? En verité, eſt-ce-là votre fils? Le

reconnoissez-vous à de pareilles extravagances ? Eh ! c'est à peine ce qu'on pourroit craindre d'un imbécile, ou d'un écervelé reconnu pour tel. Je veux croire que la fille lui a plû, mais de la façon dont lui devoit plaire une fille de cette sorte-là, à qui on ne s'attache point, & qu'un homme de son âge & de sa condition tâche de connoître par goût de fantaisie, & pour voir jusqu'où cela le menera ; c'est tout ce qu'il en peut être. Ainsi soyez tranquille, je vous garantis que nous le marierons, si nous n'avons que les charmes de la petite Avanturiere à combattre : voilà quelque chose de bien redoutable.

Petite Avanturiere, le terme étoit encore de mauvaise augure. Je ne m'en tirerai jamais, me disois-je ; cependant si ces Dames en étoient demeurées-là, je n'aurois sçû affirmativement ni qu'esperer, ni

que craindre ; mais Madame de Miran va éclaircir la chose.

Je serois assez de votre avis, répondit-elle d'un air inquiet, si on ne disoit pas que mon fils n'est triste & de méchante humeur que depuis le jour de cette malheureuse avanture, & il est constant que je l'ai trouvé tout changé. Mon fils est naturellement gai, vous le sçavez, & je ne le vois plus que sombre, que distrait, que rêveur ; ses amis même s'en apperçoivent. Le Chevalier qu'il ne quittoit point, & avec qui il est si lié, le fatigue & l'importune ; il lui fit dire hier qu'il n'y étoit pas. Ajoûtez à cela les courses de ce même Laquais dont je vous ai parlé, que mon fils dépêche quatre fois par jour, & avec qui quand il revient il a toujours de fort longs entretiens. Ce n'est pas là tout, j'oubliois de vous dire une chose : c'est que j'ai été ce matin parler au Chirurgien, qu'on alla

chercher pour visiter le pied de la petite personne.

Oh ! pour le coup, me voici comme dans mon quadre. A l'article du pied, figurez-vous la pauvre petite orpheline anéantie ; je ne sçai pas comment je pûs respirer avec l'effroyable battement de cœur qui me prit.

Ah ! c'est donc moi, me dis-je : il me sembla que je sortois de l'Eglise, que je me voyois encore dans cette ruë où je tombai avec ces maudits habits que Climal m'avoit donnez, avec toutes ces parures qui me valoient le titre de grisette, en ses beaux atours des jours de Fête.

Quelle situation pour moi, Madame ! & ce que j'y sentois de plus humiliant & de plus fâcheux, c'est que cet air si noble & si distingué que Madame Dorsin en entrant avoit dit que j'avois, & que Madame de Miran me trouvoit aussi,

ne tenoit à rien dès qu'on me connoîtroit : m'appartenoit-il de venir rompre un mariage tel que celui dont il étoit queſtion ?

Oüi, Marianne avoit l'air d'une fille de condition, pourvû qu'elle n'eût point d'autre tort que d'être infortunée, & que ſes graces n'euſſent cauſé aucun déſordre ; mais Marianne aimée de Valville, Marianne coupable du chagrin qu'il donnoit à ſa mere, pouvoit fort bien redevenir griſette, avanturiere & petite fille, dont on ne ſe ſoucieroit plus, qui indigneroit, & qui étoit bien hardie d'oſer toucher le cœur d'un honnête homme.

Mais achevons d'écouter Madame de Miran, qui continuë, à qui dans la ſuitte de ſon diſcours il échappera quelques traits qui me ranimeront, & qui en eſt au Chirurgien à qui elle alla parler.

Et qui m'a dit de bonne foi,

continua-t'elle, que la jeune enfant étoit fort aimable, qu'elle avoit l'air d'une fille de très-bonne famille, & que mon fils dans toutes ces façons avoit marqué un vrai respect pour elle, & c'est ce respect qui m'inquiéte : j'ai peine, quoique vous disiez, à le concilier avec l'idée que j'ai d'une grisette. S'il l'aime, & qu'il la respecte, il l'aime donc beaucoup ; il l'aime donc d'une maniere qui sera dangereuse, & qui peut le mener très-loin. Vous concevez bien d'ailleurs que tout cela n'annonce pas une fille sans éducation & sans mérite ; & si mon fils a de certains sentimens pour elle, je le connois, je n'en espere plus rien ; ce sera justement parce qu'il a des mœurs, de la raison, & le caractere d'un honnête homme, qu'il n'y aura presque pas de remede à ce miserable penchant qui l'aura surpris pour elle, s'il la croit digne de sa

tendreſſe & de ſon eſtime.

Or, mettez-vous à la place de l'orpheline, & voyez, je vous prie, que de triſtes conſiderations à la fois : doucement pourtant, il s'y en joignoit une qui étoit bien agréable.

Avez-vous pris garde à cette mélancholie, où, diſoit-on, Valville étoit tombé depuis le jour de notre connoiſſance ? Avez-vous remarqué ce reſpect que le Chirurgien diſoit qu'il avoit eu pour moi ? Vraiment, mon cœur tout troublé, tout effrayé qu'il avoit été d'abord, avoit bien recüeilli ces petits traits-là, & ce que Madame de Miran avoit conclu de ce reſpect, ne lui étoit pas échappé non plus.

S'il la reſpecte, il l'aime donc beaucoup, avoit-elle dit, & j'étois tout-à-fait de ſon avis ; la conſequence me paroiſſoit fort ſenſée & fort ſatisfaiſante : de ſorte qu'en ce moment j'avois de la honte, de

l'inquiétude & du plaisir ; mais ce plaisir étoit si doux, cette idée d'être véritablement aimée de Valville eut tant de charmes, m'inspira des sentimens si désintéressez & si raisonnables, me fit penser si noblement ; enfin, le cœur est de si bonne composition quand il est content en pareil cas, que vous allez être édifiée du parti que je pris : oüi, vous allez voir une action qui prouva que Valville avoit eu raison de me respecter.

Je n'étois rien, je n'avois rien qui pût me faire considerer ; mais à ceux qui n'ont ni rang, ni richesses qui en imposent, il leur reste une ame, & c'est beaucoup ; c'est quelquefois plus que le rang & la richesse, elle peut faire face à tou. Voyons comment la mienne me tira d'affaire.

Madame Dorsin repliqua encore quelque chose à Madame de

Miran sur ce qu'elle venoit de dire.

Cette derniere se leva pour s'en aller, & dit: Puisqu'il dîne demain chez vous, tâchez donc de le disposer à ce mariage: pour moi, qui ne puis me rassurer sur l'avanture en question, j'ai envie à tout hasard de mettre quelqu'un après mon fils, ou après son Laquais; quelqu'un qui les suive l'un ou l'autre, & qui me découvre où ils vont: peut-être sçaurai-je par-là quelle est la petite fille, supposez qu'il s'agisse d'elle, & il ne sera pas inutile de la connoître. Adieu, Marianne, je vous reverrai dans deux ou trois jours.

Non, lui dis-je, en laissant tomber quelques larmes; non, Madame, voilà qui est fini; il ne faut plus me voir, il faut m'abandonner à mon malheur; il me suit par tout, & Dieu ne veut pas que j'aye jamais de repos.

Quoi ! que voulez-vous dire, me répondit-elle ? Qu'avez-vous, ma fille ? D'où vient que je vous abandonnerois ?

Ici mes pleurs coulerent avec tant d'abondance, que je reſtai quelque-tems ſans pouvoir prononcer un mot.

Tu m'inquietes, ma chere enfant ; pourquoi donc pleures-tu, ajoûta-t'elle en me préſentant ſa main comme elle avoit déja fait quelques momens auparavant ? Mais je n'oſois plus lui donner la mienne. Je me reculois honteuſe, & avec des paroles entre-coupées de ſanglots : hélas, Madame ! arrêtez, lui dis-je : vous ne ſçavez pas à qui vous parlez, ni à qui vous témoignez tant de bontez. Je crois que c'eſt moi qui ſuis votre ennemie, que c'eſt moi qui vous cauſe le chagrin que vous avez.

Comment, Marianne, reprit-elle étonnée, vous êtes celle que

Valville a rencontrée, & qu'on porta au logis ? Oüi, Madame, c'eſt moi-même, lui dis-je, je ne ſuis pas aſſez ingrate pour vous le cacher; ce ſeroit une trahiſon affreuſe après tous les ſoins que vous avez pris de moi, & que vous voyez bien que je ne mérite pas, puiſque c'eſt un malheur pour vous que je ſois au monde, & voilà pourquoi je vous dis de m'abandonner. Il n'eſt pas naturel que vous teniez lieu de mere à une fille orpheline que vous ne connoiſſez pas, pendant qu'elle vous afflige, & que c'eſt pour l'avoir vûë que votre fils refuſe de vous obéïr. Je me trouve bien confuſe de voir que vous m'ayez tant aimée, vous qui devez me vouloir tant de mal. Hélas ! vous vous y êtes bien trompée, & je vous en demande pardon.

Mes pleurs continuoient, ma bienfaictrice ne me répon-

doit point ; mais elle me regardoit d'un air attendri, & presque la larme à l'œil elle-même.

Madame, lui dit son amie en s'essuyant les yeux, en verité, cette enfant me touche ; ce qu'elle vient de vous dire est admirable : voilà une belle ame, un beau caractere !

Madame de Miran se taisoit encore, & me regardoit toujours.

Vous dirai-je à quoi je pense, reprit tout de suite Madame Dorsin : vous êtes le meilleur cœur du monde, & le plus généreux ; mais je me mets à votre place, & après cet évenement-cy, il se pourroit fort bien que vous eussiez quelque répugnance à la voir davantage ; il faudra peut-être que vous preniez sur vous pour lui continuer vos soins. Voulez-vous me la laisser, je me charge d'elle en attendant que tout ceci se passe. Je ne prétends pas vous l'ôter, elle y

perdroit trop, & je vous la rendrai dès que le mariage de votre fils sera conclu, & que vous me la redemanderez.

A ce discours, je levai les yeux sur elle d'un air humble & reconnoissant, à quoi je joignis une très-humble & très-legere inclination de tête ; je dis legere, parce que je compris dans mon cœur que je devois la remercier avec discretion, & qu'il falloit bien paroître sensible à ses bontez ; mais non pas faire penser qu'elles me consolassent, comme en effet elles ne me consoloient pas. J'accompagnai le tout d'un soûpir, après quoi Madame Dorsin reprenant la parole, dit à ma bienfaictrice : Voyez, consultez-vous.

De grace, un moment, répondit Madame de Miran ; tout à l'heure je vais vous répondre : laissez-moi auparavant m'informer d'une chose.

Marianne, me dit-elle, n'avez-vous point eu de nouvelles de mon fils depuis que vous êtes ici ?

Hélas ! Madame, répondis-je, ne m'interrogez point là-dessus ; je suis si malheureuse que je n'aurai encore que des sujets de douleur à vous donner, & vous n'en serez que plus en colere contre moi ; il est juste que vous m'ôtiez votre amitié, & que vous laissiez-là une fille qui vous est si contraire ; mais il ne vous servira de rien de la haïr davantage, & je voudrois pouvoir m'exempter de cela : ce n'est pas que je refuse de vous dire la verité ; je sçai bien que je suis obligée de vous la dire, c'est la moindre chose que je vous doive ; mais ce qui me retient, c'est la peine qu'elle vous fera, c'est la rancune que vous en prendrez contre moi, & toute l'affliction que j'en aurai moi-même.

Non, ma fille, non, reprit Ma-

dame de Miran, parlez hardiment, & ne craignez rien de ma part; Valville ſçait-il où vous êtes? eſt-il venu ici?

Ce diſcours redoubla mes larmes; je tirai enſuite de ma poche la Lettre que j'avois reçûe de Valville, & que je n'avois pas décachetée, & la lui preſentant d'une main tremblante.

Je ne ſçai, lui dis-je, à travers mes ſanglots, comment il a découvert que je ſuis ici, mais voilà ce qu'il vient de me donner lui-même.

Madame de Miran la prit en ſoupirant, l'ouvrit, la parcourut, & jetta les yeux ſur ſon amie qui fixa auſſi les ſiens ſur elle; elles furent toutes deux aſſez long-tems à ſe regarder ſans ſe rien dire, il me ſembla même que je les vis pleurer un peu, & puis Madame Dorſin en ſecouant la tête: Ah! Madame, dit-elle, je vous demandois Marianne, mais je ne

l'aurai

l'aurai pas, je vois bien que vous la garderez pour vous.

Oui, c'eſt ma fille plus que jamais, répondit ma bienfaictrice, avec un attendriſſement qui ne lui permit de dire que ce peu de mots; & ſur le champ elle me tendit une troiſiéme fois la main que je pris alors du mieux que je pus, & que je baiſai mille fois à genoux, ſi attendrie moi-même, que j'en étois comme ſuffoquée. Il ſe paſſa en même tems un moment de ſilence qui fut ſi touchant, que je ne ſçaurois encore y penſer ſans me ſentir remuée juſqu'au fond de l'ame.

Ce fut Madame Dorſin qui le rompit la premiere. Eſt-ce qu'il n'y a pas moyen que je l'embraſſe, s'écria-t-elle? je n'ai de ma vie été ſi émue que je le ſuis; je ne ſçai plus qui des deux j'aime le plus, ou de la mere, ou de la fille.

Ah-ça, Marianne, me dit Madame de Miran, quand tous nos

mouvemens furent calmez, qu'il ne vous arrive donc plus, tant que je vivrai, de dire que vous êtes orpheline, entendez-vous. Venons à mon fils.

C'eſt ſans doute Madame Dutour, cette Marchande chez qui vous demeuriez, qui lui aura dit où vous êtes.

Apparemment, répondis-je; je ne le lui ai pourtant pas dit à elle-même, & je n'avois garde, puiſque j'ignorois le nom du Couvent quand j'y ſuis entrée; mais l'homme dont j'ai été obligée de me ſervir pour faire porter mes hardes ici, eſt de ſon quartier; ce ſera lui qui le lui aura appris, & puis Monſieur de Valville qui me fit ſuivre par un Laquais, lorſque je ſortis de chez lui en fiacre, & qui a ſçû que j'étois deſcendue chez Madame Dutour, a ſans doute interrogé cette bonne Dame, qui n'aura pas manqué de lui appren-

dre tout ce qu'elle en ſçavoit, c'eſt ce que j'en puis juger; car pour moi, il n'y a point de ma faute, je n'ai contribué en rien à tout ce qui eſt arrivé, & une marque de cela, c'eſt que depuis ce tems-là je n'ai entendu parler de Monſieur de Valville que d'aujourd'hui; il ne m'a donné ſa Lettre que cet après-midi, encore ne me l'a-t-il rendue que par fineſſe.

Je n'eus pas plutôt lâché ce dernier mot, que j'en ſentis toute la conſequence : c'étoit engager Madame de Miran à m'en demander l'explication, & le déguiſement de Valville étoit un article que j'aurois peut-être pû ſouſtraire à ſa connoiſſance, ſans bleſſer la ſincerité dont je me piquois avec elle, & j'étois indiſcrette, à force de candeur.

Mais enfin le mot étoit dit, & Madame de Miran n'avoit plus beſoin que je l'expliquaſſe, elle

ſçavoit déja ce qu'il ſignifioit ; par fineſſe ! me répondit-elle, je ſuis donc au fait, & voici comment.

C'eſt qu'en ſortant de carroſſe dans la cour du Couvent, j'ai vû par hazard un jeune homme en livrée qui deſcendoit de ce parloir-ci, & j'ai trouvé qu'il reſſembloit tant à mon fils, que j'en ai été frappée, j'ai même penſé vous le dire, Madame ; à la fin pourtant j'ai regardé cela comme une choſe ſinguliere à laquelle je n'ai plus fait d'attention ; mais à preſent, Marianne, que je ſçai que mon fils vous aime, je ne doute pas qu'au lieu d'un homme qui lui reſſembloit, ce ne ſoit lui-même que j'ai vû tantôt, n'eſt-il pas vrai ?

Hélas ! Madame, lui dis-je, après avoir heſité un inſtant, à peine arrivoit-il quand vous êtes venue ; j'ai pris ſa Lettre ſans le regarder, & je ne l'ai reconnu

qu'à un regard qu'il m'a jetté en partant; je me suis écriée de surprise, on vous a annoncée, & il s'est retiré.

Du caractere dont il est, dit alors Madame de Miran, en parlant à son amie, il faut que Marianne ait fait une prodigieuse impression sur son cœur; voyez à quoi il a pû se résoudre, & quelle démarche: prendre une livrée!

Oui, reprit Madame Dorsin, cette action-là conclut qu'il l'aime beaucoup assurément, & voilà une physionomie qui le conclut encore mieux.

Mais ce mariage qui est presqu'arrêté, Madame, dit ma bienfaictrice, cet engagement que j'ai pris de son propre aveu, comment s'en tirer? jamais Valville ne terminera; je vous dirai plus, c'est que je serois fâchée qu'il épousât cette fille, prévenu d'une aussi forte passion que celle-ci me le

paroît. Oh! comment le guérir de cette passion ?

L'en guérir, nous aurions de la peine, repartit Madame Dorsin, mais je crois qu'il suffira de rendre cette passion raisonnable, & nous le pourrons avec le secours de Mademoiselle; c'est un bonheur que nous ayons affaire à elle, nous venons de voir un trait du caractere de son cœur qui prouve de quoi sa tendresse & sa reconnoissance la rendront capable pour une mere comme vous; or pour déterminer votre fils à remplir vos engagemens & les siens, il ne s'agit de la part de votre fille que d'un procedé qui sera bien digne d'elle, c'est qu'il est seulement question qu'elle lui parle elle-même, il n'y a qu'elle qui puisse lui faire entendre raison. Il vous obéiroit pourtant si vous l'exigiez, j'en suis persuadée, il vous respecte trop pour se révolter contre vous; mais

comme vous dites fort bien, vous ne voulez pas le forcer, & vous penſez juſte ; vous n'en feriez qu'un homme malheureux qui le deviendroit par complaiſance pour vous, qui ne ſe conſoleroit pas de l'être devenu, parce qu'il diroit toujours, je pouvois ne pas l'être ; au lieu que Marianne par mille raiſons ſans réplique qu'elle ſçaura lui dire avec douceur, qu'elle peut même paroître lui dire avec regret, en fera un homme bien convaincu qu'il l'aimeroit en vain, qu'elle n'eſt pas en état de l'aimer, & par-là lui calmera le cœur & le conſolera de la néceſſité où il s'eſt mis d'épouſer la jeune perſonne qu'on lui deſtine ; de ſorte qu'alors ce ſera lui qui ſe mariera, & non pas vous qui le marierez. Voilà ce qui m'en ſemble.

C'eſt fort bien dit, reprit Madame de Miran, & votre idée eſt

très-bonne ; j'y ajouterai seulement une chose.

Ne seroit-il pas à propos pour achever de lui ôter toute espérance, que ma fille feignît de vouloir être Religieuse, & ajoutât même qu'à cause de sa situation, elle n'a point d'autre parti à prendre. Ce que je dis-là ne signifie rien au moins, Marianne, me dit-elle en s'interrompant, ne croyez pas que ce soit pour vous insinuer de quitter le monde ; j'en suis si éloignée, qu'il faudroit que je vous visse la vocation la plus marquée & la plus invincible pour y consentir, tant j'aurois peur que ce ne fût simplement que votre peu de fortune ou l'inquietude de l'avenir, ou la crainte de m'être à charge qui vous y engageât ; entendez-vous, ma fille ? Ainsi ne vous y trompez pas, je n'envisage ici que mon fils, je ne prétens que vous indiquer le moyen de l'amener.

mener à mes fins, & de l'aider à surmonter un amour que vous ne méritez que trop qu'il ait pour vous, qu'il seroit trop heureux d'avoir pris & dont je serois charmée moi-même sans les usages & les maximes du monde, qui dans l'infortune où vous êtes ne me permettent pas d'y acquiescer; hélas! cependant que vous manque-t-il? ce n'est, ni la beauté, ni les graces, ni la vertu, ni le bon esprit, ni l'excellent cœur: & voilà pourtant tout ce qu'il y a de plus rare, de plus précieux, voilà les vraies richesses d'une femme dans le mariage, & vous les avez à profusion; mais vous n'avez pas vingt mille livres de rente, on ne feroit aucune alliance en vous épousant: on ne connoît point vos parens qui nous feroient peut-être beaucoup d'honneur; & les hommes qui sont sots, qui pensent mal, & à qui pourtant je dois

compte de mes actions là-dessus, ne pardonnent point aux disgraces dont vous souffrez, & qu'ils appellent des défauts.

La raison vous choisiroit, la folie des usages vous rejette.

Tout ce détail, je vous le fais par amitié, & afin que vous ne regardiez pas les secours que je vous demande contre l'amour de Valville, comme un sujet d'humiliation pour vous.

Eh, mon Dieu ! Madame, ma chere Mere, (puisque vous m'accordez la permission de vous appeller ainsi,) que vous êtes bonne & genereuse, m'écriai-je, en me jettant à ses genoux, d'avoir tant d'attention, tant de ménagement pour une pauvre fille qui n'est rien, & qu'une autre personne que vous ne pourroit plus souffrir; eh, mon Dieu, où serois-je sans la charité que vous avez pour moi ? songez-vous que sans ma mere j'aurois

actuellement la confusion de demander ma vie à tout le monde; & malgré cela, vous avez peur de m'humilier? y a-t'il encore sur la terre un cœur comme le vôtre?

Eh! ma fille, s'écria-t'elle à son tour, qui est-ce qui n'auroit pas le cœur bon avec toi? chere enfant, tu m'enchantes. Oh, elle vous enchante, à la bonne heure, dit alors Madame Dorsin; mais finissez toutes deux, car je n'y sçaurois tenir, vous m'attendrissez trop.

Revenons donc à ce que nous disions, reprit ma bienfaictrice. Puisque nous décidons qu'elle parlera à Valville, attendra-t'elle qu'il revienne la voir, ou pour aller plus vîte, ne vaut-il pas mieux qu'elle lui écrive de venir?

Sans difficulté, dit Madame Dorsin, qu'elle écrive; mais je suis d'avis auparavant que nous sçachions ce qu'il lui dit dans la lettre que vous tenez, & que vous avez

lûe tout bas ; c'eſt ce qui reglera ce que nous devons faire. Oui, dis-je auſſi d'un air ſimple & naïf ; il faut voir ce qu'il penſe, d'autant plus que j'ai oublié de vous dire, que je lui écrivis le jour que je vins ici, une heure avant que d'y entrer. Eh pourquoi, Marianne, me dit Madame de Miran ?

Helas ! par neceſſité, Madame, répondis-je ; c'eſt que je lui envoyois un paquet où il y avoit une robe que je n'ai miſe qu'une fois, du linge, & quelque argent ; & comme je ne voulois point garder ces vilains préſens, que je ne ſçavois point la demeure de cet homme riche qui me les avoit donnés, de cet homme de conſideration dont je vous ai parlé, qui avoit fait ſemblant de me mettre par pieté chez Madame Dutour, & qui avoit pourtant des intentions ſi malhonnêtes, j'écrivis à M. de Valville, qui ſçavoit où il demeuroit, pour

le prier d'avoir la bonté de lui faire tenir le paquet de ma part.

Eh ! par quel hazard, dit Madame de Miran ? mon fils ſçavoit-il donc la demeure de cet homme-là ?

Eh ! Madame, vous allez encore être étonnée, répondis-je ; il la ſçait, parce que c'eſt ſon oncle : Quoi, reprit-elle, Monſieur de Climal ! C'eſt lui-même, repris-je. C'étoit à lui que ce bon Religieux, dont je vous ai parlé, m'avoit menée, & ce fut chez vous que j'appris qu'il étoit l'oncle de M. de Valville, parce qu'il y vint une demie-heure après qu'on m'y eût porté le jour de ma chûte ; & ce fut lui auſſi que M. de Valville ſurprit l'après-midi à mes genoux chez la Marchande de Linge, dans l'inſtant qu'il m'entretenoit de ſon amour pour la premiere fois, & qu'il vouloit, diſoit-il, me loger dès le lendemain bien loin de là,

afin de me voir plus en ſecret, & de m'éloigner du voiſinage de M. de Valville.

Juſte Ciel, que m'apprenez-vous, s'écria-t'elle! quelle foibleſſe dans mon frere! Madame, ajouta-t'elle à ſon amie; au nom de Dieu ne dites mot de ce que vous venez d'entendre: ſi jamais une avanture comme celle-là venoit à être ſçûe, jugez du tort qu'elle feroit à M. de Climal, qui paſſe pour un homme plein de vertu, & qui en effet en a beaucoup, mais qui s'eſt oublié dans cette occaſion-ci. Le pauvre homme, à quoi ſongeoit-il! allons, laiſſons cela, ce n'eſt pas de quoi il eſt queſtion; voyons la lettre de mon fils.

Elle la r'ouvrit; mais, dit-elle tout de ſuite, en s'arrêtant, il me vient un ſcrupule; faiſons-nous bien de la lire devant Marianne? peut-être aime-t'elle Valville; il y a dans ce billet-ci beaucoup de tendreſſe,

elle en ſera touchée, & n'en aura que plus de peine à nous rendre le ſervice que nous lui demandons ; dis-nous, ma chere enfant, n'y a-t'il point de riſque, qu'en devons-nous croire, aimes-tu mon fils?

Il n'importe, Madame, répondis-je, cela n'empêchera pas que je ne lui parle comme je le dois.

Il n'importe, dis-tu ; tu l'aimes donc, ma fille, reprit-elle en ſouriant? Oui, Madame, lui dis-je, c'eſt la verité ; j'ai pris d'abord de l'inclination pour lui, tout d'abord, ſans ſçavoir que c'étoit de l'amour, je n'y ſongeois pas ; j'avois ſeulement du plaiſir à le voir, je le trouvois aimable, & vous ſçavez que je n'avois point tort, car il l'eſt beaucoup ; c'eſt un jeune homme ſi doux, ſi bien fait, qui vous reſſemble tant ; & je vous ai aimée auſſi, dès que je vous ai vûe, c'eſt la même choſe. Madame Dorſin

& elle se mirent à rire là-dessus. Je ne me lasse point de l'entendre, dit la premiere, & je ne pourrai plus me passer de la voir, elle est unique.

Oui, j'en conviens, repartit ma bienfaictrice ; mais je vais pourtant la quereller d'avoir dit à mon fils qu'elle l'aimoit, à cause que c'est un discours indiscret.

Ah, mon Dieu, Madame, jamais, m'écriai-je ! il n'en sçait rien, je n'en ai pas ouvert la bouche ; est-ce qu'une fille ose dire à un homme qu'elle l'aime ? à une Dame encore passe, il n'y a pas de mal ; mais Monsieur de Valville n'en a pas le moindre soupçon, à moins qu'il ne l'ait deviné, & quand il s'en douteroit, cela ne lui servira de rien, Madame, vous le verrez ; je vous le promets, ne vous embarrassez point ; eh bien oui, il est aimable, il faudroit être aveugle pour ne le pas voir ; mais qu'est-ce

que cela fait ? c'eſt tout comme s'il ne l'étoit pas plus qu'un autre, je vous aſſure, je n'y prendrai pas garde, & je ſerois bien ingrate d'en agir autrement.

Ah, ma chere fille, me dit Madame de Miran ! il te ſera bien difficile de réſoudre ce cœur-là à renoncer à toi ; plus je te vois, plus je déſeſpere que tu le puiſſe. Eſſayons pourtant, & voyons ce qu'il t'écrit.

La lettre étoit courte, & la voici autant que je puis m'en reſſouvenir.

Il y a trois ſemaines que je vous cherche, Mademoiſelle, & que je me meurs de douleur. Je n'ai pas deſſein de vous parler de mon amour, il ne mérite plus que vous l'écoutiez ; je ne veux que me jetter à vos pieds, que vous montrer l'affliction où je ſuis de vous avoir offenſée ; je ne veux que vous demander pardon, non pas dans

l'espérance de l'obtenir, mais afin que vous vous vangiez en me le refusant; vous ne sçavez pas combien vous pouvez me punir; il faut que vous le sçachiez, je ne demande que la consolation de vous l'apprendre.

C'étoit-là à peu près ce que contenoit la lettre; elle me pénétra, & j'avoue que mon cœur en secret n'en perdit pas un mot; je crois même que Madame de Miran s'en apperçut; car elle me dit, en me regardant; ma fille, ce billet vous touche, n'est-ce pas? je ne dirai point que non, ma Mere, je ne sçai point mentir, répondis-je; ne craignez rien pourtant, je n'en ferai pas mon devoir avec moins de courage, au contraire.

Mais, répartit-elle, de quelle offense parle-t'il donc? De la mauvaise opinion qu'il témoigna avoir de moi, quand il trouva M. de Climal à mes genoux, répartis-je,

& depuis qu'il a reçu ma lettre où je le priois de remettre le paquet de hardes à son oncle, il a bien vû qu'il s'étoit trompé sur mon compte, & que j'étois innocente ; & voilà pourquoi il a mis qu'il m'a offensée.

Sur ce pied-là, dit Madame Dorsin, ce qu'il lui écrit marque bien autant de probité que d'amour. J'aime à le voir rendre justice à la vertu de Marianne, c'est le procedé d'un honnête homme ; & plus il estime votre fille, moins elle aura de peine à l'amener à ce que la raison & la conjoncture présente exigent qu'il fasse, comptez là-dessus.

Vous me persuadez, répondit ma bienfaictrice ; mais il est tems de nous retirer, finissons. Nous convenons donc que Marianne écrira à Valville ; il ne s'agit que d'un mot, lui dis-je, & je puis tout à l'heure l'écrire devant vous, Madame ; voici de l'encre & du papier dans ce Parloir.

Eh bien soit, ma fille, écris, tu as raison, une ligne suffira ; & sur le champ je fis ce billet-ci.

Je n'ai pû vous parler tantôt, Monsieur, & j'aurois pourtant quelque chose à vous dire.

Mais, ma Mere, quand le prierai-je de venir, dis-je alors à Madame de Miran, en m'interrompant ?

Demain à onze heures du matin, me répondit-elle.

Et je vous serois obligée, ajoutai-je, en continuant d'écrire, *de venir ici demain à onze heures du matin, je vous attendrai. Je suis...* & toujours Marianne au bas.

Je mis dessus le billet l'adresse telle que ma bienfaictrice me la dicta ; elle se chargea de le cacheter, de le faire porter par quelque domestique du Couvent, à qui elle parleroit en s'en retournant, & je le lui donnai.

Je t'avertis que je me trouverai auſſi au rendez-vous, ma fille, me dit-elle, lorſqu'elle me quitta; j'y arriverai ſeulement quelques inſtans après lui, pour te laiſſer le tems de lui dire que je t'ai rencontrée dans ce Couvent, que c'eſt moi qui t'y ai miſe en penſion, & que dans nos entretiens le hazard t'a appris que j'étois ſa mere, que je t'ai dit qu'il me chagrinoit; que depuis qu'il avoit vû une jeune perſonne qu'on avoit portée chez moi, & dont tu ajouteras que je t'ai conté l'hiſtoire, il refuſoit de terminer un mariage qui étoit arrêté; je me montrerai là-deſſus comme ſi j'arrivois pour te voir, & puis ce ſera à toi, ma fille, à achever le reſte: adieu, Marianne, juſqu'à demain. Adieu ma chere enfant, me dit auſſi Madame Dorſin, je ſuis votre bonne amie au moins, ne l'oubliez pas, juſqu'au revoir, & ce ſera bien-tôt; je veux qu'au premier jour elle vien-

ne dîner avec vous chez moi, Madame, & ſi vous ne me l'amenez pas, je viendrai la chercher, je vous en avertis.

Je ſerai de la partie la premiere fois, dit Madame de Miran, après quoi je vous la laiſſerai tant qu'il vous plaira.

Je ne répondis à tout cela que par un ſouris, & par une profonde révérence; elles s'en allerent, & je reſtai dans une ſituation d'eſprit aſſez paiſible.

Qui m'auroit vûe, m'auroit crû triſte; & dans le fonds je ne l'étois pas, je n'avois que l'air de l'être, & à me bien définir, je n'étois qu'attendrie.

Je ſoupirois pourtant comme une perſonne qui auroit eu du chagrin; peut-être même croyois-je en avoir, à cauſe de la diſpoſition des choſes: car enfin, j'aimois un homme auquel il ne falloit plus penſer, & c'étoit-là un ſujet de douleur;

mais d'un autre côté, j'en étois tendrement aimée de cet homme, & c'eſt une grande douceur; avec cela on eſt du moins tranquille ſur ce qu'on vaut; on a les honneurs eſſentiels d'une avanture, & on prend patience ſur le reſte.

D'ailleurs, je venois de m'engager à quelque choſe de ſi genereux, je venois de montrer tant de raiſon, tant de franchiſe, tant de reconnoiſſance, de donner une ſi grande idée de mon cœur, que ces deux Dames en avoient pleuré d'admiration pour moi; oh! voyez avec quelle complaiſance je devois regarder ma belle ame, & combien de petites vanitez interieures devoient m'amuſer, & me diſtraire du ſouci que j'aurois pû prendre.

Mais venons aux ſuites de cet évenement, & paſſons au lendemain.

Sans doute que ma lettre fut exactement renduë à Valville. C'é-

toit à onze heures du matin que je l'attendois au Couvent, & il ne manqua pas d'y arriver à l'heure préciſe.

La premiere fois qu'il m'y avoit vûë, à ce qu'il m'a dit depuis, il avoit crû neceſſaire de ſe traveſtir, par deux raiſons. L'une étoit qu'après l'inſulte qu'il m'avoit faite, je refuſerois de lui parler, s'il me demandoit ſous ſon nom. L'autre, que l'Abbeſſe voudroit peut-être ſçavoir ce qui l'amenoit, & qui il étoit, avant que de me permettre de le voir ; au lieu que toutes ces difficultez n'y ſeroient plus, dès qu'il paroîtroit ſous la figure d'un domeſtique, qui venoit même de la part de Madame de Miran ; car c'étoit une précaution qu'il avoit priſe.

Mais cette fois-ci, il comprit bien par la teneur de mon billet qui étoit ſimple, que je le diſpenſois de tout déguiſement, & qu'il n'en étoit pas beſoin. Il

Il m'a avoüé depuis que le peu de façon que j'y faisois, l'avoit inquieté : & effectivement, ce n'étoit pas trop bon signe, une pareille visite n'avoit plus l'air d'intrigue ; elle étoit trop innocente pour promettre quelque chose de bien favorable.

Quoi qu'il en soit, onze heures venoient de sonner, quand l'Abbesse elle-même vint m'annoncer Valville.

Allez, Marianne, me dit-elle, c'est le fils de Madame de Miran qui vous demande ; elle me dit hier, après qu'elle vous eût quittée, qu'il viendroit vous voir ; il vous attend.

Le cœur me battit, dès que j'appris qu'il étoit-là ; je vous suis bien obligée, Madame, répondis-je ; j'y vais, & je partis. Mais je marchai lentement pour me donner le tems de me rassurer.

J'allois soûtenir une terrible

ſcene, je craignois de manquer de courage ; je me craignois moi-même, j'avois peur que mon cœur ne ſervît lâchement ma bienfaictrice.

J'oubliois encore de vous parler d'un article qui me faiſoit honneur.

C'eſt que j'étois reſtée dans mon negligé, je dis dans le negligé où je m'étois laiſſée en me levant ; point d'autre linge que celui avec lequel je m'étois couchée ; linge aſſez blanc, mais toûjours flétri, qui ne vous pare point quand vous êtes aimable, & qui vous dépare un peu quand vous ne l'êtes point.

Joignez-y une robe à l'avenant, & qui me ſervoit le matin dans ma chambre. Je n'avois en un mot que les graces que je n'avois pû m'ôter, c'eſt-à-dire, celles de mon âge & de ma figure, avec leſquelles je pourrai encore me ſoûtenir, me diſois-je bien ſecrétement en moi-même, & ſi ſecretement que je n'y

faisois pas d'attention, quoique cela m'aidât à renoncer aux agrémens que je ne me donnois pas, & dont je faisois un sacrifice à Madame de Miran.

Ce n'est pas qu'elle eût songé à me dire, ne vous ajustez point; mais je suis sûre que dès qu'elle m'auroit vûe ajustée, elle auroit tout d'un coup songé que je ne devois pas l'être.

Enfin, je parus, me voilà dans le Parloir où je trouvai Valville.

Qu'il étoit bien mis, lui, qu'il avoit bonne mine: helas! qu'il avoit l'air tendre & respectueux, que je lui sentis d'envie de me plaire, & qu'il étoit flateur pour une fille comme Marianne, de voir qu'un homme comme lui mît sa fortune à trouver grace devant elle; car ce que je dis-là étoit écrit dans ses yeux; Valville ne sembloit respirer que ce sentiment-là.

Il tenoit une lettre à la main,

c'étoit la mienne, celle où je lui avois mandé de venir.

Je ne ſçai, dit-il, en me montrant cette lettre qu'il baiſa, ſi je dois me réjouir, ou m'affliger, de l'ordre que j'ai reçû de votre part dans ce billet; mais je n'y obéis pas ſans inquiétude.

Et il falloit voir avec quelle timidité, avec quel air de défiance ſur ſon ſort, il me tenoit ce diſcours.

Monſieur, lui répondis-je, extrêmement émûe de tout ce que ſon abord avoit de tendre & de charmant, aſſoyez-vous.

Il fallut enſuite que je repriſſe haleine; il s'aſſit.

Oui, Monſieur, continuai-je, d'une voix encore un peu tremblante. J'ai à vous parler: eh bien, Mademoiſelle, répartit-il, tout tremblant à ſon tour, de quoi s'agit-il; que m'annoncez-vous par ce début? votre Abbeſſe ſçait appa-

remment la visite que je vous rends.

Oui, Monsieur, lui dis-je ; c'est elle-même qui en vous nommant, est venue m'avertir que vous me demandiez.

En me nommant, s'écria-t'il ! eh comment cela se peut-il ? je ne la connois point, je ne l'ai jamais vûe ; vous lui avez donc dit qui j'étois, vous êtes donc convenues ensemble que vous m'enverriez chercher.

Non, Monsieur, je ne lui ai rien confié ; tout ce qu'elle sçavoit, c'est que vous deviez venir, & c'est une autre que moi qui l'en a instruite ; mais de grace, écoutez-moi.

Vous voulez me persuader que vous m'aimez, & je crois que vous dites vrai ; mais quel dessein pouvez-vous avoir en m'aimant ?

Celui de n'être jamais qu'à vous, me répondit-il froidement, mais d'un ton ferme & déterminé ; ce-

lui de m'unir à vous par tous les liens de l'honneur, & de la Religion ; s'il y en avoit de plus forts, je les prendrois, ils me feroient encore plus de plaisir ; & en verité ce n'étoit pas la peine de me demander mon dessein ; je ne pense pas qu'il puisse en venir d'autre dans l'esprit d'un homme qui vous aime, Mademoiselle ; mes intentions ne sçauroient être douteuses, il ne reste plus qu'à sçavoir si elles vous seront agréables, & si je pourrai obtenir de vous, ce qui sera le bonheur de ma vie.

Quel discours, Madame ! je sentis que les larmes m'en venoient aux yeux ; je crois même que je soupirai, il n'y eut pas moyen de m'en empêcher, mais je soupirai le plus bas qu'il me fut possible ; & sans oser lever les yeux sur lui.

Monsieur, lui dis-je, ne vous ai-je pas dit les malheurs que j'ai essuyés dès mon enfance ; je ne sçai

point de qui je ſuis née, j'ai perdu mes parens ſans les connoître, je n'ai ni bien ni famille, & nous ne ſommes pas faits l'un pour l'autre; d'ailleurs, il y a encore des obſtacles inſurmontables.

Je vous entends, me dit-il, de l'air d'un homme conſterné, c'eſt que votre cœur ſe refuſe au mien.

Non, ce n'eſt point cela, lui dis-je, ſans pouvoir pourſuivre. Ce n'eſt point cela, Mademoiſelle, me répondit-il, & vous me parlez d'obſtacle.

Nous en étions-là de notre converſation, quand Madame de Miran entra : jugez de la ſurpriſe de Valville.

Quoi, c'eſt ma mere, s'écria-t'il en ſe levant! ah! Mademoiſelle, tout eſt concerté; oui, mon fils, lui dit-elle, d'un ton plein de douceur & de tendreſſe, nous voulions vous le cacher; mais je vous l'avoue de bonne foi; je ſçavois

que vous deviez être ici, & nous étions convenues que je m'y rendrois : ma chere fille, ajouta-t'elle, en s'adreſſant à moi, Valville eſt-il au fait, l'as-tu inſtruit ?

Non, ma mere, lui dis-je, fortifiée par ſa préſence, & ranimée par la façon affectueuſe dont elle me parloit devant lui : non, je n'ai pas eu le tems ; Monſieur ne venoit que d'entrer, & notre entretien ne faiſoit que commencer, quand vous êtes arrivée ; mais je vais lui conter tout devant vous, ma mere.

Et ſur le champ ; vous voyez, Monſieur, dis-je à Valville, qui ne ſçavoit ce que nous voulions dire, avec ces noms que nous nous donnions ; vous voyez comment Madame de Miran me traite ; ce qui vous marque bien les bontez qu'elle a pour moi, & même les obligations que je lui ai. Je lui en ai tant que cela n'eſt pas croyable, &

& vous seriez le premier à dire que je serois indigne de vivre, si je ne vous conjurois pas de ne plus songer à moi: Valville à ces mots baissa la tête, & soupira.

Attendez, Monsieur, attendez, repris-je, c'est vous-même que je prens pour juge dans cette occasion-ci.

Il n'y a qu'à considerer qui je suis, je vous ai déja dit que j'ai perdu mon pere & ma mere, ils ont été assassinés dans un voyage dont j'étois avec eux dès l'âge de deux ans, & depuis ce tems, voici, Monsieur, ce que je suis devenue. C'est la sœur d'un Curé de campagne qui m'a élevée par compassion. Elle est venue à Paris avec moi pour une succession qu'elle n'a pas recueillie; elle y est morte, & m'y a laissée seule & sans secours dans une Auberge. Son Confesseur qui est

un bon Religieux m'en a tirée pour me presenter à Monsieur de Climal votre oncle ; Monsieur de Climal m'a mise chez une Lingere, & m'y a abandonnée au bout de trois jours, je vous ai dit pourquoi en vous priant de lui remettre ses presens. La Lingere me dit qu'il falloit prendre mon parti, je sortis pour informer ce Religieux de mon état, & c'est en revenant de chez lui que j'entrai dans l'Eglise de ce Couvent-ci pour cacher mes pleurs qui me suffoquoient ; ma mere qui est presente y arriva après moi ; & c'est une grace que Dieu ma faite, elle me vit pleurer dans un confessionnal ; je lui fis pitié, & je suis pensionnaire ici depuis le même jour ; c'est-elle qui paye ma pension, qui m'a habillée, qui m'a fourni de tout abondamment magnifiquement, avec des ma-

nieres, des tendreſſes, des careſſes qui font que je ne ſçaurois y penſer ſans fondre en larmes; elle vient me voir, elle me parle, elle me cherit, & en agit avec moi comme ſi j'étois votre ſœur; elle m'a même deffenduë de ſonger que je ſuis orpheline, & elle a bien raiſon; je ne dois plus me reſſouvenir que je le ſuis; cela n'eſt plus vrai. Il n'y a peut-être point de fille avec la meilleure mere du monde qui ſoit ſi heureuſe que moi; ma bienfaictrice & ſon fils à cet endroit de mon diſcours me parurent émus juſqu'aux larmes.

Voilà ma ſituation, continuai-je, voilà où j'en ſuis avec Madame de Miran; vous qui, à ce qu'on dit, êtes un jeune homme plein de raiſon & de probité; comme il me l'a ſemblé auſſi: parlez-moi en conſcience, Monſieur, vous m'aimez, que me

conſeillez-vous de faire de votre amour après ce que je viens de vous dire. Il faut regarder que les malheureux à qui on fait la charité ne ſont pas ſi pauvres que moi ; ils ont du moins des freres, des ſœurs, ou quelques autres parens ; ils ont un pays, ils ont un nom avec des gens qui les connoiſſent, & moi je n'ai rien de tout cela, n'eſt-ce pas là être plus miſerable & plus pauvre qu'eux.

Va ma fille, me dit Madame de Miran, acheve & ne t'arrête point là-deſſus : non ma mere, repris-je, laiſſez-moi dire tout, je ne dis rien que de vrai, Monſieur, & cependant vous me demandez mon cœur pour m'épouſer ; ne ſeroit-ce pas là un beau preſent que je vous ferois, ne ſeroit-ce pas une cruauté à moi que de vous le donner ; eh ! mon Dieu quel cœur vous don-

nerois-je, sinon celui d'une étourdie, d'une évaporée, d'une fille sans jugement, sans consideration pour vous; il est vrai que je vous plais; mais vous ne vous attachez pas à moi, seulement à cause que je suis jolie; ce ne seroit pas la peine, & apparamment que vous me croyez d'un bon caractere; & en ce cas, comment pouvez-vous esperer que je consente à un amour qui vous attireroit le blâme de tout le monde, qui vous brouilleroit avec toute une famille, avec tous vos amis, avec tous les gens qui vous estiment, & avec moi aussi, car quel repentir n'auriez-vous pas quand vous ne m'aimeriez plus, & que vous vous trouveriez le mary d'une femme qui seroit mocquée, que personne ne voudroit voir, & qui ne vous auroit apporté que du malheur & que de la honte; encore n'est-

ce rien que tout ce que je dis là, ajoutai-je avec un attendrissement qui me fit pleurer ; à present que je suis si obligée à Madame de Miran, quelle m'échante créature ne serois-je pas, si je vous épousois ; pourriez-vous sentir autre chose pour moi que de l'horreur si j'en étois capable, y auroit-il rien de si abominable que moi sur la terre, sur-tout dans l'occurrence où je sçais que vous êtes, car je suis informée de tout ; ma mere me vint voir hier à son ordinaire, elle étoit triste, je lui demandai ce qu'elle avoit, elle me dit que son fils la chagrinoit, je l'écoutois sans m'attendre que je serois mêlée là-dedans ; elle me dit aussi qu'elle avoit toujours été fort contente de ce fils, mais qu'elle ne le reconnoissoit plus depuis qu'il avoit vû une certaine jeune fille, là-dessus elle me

conta notre hiſtoire, & cette jeune fille qui vous dérange, qui fait que vous manquez à votre parole, qui afflige aujourd'hui ma mere, qui lui a ôté le bon cœur & la tendreſſe de ſon fils; il ſe trouve que c'eſt moi, Monſieur, que c'eſt cette penſionnaire qu'elle fait vivre, & qu'elle accable de bienfaits; après cela, Monſieur, voyez avec l'honneur, avec la probité, avec le cœur eſtimable, tendre & genereux que vous avez coutume d'avoir; voyez ſi vous ſouhaitez encore que je vous aime, & ſi vous-même vous auriez le courage d'aimer un monſtre comme j'en ſerois un, ſi j'écoutois votre amour; non Monſieur, vous êtes touché de ce que je vous apprends, vous pleurez, mais ce n'eſt plus que de tendreſſe pour ma mere, & que de pitié pour moi; non ma mere, vous ne ſeriez plus ni triſ-

te ni inquieté ; Monſieur de Valville ne voudra pas que je ſois davantage le ſujet de votre chagrin, c'eſt une douleur qu'il ne me fera pas à moi-même ; je ſuis bien ſûre qu'il ne troublera plus le plaiſir que vous avez à me ſecourir ; il y ſera ſenſible au contraire, il voudra y avoir part, il m'aimera encore, mais comme vous m'aimez, il épouſera la Demoiſelle en queſtion, il l'épouſera à cauſe de lui-même qui le doit, à cauſe de vous qui lui avoit procuré ce parti pour ſon bien, & à cauſe de moi qui l'en conjure comme de la ſeule marque qu'il peut me donner que je lui ai été veritablement chere ; c'eſt une conſolation qu'il ne refuſera pas à une fille qui ne ſçauroit être à lui, mais qui ne ſera jamais à perſonne, & qui de ſon côté ne refuſe pas de lui dire, que ſi elle avoit été

riche & son égale, elle avoit si bonne opinion de lui qu'elle l'auroit préferé à tous les hommes du monde, c'est une consolation que je veux bien lui donner à mon tour, & je n'y ai pas de regret pourvû qu'il vous contente.

Je m'arrêtai alors & me mis à essuyer les pleurs que je versois; Valville toujours la tête baissée & plongé dans une profonde rêverie, fut quelque tems sans répondre; Madame de Miran le regardoit & attendoit la larme à l'œil qu'il parlât; enfin il rompit le silence, & s'adressant à ma bienfaictrice.

Ma mere, lui dit-il, vous voyez ce que c'est que Marianne; mettez-vous à ma place, jugez de mon cœur par le vôtre, ai-je eu tort de l'aimer, me sera-t-il possible de ne l'aimer plus; ce qu'elle vient de me dire est-il propre à me détacher d'elle;

que de vertus, ma mere, & il faut que je la quitte, vous le voulez, elle m'en prie, & je la quitterai, j'en épouſerai une autre, je ſerai malheureux, j'y conſens, mais je ne le ſerai pas long-tems.

Ses pleurs coulerent après ce peu de mots, il ne les retint plus; elles attendrirent Madame de Miran qui pleura comme lui & qui ne ſçut que dire, nous nous taiſions tous trois, on n'entendoit que des ſoupirs.

Eh ! Seigneur, m'écriai-je, avec amour, avec douleur, avec mille mouvemens confus que je ne ſçaurois expliquer; eh ! mon Dieu, Madame, pourquoi m'avez-vous rencontrée; je ſuis au déſeſpoir d'être au monde, & je prie le Ciel de m'en retirer; hélas, me dit triſtement Valville, de quoi vous plaigniez vous, ne vous ai-je pas dit que je vous quitte.

Oüi vous me quittez, lui répondis-je; mais en me le disant, vous désolez ma mere, vous la faites mourir, vous la menacez d'être malheureux, & vous voulez qu'elle se console, vous demandez de quoi nous avons à nous plaindre; eh! qu'exigez-vous de plus que ce que je vous ai dit, quand on est genereux, qu'on est raisonnable, n'y a-t-il pas des choses auxquelles il faut se rendre; eh! bien vous ne m'épouserez pas, mais c'est Dieu qui ne l'a pas permis; mais je n'épouserai personne & vous me serez toujours cher, Monsieur; vous ne me perdez point, je ne vous perds point non plus; je serai Religieuse, mais ce sera à Paris, & nous nous verrons quelquefois, nous aurons tous deux la même mere, vous serez mon frere, mon bienfaicteur, le seul ami que j'aurai sur la terre, le

ſeul homme que j'y aurai eſtimé, & que je n'oublierai jamais.

Ah ! ma mere, s'écria encore Valville, en tombant ſubitement aux genoux de Madame de Miran ; je vous demande pardon des pleurs que je vous vois répandre & dont je ſuis cauſe, faites de moi ce qu'il vous plaira, vous êtes la maîtreſſe, mais vous m'avez perdu, vous avez mis le comble à mon admiration pour elle en m'attirant ici ; je ne ſçais plus ou je ſuis, ayez pitié de l'état où je me trouve, tout ceci me déchire le cœur, emmenez-moi, ſortons ; j'aime mieux mourir que de vous affliger, mais vous qui avez tant de tendreſſe pour moi ; que voulez-vous que je devienne.

Hélas ! mon fils, que veux-tu que je te réponde, lui dit cette Dame, il faudra voir, je te plains, je t'excuſe, vous me

touchez tous deux, & je t'avouë que j'aime autant Marianne que tu l'aime toi-même ; leve-toi, mon fils, ceci n'a pas réuſſi comme je le croyois, ce n'eſt pas ſa faute, je lui pardonne l'amour que tu as pour elle, & ſi tout le monde penſoit comme moi, je ne ſerois gueres embarraſſée, mon fils.

A ces derniers mots dont Valville comprit tous le ſens favorable, il ſe rejetta à ſes genoux, lui prit une main qu'il baiſa mille fois ſans parler. Eh bien, Madame, lui dis-je, m'aimerez vous encore, y a-t-il d'autre remede que de m'abandonner.

Le Ciel m'en preſerve, ma chere enfant, me répondit-elle, que viens tu me dire, va, encore une fois, ſois tranquille, je ſuis contente de toi mon fils, ajouta-t-elle d'un air de bonté qui me ravit encore, je ne te preſſe plus

de terminer le mariage en queſtion, cela va me brouiller avec d'honnêtes gens, mais je t'aime encore mieux qu'eux.

Vous me rendez la vie, répartit Valville; je ſuis le plus heureux de tous les fils, mais ma mere que ferez vous de Marianne, ne me permettez-vous pas de la voir quelquefois : mon fils, lui répondit-elle, tu me demandes plus que je ne ſçais, laiſſe-moi y rêver, nous verrons. Conſentez du moins que je l'aime, ajouta-t-il.

Eh! juſte Ciel, à quoi ſerviroit-il que je te le deffendiſſe, aime-la mon enfant, aime-la, il en arrivera ce qui pourra, reprit-elle.

J'avois pourtant dit que j'allois être Religieuſe, & je penſai le repeter par excès de zele; mais comme Madame de Miran l'oublioit, je m'aviſai tout d'un

coup de refléchir que je ne devois pas l'en faire reſſouvenir.

Je venois de m'épuiſer en generoſité, il n'y avoit rien que je n'euſſe dit pour détourner Valville de m'aimer; mais s'il plaiſoit à Madame de Miran de vouloir bien qu'il m'aimât, ſi ſon propre cœur s'attendriſſoit juſques-là pour ſon fils ou pour moi, je n'avois qu'à me taire; ce n'étoit pas à moi à lui dire, Madame, prenez garde à ce que vous faites; cet excès de déſintereſſement de ma part n'auroit été ni naturel ni raiſonnable.

Ainſi je ne dis mot. Elle ſe leva, quelle dangereuſe petite fille tu es, Marianne, me dit elle en ſe levant; adieu, partons mon fils; & le fils ne ceſſoit de lui baiſer la main qu'il tenoit, ce qui n'étoit pas ſi mal entendu.

Oüi, oüi, ajouta-t-elle, je comprens bien ce que cela veut

dire, mais je ne déciderai rien, je ne ſçais à quoi me reſoudre; quelle ſituation? Adieu, il eſt tard, va dîner ma fille, je te reverrai bien-tôt. Je la ſaluai alors ſans rien répondre, & comme je paroiſſois pleurer, & que je meſſuyois les yeux de mon mouchoir; pourquoi pleure-tu, me dit-elle, je n'ai rien à te reprocher, je ne ſçaurois te ſçavoir mauvais gré d'être aimable, va t'en, tranquilliſe-toi, donne-moi la main Valville.

Et ſur le champ, elle deſcendit l'eſcalier, aidée de ſon fils, qui par diſcretion ne me parla que des yeux & ne prit congé de moi que par une reverence que je lui rendis d'un air mal aſſuré, & comme une perſonne qui avoit peur de s'émanciper trop & d'abuſer de l'indulgence de la mere en le ſaluant.

Me voilà ſeule & bien plus agitée

gitée que je ne l'avois été la veille lorſque Madame de Miran me quitta.

Auſſi y avoit-il ici matiere à bien d'autres mouvemens. Aime-la, mon enfant, il en arrivera ce qui pourra, avoit dit ma bienfaictrice à ſon fils, & puis nous verrons, je ne ſçais que réſoudre, avoit-elle ajouté; & dans le fonds c'étoit m'avoir dit à moi-même eſperez; auſſi eſperois-je, mais en tremblant, mais en me traitant de folle d'oſer eſperer ſi mal à propos, & en pareil cas on ſouffre beaucoup; il vaudroit mieux ne voir aucune lueur de ſuccès, que d'en voir une ſi foible qui ne vient flatter l'ame que pour la troubler.

Eſt-ce que j'épouſerois Valville, me diſois-je, je ne le croyois pas poſſible, & je ſentois pourtant que ce ſeroit un malheur pour moi ſi je ne l'épouſois pas.

C'eſt là tout ce que mon cœur avoit gagné aux diſcours incertains de Madame de Miran, n'étoit-ce pas là le ſujet d'un tourment de plus.

Je n'en dormis point la nuit ſuivante, j'en dormis mal deux ou trois nuits de ſuite, car je paſſai trois jours ſans entendre parler de rien, & ce ne fut pas, s'il m'en ſouvient, ſans un peu de murmure contre ma bienfaictrice.

Que ne ſe détermine-t-elle donc, diſois-je quelquefois, à quoi bon tant de longueur, & là-deſſus je crois que je boudois contre elle.

Enfin le quatriéme jour arriva, & elle ne paroiſſoit point, mais aulieu d'elle, Valville à trois heures après midi me demanda.

On vint me le dire, & c'étoit me donner la liberté d'aller lui

parler. Cependant je n'en usai pas. Je l'aimois, & mille fois plus que je ne l'avois encore aimé ; j'avois une extrême envie de le voir, une extrême curiosite de sçavoir s'il n'avoit rien de nouveau à m'apprendre sur notre amour, & malgré cela je me retins, je refusai de l'aller trouver, afin que si Madame de Miran le sçavoit, elle m'en estimât davantage ; ainsi mon refus n'étoit qu'une ruse ; je fis donc prier Valville de trouver bon que je ne le visse point, à moins qu'il ne vint de la part de sa mere, ce que je ne présumois point, puisqu'elle ne m'avoit pas averti, comme en effet elle ignoroit sa visite.

Valville n'osa me tromper, & fut assez sage pour se retirer. Ce trait de prudence rusée me couta extrêmement ; je commençois à me le reprocher, quand

il me fit dire qu'il me revetroit le lendemain avec Madame de Miran, & voici à propos de quoi il pouvoit m'en assurer. C'est que le lendemain il devoit y avoir une cérémonie dans notre Couvent, une jeune Religieuse y faisoit sa profession, & ses parens en avoient invité toute la famille de Valville, la mere, le fils, l'oncle & toute la parenté; ce que j'appris après, & ce que je présumai au moment ou je les vis dans l'Eglise.

Vous sçavez qu'en de pareilles fêtes les Religieuses paroissent à découvert, & qu'on tire le rideau de leur grille, observez aussi que je me mettois ordinairement fort près de cette grille; Madame de Miran étoit arrivée si tard avec toute sa compagnie, qu'elle n'eut que le tems d'entrer tout de suite dans l'Eglise; je vous ai dit que j'ignorois

qu'elle fut invitée, & ce fut pour moi une agréable surprise, lorsque je la vis qui traversoit pour venir se placer près de notre grille, un Cavalier d'assez bonne mine, quoi qu'un peu âgé, lui donnoit la main.

Une file d'autres personnes la suivoit à ce qu'il me parut, je ne la quittai point des yeux, elle ne me voyoit point encore.

Enfin elle arrive, & la voilà assise avec le Cavalier à côté d'elle. Ce fut alors qu'à travers ceux qui la suivoient, je demêlai Monsieur de Climal & Valville.

Quoi! Monsieur de Climal; dis-je en moi-même, avec un étonnement, ou peut être entroit-il un peu d'émotion; ce qui est de certain, c'est que j'aurois mieux aimé qu'il n'eût point été là; je ne sçavois s'il devoit m'être indifferent qu'il y fût, ou si je devois en être fâchée; mais à

tout prendre, ce n'étoit pas une agréable vision pour moi ; j'avois droit de le regarder comme un méchant homme que ma seule présence déconcerteroit.

Encore ne seroit-ce rien pour lui que l'embarras de me voir, en comparaison des circonstances qui alloient s'y joindre, & des motifs d'inquiétude & de confusion qui alloient l'accabler. Je n'attendois que l'instant de faire ma reverence à Madame de Miran sa sœur, & Madame de Miran ne manqueroit pas d'y répondre avec cet accueil aisé, tendre & familier qui lui étoit ordinaire. Oh ! que penseroit-il de cette familiarité, quelles suites fâcheuses n'en pouvoit-il pas prévoir ; Madame, concevez combien il me trouveroit redoutable pour sa gloire, & combien un méchant qui vous craint est lui-même à craindre.

Et tout ce que je vous dis là m'agitoit confuſément.

Son neveu fut le premier qui m'apperçut, & qui me ſalua avec je ne ſçais quel air de gayeté & de confiance qui étoit de bonne augure pour nos affaires. Monſieur de Climal qui s'aſſoyoit en ce moment ne le vit point me ſaluer, & parloit au Cavalier qui étoit auprès de Madame de Miran.

Cette Dame les écoutoit & ne regardoit point encore du côté des Religieuſes. Enfin elle jetta les yeux ſur nous & m'apperçut.

Ce furent auſſi-tôt de profondes reverences de ma part, qui m'attirerent de la ſienne de ces démonſtrations qui ſe font avec la main, & qui ſignifioient ah! bon jour, ma chere enfant, te voila; ſon frere qui tiroit alors de ſa poche une eſpece de breviai-

re, remarqua ces démonſtrations, les ſuivit de l'œil & vit ſa petite Lingere qui ne paroiſſoit pas avoir beaucoup perdu en le congediant, & dont les ajuſtemens ne devoient pas lui faire regretter le paquet de hardes malhonnêtes qu'elle lui avoit renvoyées.

Ce pauvre homme, (car l'inſtant approche ou il meritera que j'adouciſſe mes expreſſions ſur ſon chapitre) ce pauvre homme pour qui par une eſpece de fatalité, je devois toujours être un ſujet d'embarras & d'allarmes, perdit toute contenance en me voyant, & n'eut pas la force de me regarder en face.

Je rougis à mon tour, mais en ennemie hardie & indignée, qui ſe ſent l'avantage d'une bonne conſcience, & qui a droit de confondre une ame coupable & au-deſſous de la ſienne.

Je

Je doutois s'il me salueroit ou non, & il n'en fit rien, & je l'imitai par hauteur, par prudence, & même par une sorte de pitié pour lui, il y avoit de tout cela dans mon esprit.

Je m'apperçus que Madame de Miran l'observoit, & je suis persuadée qu'elle sentit bien le désordre où il se trouvoit, tant à cause de moi qu'à cause de Valville, que par bonheur pour lui encore, il croyoit seul au fait de son indignité. Le service commença, il y eut un Sermon qui fut fort beau, je ne dis pas bon; ce fut avec la vanité de prêcher élegamment qu'on nous prêcha la vanité des choses de ce monde, & c'est là le vice de nombre de Prédicateurs, c'est bien moins pour notre instruction qu'en faveur de leur orgueil qu'ils prêchent; de sorte que c'est presque toujours le peché qui prêche la

vertu dans nos chaires.

La cérémonie finit, Madame de Miran me demanda, & vint au parloir avant que de partir; elle n'avoit que ſon fils avec elle, Monſieur de Climal s'étoit déja retiré. Bon jour Marianne, me dit-elle, le reſte de ma compagnie m'attend en bas, à l'exception de mon frere qui eſt parti, & je ne ſuis montée que pour te dire un mot. Voici Valville qui t'aime toujours, qui me perſécute, qui eſt toujours à mes genoux, pour obtenir que je conſente à ſes deſſeins; il dit que je ferois ſon malheur ſi je m'y oppoſois, que c'eſt une inclination inſurmontable, que ſa deſtinée eſt de t'aimer, & d'être à toi; je me rends, je ne ſçaurois dans le fond condamner le choix de ſon cœur; tu es eſtimable, & c'eſt aſſez pour un homme qui t'aime, & qui eſt riche. Ainſi mes

enfans, aimez-vous, je vous le permets ; toute autre mere que moi n'en agiroit pas de même ; ſuivant les maximes du monde, mon fils fait une folie, & je ne ſuis pas ſage de ſouffrir qu'il la faſſe ; mais il y va, dit-il, du repos de ſa vie, & il me faudroit un autre cœur que le mien pour réſiſter à cette raiſon là. Je ſonge que Valville ne bleſſe point le veritable honneur, qu'il ne s'écarte que des uſages établis, qu'il ne fait tort qu'à ſa fortune qu'il peut ſe paſſer d'augmenter, il aſſure qu'il ne ſçauroit vivre ſans toi ; je conviens de tout le merite qu'il te trouve, il n'y aura dans cette occaſion-ci, que les hommes & leurs coutumes de choqués, Dieu ni la raiſon ne le ſeront pas, qu'il pourſuive donc, ce ſont tes affaires, mon fils ; tu es d'une famille conſiderable, on ne connoît point celle

de Marianne, l'orgueil & l'interêt ne veulent point que tu l'épouſe, tu ne les écoute pas, tu n'en crois que ton amour ; je ne ſuis à mon tour ni aſſez orgueilleuſe, ni aſſez intereſſée pour être inéxorable, & je n'en crois que ma bonté, tu m'y forces par la crainte de te rendre malheureux, je ſerois reduite à être ton tyran, & je crois qu'il vaut mieux être ta mere ; je prie le Ciel de benir les motifs qui font que je te cede ; mais quoiqu'il arrive, j'aime mieux avoir à me reprocher mon indulgence qu'une infléxibilité dont tu ne profiterois pas, & dont les ſuites ſeroient peut-être encore plus triſtes.

Valville à ce diſcours pleurant de joye & de reconnoiſſance embraſſa ſes genoux. Pour moi je fus ſi touchée, ſi penetrée, ſi ſaiſie, qu'il ne me fut pas

poſſible d'articuler un mot ; j'avois les mains tremblantes, & je n'exprimai ce que je ſentois que par de courts & de frequens ſoupirs.

Tu ne me dis rien, Marianne, me dit ma bienfaictrice, mais j'entens ton ſilence, & je ne m'en deffends point, je ſuis moi-même ſenſible à la joye que je vous donne à tous deux ; le Ciel pouvoit me reſerver une belle fille qui fut plus au gré du monde, mais non pas qui fut plus au gré de mon cœur.

J'éclatai ici par un tranſport ſubit ; ah ! ma mere, m'écriai-je, je me meurs, je ne me poſſede pas de tendreſſe, & de reconnoiſſance.

Là, je m'arrêtai, hors d'état d'en dire davantage à cauſe de mes larmes ; je m'etois jettée à genoux, & j'avois paſſé une moitié de ma main par la grille pour

avoir celle de Madame de Miran qui en effet approcha la sienne ; & Valville éperdu de joye, & comme hors de lui, se jetta sur nos deux mains qu'il baisoit alternativement.

Ecoutez mes enfans, dit Madame de Miran, après avoir regardé quelque tems les transports de son fils. Il faut user de quelque prudence en cette conjoncture-ci ; tant que vous resterez dans ce Couvent, ma fille, je deffends à Valville de vous y venir voir sans moi ; vous avez conté votre histoire à l'Abbesse, elle pourroit se douter que mon fils vous aime, que peut-être j'y consens, elle en raisonneroit avec ses Religieuses qui en parleroient à d'autres, & c'est ce que je veux éviter ; il n'est pas même à propos que vous demeuriez longtems dans cette maison, Marianne, je vous y laisserai encore trois

ſemaines ou tout au plus un mois, pendant lequel je vous chercherai un Couvent où l'on ne ſçaura rien des accidens de votre vie, & où ſous un autre nom que le mien je vous placerai moi-même, en attendant que j'aye pris des meſures, & que j'aye vû comment je me conduirai pour préparer les eſprits à votre mariage, & pour empêcher qu'il n'étonne; on vient à bout de tout avec un peu de patience & d'adreſſe, ſur-tout quand on a une mere comme moi pour confidente.

Valville là-deſſus alloit retomber dans ſes remercimens, & moi dans les témoignages de mon reſpect & de ma tendreſſe, mais elle ſe leva, tu ſçais qu'on m'attend, dit-elle à ſon fils, renferme ta joye, je te diſpenſe de me la montrer, je la vois de reſte; deſcendons.

Ma mere, réprit ſon fils, Marianne ſera encore un mois ici, vous me deffendez de la voir ſans vous, cela ne veut-il pas dire que je vous accompagnerai quelquefois quand vous viendrez : oüi, oüi, dit-elle, il faudra bien, mais une ou deux fois ſeulement & pas davantage. Allons, ſortons, au nom de Dieu, laiſſe-moi te conduire; il y aura une difficulté à laquelle je ne ſongeois pas; c'eſt que mon frere connoît Marianne, ſçait qui elle eſt, & peut-être ſerons-nous obligez de vous marier ſecrettement; tu es ſon héritier, mon fils, c'eſt à quoi il faut prendre garde; il eſt vrai qu'après ſon avanture avec Marianne, on pourroit eſperer de le gagner, de lui faire entendre raiſon; & nous nous conſulterons ſur le parti qu'il y aura à prendre; il m'aime, il a quelque confiance

en moi, je la mettrai à profit, & tout peut s'arranger. Adieu, ma fille, & sur le champ elle se hâta de descendre, & me laissa plus charmée que je n'entreprendrai de le dire.

Je vous ai conté qu'il y avoit trois ou quatre nuits que je n'avois presque pas dormi, de pure inquiétude; à present, mettez-en pour le moins autant que je passai dans l'insomnie; rien ne reveille tant qu'une extrême joye, ou que l'attente certaine d'un grand bonheur; & sur ce pied là jugez si je devois avoir beaucoup de disposition à dormir.

Imaginez-vous ce que je deviens quand je pense que j'épouserai Valville, & combien de fois mon ame en tressaille, & si avec tant de tressaillemens j'avois le sang bien reposé.

Les deux premiers jours je fus

ſimplement enchantée, enſuite il s'y joignit de l'impatience. Oüi, j'épouſerai Valville, Madame de Miran me l'a dit, me l'a promis; mais cet évenement, quand arrivera-t-il. Je vais demeurer encore un mois ici, on doit me mettre après dans un autre Couvent, afin de prendre des meſures pour ce mariage, mais ces meſures ſeront-elles bien longues à prendre; ira-t-on vîte, on n'en ſçait rien; on ne fixe aucun tems, on peut changer de ſentimeut, & ces penſées alteroient extrêmement ma ſatisfaction; j'en ſouffrois quelquefois preſqu'autant que d'un vrai chagrin; j'aurois voulu pouvoir ſauter de l'inſtant ou j'étois, à l'inſtant de ce mariage.

Enfin ces agitations, tant agréables que pénibles, s'affoiblirent, & ſe paſſerent, l'ame s'accoutume à tout, ſa ſenſibi-

lité s'uſe, & je me familiariſai avec mes eſperances, & avec mes inquiétudes.

Me voilà donc tranquille, il y avoit cinq ou ſix jours que je n'avois vû ni la mere ni le fils, quand un matin on m'apporta un billet de Madame de Miran, où elle me mandoit qu'elle me viendroit prendre à une heure après midi avec ſon fils, pour me mener dîner chez Madame Dorſin; ſon billet finiſſoit par ces mots.

Et ſur-tout rien de négligé dans ton ajuſtement, entends-tu, je veux que tu te pares.

Et vous ſerez obeye, dis-je en moi-même en liſant ſa lettre; auſſi avois-je bien intention de me parer, même avant que d'avoir lû l'ordre; mais cet ordre mettoit encore ma vanité bien plus à ſon aiſe; j'allois avoir de la coquetterie par obéiſſance.

Quand je dis de la coquetterie, c'eſt qu'il y en a toujours à s'ajuſter avec un peu de ſoin, c'eſt tout ce que je veux dire, car jamais je ne me ſuis écartée de la décence la plus exacte dans ma parure ; j'y ai toujours cherché l'honnête, & par ſageſſe naturelle, & par amour propre; oüi par amour propre.

Je ſoutiens qu'une femme qui choque la pudeur, perd tout le mérite des graces qu'elle a, on ne les diſtingue plus à travers la groſſiereté des moyens qu'elle employe pour plaire, elle ne va plus au cœur, elle ne peut plus même ſe flatter de plaire, elle débauche, elle n'attire plus comme aimable, mais ſeulement comme libertine, & par là ſe met à peu près au niveau de la plus laide qui ne ſe ménageroit pas; il eſt vrai qu'avec un maintien ſage & modeſte, moins de

gens viendront lui dire, je vous aime, mais il y en aura peu-être encore plus qui le lui diroient, s'ils osoient; ainsi ce ne sera pour elle que des déclarations de moins, & non pas des amans; de façon qu'elle y gagnera du respect, & n'y perdra rien du côté de l'amour.

Cette réflexion a coulé de ma plume sans que j'y prisse garde, heureusement elle est courte, & j'espere qu'elle ne vous ennuyera pas, continuons.

Onze heures sont sonnées, il est tems de m'habiller, & je vais me mettre du meilleur air qui me sera possible, puisqu'on le veut, & c'est encore bon signe qu'on le veuille, c'est une marque Madame de Miran persiste à m'abandonner le cœur de Valville, si elle hésitoit, elle n'exposeroit pas ce jeune homme à tous mes appas, n'est-il pas vrai.

C'eſt auſſi ce que je penſe en m'habillant, & j'ai bien du plaiſir à le penſer, mes graces s'en reſſentiront, j'en aurai le teint plus clair, & les yeux plus vifs.

Mais me voilà prête, une heure va ſonner, j'attends Madame de Miran, & pour me déſennuyer en l'attendant, je vais de tems en tems me regarder dans mon miroir, retoucher à ma coëffure qui va fort bien, & à qui pourtant par une néceſſité de geſte, je refais toujours quelque choſe.

On ouvre ma porte, Madame de Miran vient d'arriver, on m'en avertit, & je pars, ſon fils étoit à la porte du Couvent, & il me donna la main juſqu'au caroſſe ou ma Bienfaictrice étoit reſtée.

Je ne vous dis pas que quelques Sœurs converſes que je trouvai ſur mon chemin en deſcen-

dant de chez-moi, me parurent surprises de me voir si jolie, jesus, mignonne, que vous êtes belle, s'écrierent-elles, avec une simplicité naïve à laquelle je pouvois me fier.

Je vis Valville prêt à s'écrier à son tour, il se retint, la Tourriere étoit presente, & il ne s'expliqua que par un serrement de main que j'approuvai d'un petit regard qui n'en fut que plus doux pour être timide.

Monsieur de Climal ne se porte pas bien, me dit-il dans le trajet; il a un peu de fievre depuis deux jours, tampis, répondis-je, je ne lui veux point de mal, & il faut esperer que ce ne sera rien, là-dessus nous arrivâmes au carrosse.

Allons, montes, Marianne, me dit ma Bienfaictrice; hâtons-nous, il se fait tard, & je montai.

Tu es fort bien, ajouta-t-elle en m'examinant, fort bien. Oüi, dit Valville avec un ſouris, grace à ſa beauté, & à ſa figure, elle eſt on ne peut pas mieux.

Ecoute, Marianne, réprit Madame de Miran, tu ſçais que nous allons dîner chez Madame Dorſin; il y aura du monde, & nous ſommes convenues toutes deux que je t'y menerois comme la fille d'une de mes meilleures amies qui eſt morte, qui étoit en province, & qui en mourant t'a confiée à mes ſoins, ſouviens-toi de cela, & ce que je dirai eſt preſque vrai, j'aurois aimé ta mere, ſi je l'avois connuë, je la regarde comme une amie que j'ai perdue; ainſi, je ne tromperai perſonne.

Hélas! Madame, répondis-je extrêmement attendrie, vos ontez pour moi vont tou- ours en augmentant depuis que

que j'ai le bonheur d'être à vous; toutes les paroles que vous m'avez dites, sont autant d'obligations que je vous ai, autant de bienfaits de votre part.

Il est vrai, dit Valville, qu'il n'y a point de mere qui ressemble à la nôtre, aussi ne sçauroit-on dire combien on l'aime. Oüi, réprit-elle d'un air badin, je crois que tu m'aime beaucoup, mais que tu me cajolles un peu.

Au reste, ma fille, je ne connois point de meilleure compagnie que celle où je te mene, ni de plus choisie, ce sont tous gens extrêmement sensez, & de beaucoup d'esprit que tu vas voir; je ne te prescris rien, tu n'as nulle habitude du monde, mais cela ne te fera aucun tort auprès d'eux; ils n'en jugeront pas moins sainement de ce que tu vaux, & je ne sçauroit te presenter nulle part, ou ton peu de

connoiſſance à cet égard, ſoit plus à l'abri de la critique, ce ſont de ces perſonnes qui ne trouvent ridicule que ce qui l'eſt réellement, ainſi ne crains rien, tu ne leur déplaira pas, je l'eſpere.

Nous arrivâmes alors, & nous entrâmes chez Madame Dorſin, il y avoit trois ou quatre perſonnes avec elle.

Ah! la voilà donc enfin, vous vous me l'amenez, dit-elle à Madame de Miran en me voyant; venez Mademoiſelle, venez que je vous embraſſe, & allons nous mettre à table, on n'attendoit que vous.

Nous dînâmes. Quelque novice & quelque ignorante que je fuſſe en cette occaſion-ci, comme l'avoit dit Madame de Miran, j'étois née pour avoir du goût, & je ſentis bien en effet avec quels gens je dînois.

Ce ne fut point à force de leur trouver de l'esprit, que j'apris à les distinguer pourtant ; il est certain qu'ils en avoient plus que d'autres, & que je leur entendois dire d'excellentes choses, mais ils les disoient avec si peu d'effort, ils y cherchoient si peu de façon, c'étoit d'un ton de conversation si aisé & si uni, qu'il ne tenoit qu'à moi de croire qu'ils disoient les choses les plus communes. Ce n'étoit point eux qui y mettoient de la finesse, c'étoit de la finesse qui s'y rencontroit, ils ne sentoient pas qu'ils parloient mieux qu'on ne parle ordinairement, c'étoit seulement de meilleurs esprits que d'autres, & qui par là tenoient nécessairement de meilleurs discours qu'on n'a coutume d'en tenir ailleurs, sans qu'ils eussent besoin d'y tâcher, & je dirois volontiers sans qu'il y eut

de leur faute ; car on accuſe quelquefois les gens d'eſprit de vouloir briller, oh ! il n'étoit pas queſtion de cela ici, & comme je l'ai déja dit, ſi je n'avois pas eu un peu de goût naturel, un peu de ſentiment ; j'aurois pû m'y méprendre, & je ne me ſerois apperçu de rien.

Mais à la fin, ce ton de converſation ſi excellent, ſi exquis quoique ſi ſimple me frappa.

Ils ne diſoient rien que de juſte & que de convenable, rien qui ne fût d'un commerce doux, facile & guai ; j'avois compris le monde tout autrement que je ne le voyois là (& je n'avois pas tant de tort) je me l'étois figuré plein de petites regles frivoles & de petites fineſſes polies, plein de bagatelles graves & importantes, difficiles à apprendre, & qu'il falloit ſçavoir ſous peine d'être ridicule, toutes ri-

dicules qu'elles ſont elles-mêmes.

Et point du tout, il n'y avoit rien ici qui reſſemblât à ce que j'avois penſé, rien qui dût embarraſſer mon eſprit ni ma figure, rien qui me fiſt craindre de parler, rien au contraire qui n'encourageât ma petite raiſon à oſer ſe familiariſer avec la leur, j'y ſentis même une choſe qui m'étoit fort commode, c'eſt que leur bon eſprit ſuppleoit aux tournures obſcures & maladroites du mien. Ce que je ne diſois qu'imparfaitement, ils achevoient de le penſer & de l'exprimer pour moi, ſans qu'ils y priſſent garde, & puis ils m'en donnoient tout l'honneur.

Enfin ils me mettoient à mon aiſe, & moi qui m'imaginois qu'il y avoit tant de myſtere dans la politeſſe des gens du monde, & qui l'avois regardée comme une

ſcience qui m'étoit totalement inconnuë, & dont je n'avois nul principe, j'étois bien ſurpriſe de voir qu'il n'y avoit rien de ſi particulier dans la leur, rien qui me fût ſi étranger, mais ſeulement quelque choſe de liant, d'obligeant & d'aimable.

Il me ſembloit que cette politeſſe étoit celle que toute ame honnête, que tout eſprit bien fait trouve qu'il a en lui, dès qu'on la lui montre.

Mais nous voici chez Madame Dorſin, auſſi bien qu'aux dernieres pages de cette partie de ma vie; c'eſt ici où j'ai dit que je ferois le portrait de cette Dame; j'ai dit auſſi, ce me ſemble, qu'il ſeroit long, & c'eſt de quoi je ne réponds plus. Peut-être ſera-t-il court, car je ſuis laſſe. Tous ces portraits me coutent, voyons celui-ci pourtant.

Madame Dorſin étoit beau-

coup plus jeune que ma Bienfaictrice, il n'y a gueres de physionomie comme la sienne, & jamais aucun visage de femme n'a tant merité que le sien, qu'on se servît de ce terme de physionomie pour le définir & pour exprimer tout ce qu'on en pensoit en bien.

Ce que je dis là, signifie un mélange avantageux de mille choses dont je ne tenterai pas le détail.

Cependant voici en gros ce que j'en puis expliquer. Madame Dorsin étoit belle, encore n'est-ce pas là dire ce qu'elle étoit; ce n'auroit pas été la premiere idée qu'on eût eu d'elle en la voyant, on avoit quelque chose de plus pressé à sentir, & voici un moyen de me faire entendre.

Personnifions la beauté, & supposons qu'elle s'ennuye d'ê-

tre si serieusement belle, qu'elle veuille essayer du seul plaisir de plaire, qu'elle tempere sa beauté sans la perdre, & qu'elle se déguise en grace; c'est à Madame Dorsin à qui elle voudra ressembler; & voilà le portrait que vous devez vous faire de cette Dame.

Ce n'est pas là tout, je ne parle ici que du visage tel que vous l'auriez pû voir dans un tableau de Madame Dorsin.

Ajoutez à present une ame qui passe à tout moment sur cette physionomie, qui va y peindre tout ce qu'elle sent, qui y répand l'air de tout ce qu'elle est, qui la rend aussi spirituelle, aussi délicate, aussi vive, aussi fiere, aussi sérieuse, aussi badine qu'elle l'est tour à tour elle-même, & jugez par là des accidens de force, de grace, de finesse, & de l'infinité des expressions rapides

rapides qu'on voyoit sur ce visage.

Parlons maintenant de cette ame, puisque nous y sommes. Quand quelqu'un a peu d'esprit & de sentiment, on dit d'ordinaire qu'il a les organes épais; & un de mes amis à qui je demandai ce que cela signifioit, me dit gravement & en termes sçavans, c'est que notre ame est plus ou moins bornée, plus ou moins embarrassée, suivant la conformation des organes auxquelles elle est unie.

Et s'il m'a dit vrai, il falloit que la nature eut donné à Madame Dorsin des organes bien favorables, car jamais ame ne fut plus agile que la sienne & ne souffrit moins de diminution dans sa faculté de penser.

La plûpart des femmes qui ont beaucoup d'esprit, ont une certaine façon d'en avoir qu'el-

les n'ont pas naturellement, mais qu'elles se donnent.

Celle-ci s'exprime nonchalamment & d'un air distrait afin qu'on croye qu'elle n'a presque pas besoin de prendre la peine de penser, & que tout ce quelle dit lui échape.

C'est d'un air froid, serieux & décisif que celle-ci parle, & c'est pour avoir aussi un caractere d'esprit particulier.

Une autre s'adonne à ne dire que des choses fines, mais d'un ton qui est encore plus fin que tout ce qu'elle dit; une autre se met à être vive & petillante: Madame Dorsin ne débitoit de ce qu'elle disoit dans aucune de ces petites manieres de femme, c'étoit le caractere de ses pensées qui regloit bien franchement le ton dont elle parloit, elle ne songeoit à avoir aucune sorte d'esprit, mais elle avoit

l'esprit avec lequel on en a de toutes les sortes, suivant que le hazard des matieres l'exige, & je crois que vous m'entendrez si je vous dis qu'ordinairement son esprit n'avoit point de sexe, & qu'en même tems ce devoit être de tous les esprits de femme le plus aimable quand Madame Dorsin vouloit.

Il n'y a point de jolie femme qui n'ait un peu trop envie de plaire; delà naissent ces petites minauderies plus ou moins adroites par lesquelles elle vous dit: regardez moi.

Et toutes ces singeries n'étoient point à l'usage de Madame Dorsin, elle avoit une fierté d'amour propre qui ne lui permettoit pas de s'y abaisser, & qui la dégoutoit des avantages qu'on en peut tirer, ou si dans la journée elle se relâchoit un instant là-dessus, il n'y avoit

qu'elle qui le ſçavoit, mais en géneral, elle aimoit mieux qu'on penſa bien de ſa raiſon que de ſes charmes; elle ne ſe confondoit pas avec ſes graces, c'étoit elle que vous honoriez en la trouvant raiſonnable; vous n'honoriez que ſa figure en la trouvant aimable.

Voilà quelle étoit ſa façon de penſer, auſſi auroit-elle rougi de vous avoir plû, ſi dans la réflexion vous aviez pû vous dire: elle a tâché de me plaire; de ſorte qu'elle vous laiſſoit le ſoin de ſentir ce qu'elle valoit, ſans ſe faire l'affront de vous y aider.

A la verité, ce dégoût qu'elle avoit pour tous ces petits moyens de plaire, peut-être étoit elle bien aiſe qu'on le remarqua, & c'étoit là le ſeul reproche qu'on pouvoit haſarder contre elle, la ſeule eſpece de coquetterie dont on

pouvoit la soupçonner en la chicannant.

Et en tout cas si c'est là une foiblesse, c'est du moins de toutes les foiblesses la plus honnête, je dis même la plus digne d'une ame raisonnable & la seule qu'elle pourroit avoüer sans conséquence, il est naturel de souhaitter qu'on nous rende justice, la plus grande de toutes les ames, ne seroit pas insensible au plaisir d'être connuë pour telle.

Mais je suis trop fatiguée pour continuer, je m'endors, il me reste à parler du meilleur cœur du monde, en même tems du plus singulier comme je vous l'ai déja dit, & c'est une besogne que je ne suis pas en état d'entreprendre à present, je la remets à une autre fois, c'est-à-dire dans ma cinquiéme partie, où elle viendra fort à propos, & cette cinquiéme vous l'aurez

inceſſamment ; j'avois promis dans ma troiſiéme de vous conter quelque choſe de mon Couvent, je n'ai pû le faire ici, & c'eſt encore partie remiſe, je vous annonce même l'hiſtoire d'une Religieuſe qui fera preſque tout le ſujet de mon cinquiéme Livre.

Fin de la quatriéme Partie.

LU par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux. Le 19 Mars 1736.
J. SAURIN

LA VIE
DE MARIANNE,
OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***

CINQUIE'ME PARTIE.

VOICI, Madame, la cinquiéme Partie de ma Vie. Il n'y a pas long-tems que vous avez reçû la quatriéme, & j'aurois, ce me semble, assez bonne grace à me vanter que je

ſuis diligente ; mais ce ſeroit me donner des airs que je ne ſoutiendrois peut-être pas, & j'aime mieux tout d'un coup entrer modeſtement en matiere. Vous croyez que je ſuis pareſſeuſe, & vous avez raiſon ; continuez de le croire, c'eſt le plus sûr & pour vous, & pour moi : de diligence, n'en attendez point ; j'en aurai peut-être quelquefois, mais ce ſera par haſard, & ſans conſequence, & vous m'en louerez ſi vous voulez, ſans que vos éloges m'engagent à les mériter dans la ſuite.

Vous ſçavez que nous dînions Madame de Miran, Valville & moi chez Madame Dorſin, dont je vous faiſois le portrait, que j'ai laiſſé à moitié fait, à cauſe que je m'endormois. Achevons-le.

Je vous ai dit combien elle avoit d'eſprit, nous en ſommes maintenant aux qualitez de ſon

cœur. Celui de Madame de Miran vous a paru extrêmement aimable, je vous ai promis que celui de Madame Dorſin le vaudroit bien. Je vous ai en même-tems annoncé que vous verriez un caractere de bonté different; & de peur que cette difference ne nuiſe à l'idée que je veux vous donner de cette Dame, vous me permettrez de commencer par une petite reflexion.

Vous vous ſouvenez que dans Madame de Miran, je vous ai peint une femme d'un eſprit ordinaire, de ces eſprits qu'on ne loue ni qu'on ne mépriſe, & qui ont une raiſonnable mediocrité de bon ſens & de lumiere, au lieu que je vais parler d'une femme qui avoit toute la fineſſe d'eſprit poſſible; ne perdez point cela de vûë. Voici à préſent ma reflexion.

Suppoſons la plus genereuſe

& la meilleure perſonne du monde, & avec cela la plus ſpirituelle, & de l'eſprit le plus délié ; je ſoutiens que cette bonne perſonne ne paroîtra jamais ſi bonne, (car il faut que je repete les mots) que le paroîtra une autre perſonne, qui avec ce même degré de bonté, n'aura qu'un eſprit mediocre.

Quand je dis qu'elle paroîtra moins bonne, pourvû encore qu'on lui accorde de la bonté; qu'on n'attribuë pas à ſon eſprit ce qui ne paroîtra que dans ſon cœur, qu'on ne diſe pas que cette bonté n'eſt qu'un tour d'adreſſe de ſon eſprit ; & voulez-vous ſçavoir la cauſe de cette injuſtice qu'on lui fera, de la croire moins bonne, la voici en partie, ſi je ne me trompe.

C'eſt que la plûpart des hommes, quand on les oblige, voudroient qu'on ne ſentît preſque

pas, & le prix du ſervice qu'on leur rend, & l'étenduë de l'obligation qu'ils en ont ; ils voudroient qu'on fût bon, ſans être éclairé ; cela conviendroit mieux à leur ingrate délicateſſe, & c'eſt ce qu'ils ne trouvent pas dans quiconque a beaucoup d'eſprit. Plus il en a, plus il les humilie ; il voit trop clair dans ce qu'il fait pour eux. Cet eſprit qu'il a en eſt un témoin trop exact, & peut-être trop ſuperbe ; d'ailleurs, ils ne ſçauroient plus manquer de reconnoiſſance, ſans en être honteux ; ce qui les fâche au point qu'ils en manquent d'avance, préciſément à cauſe qu'on ſçait trop toute celle qu'ils doivent. S'ils avoient affaire à quelqu'un qui le ſçût moins, ils en auroient davantage.

Avec cette perſonne qui a tant d'eſprit, il faudra, ſe diſent-ils, qu'ils prennent garde de ne pas

paroître ingrats; au lieu qu'avec cette perſonne qui en auroit moins, leur reconnoiſſance leur feroit preſque autant d'honneur que s'ils étoient eux-mêmes genereux.

Voilà pourquoi ils aiment tant la bonté de l'une, & pourquoi ils jugent avec tant de rancune de la bonté de l'autre.

L'une ſçait bien en gros qu'elle leur rend ſervice, mais elle ne le ſçait pas finement; la moitié de ce qui en eſt lui échappe faute de lumiere, & c'eſt autant de rabbatu ſur leur reconnoiſſance, autant de confuſion d'épargnée. Ils ſont ſervis à meilleur marché, & ils lui en ſçavent ſi bon gré qu'ils la croyent mille fois plus obligeante que l'autre, quoique le ſeul merite qu'elle ait de plus ſoit d'avoir une qualité de moins, c'eſt-à-dire, d'avoir moins d'eſprit.

Or Madame de Miran étoit

de ces bonnes perſonnes, à qui les hommes en pareil cas ſont ſi obligez de ce qu'elles ont l'eſprit mediocre ; & Madame Dorſin de ces bonnes perſonnes, dont les hommes regardent les lumieres involontaires comme une injure, & le tout de bonne foi, ſans connoître leur injuſtice ; car ils ne ſe débroüillent pas juſques-là.

Me voilà au bout de ma reflexion. J'aurois pourtant grande envie d'y ajouter encore quelques mots, pour la rendre complette ; le voulez-vous bien ? Oui, je vous en prie. Heureuſement que mon défaut là-deſſus n'a rien de nouveau pour vous. Je ſuis inſupportable avec mes reflexions, vous le ſçavez bien. Souffrez donc encore celle-cy, qui n'eſt qu'une petite ſuite de l'autre ; après quoi je vous aſſure que je n'en ferai plus, ou ſi par haſard il m'en

échappe quelqu'une, je vous promets qu'elle n'aura pas plus de trois lignes, & j'aurai soin de les compter. Voici donc ce que je voulois vous dire.

D'où vient que les hommes ont cette injuste délicatesse dont nous parlions tout à l'heure ? N'auroit-elle pas sa source dans la grandeur réelle de notre ame ? Est-ce que l'ame, si on peut le dire ainsi, seroit d'une trop haute condition pour devoir quelque chose à une autre ame ? Le titre de bienfaicteur ne sied-t'il bien qu'à Dieu seul ? Est-il déplacé par tout ailleurs ?

Il y a apparence, mais qu'y faire ? Nous avons tous besoin les uns des autres ; nous naissons dans cette dépendance, & nous ne changerons rien à cela.

Conformons-nous donc à l'état où nous sommes ; & s'il est vrai que nous soyons si grands, tirons

de cet état le parti le plus digne de nous.

Vous dites que celui qui vous oblige, a de l'avantage sur vous : eh bien, voulez-vous lui conserver cet avantage, n'être qu'un atôme auprès de lui, vous n'avez qu'à être ingrat. Voulez-vous redevenir son égal, vous n'avez qu'à être reconnoissant ; il n'y a que cela qui puisse vous donner votre revanche. S'enorgueillit-il du service qu'il vous a rendu, humiliez-le à son tour, & mettez-vous modestement au dessus de lui par votre reconnoissance. Je dis modestement ; car si vous êtes reconnoissant avec faste, avec hauteur, si l'orgueil de vous venger s'en mêle, vous manquez votre coup ; vous ne vous vengez plus, & vous n'êtes plus tous deux que de petits hommes, qui disputez à qui sera le plus petit.

Ah! j'ai fini. Pardon, Madame, en voilà pour long-tems, peut-être pour toujours. Revenons à Madame Dorsin, & à son esprit.

J'ignore si jamais le sien a été cause qu'on ait moins estimé son cœur qu'on ne le devoit; mais comme vous avez été frappée du portrait que je vous ai fait de la meilleure personne du monde, qui du côté de l'esprit n'étoit que mediocre, j'ai été bien aise de vous disposer à voir sans prévention un autre portrait de la meilleure personne du monde aussi, mais qui avoit un esprit superieur; ce qui fait d'abord un peu contr'elle, sans compter que cet esprit va nécessairement mettre des differences dans sa maniere d'être bonne, comme dans tout le reste du caractere.

Par exemple, Madame de Miran, avec tout le bon cœur qu'el-

le avoit, ne faiſoit pour vous que ce que vous la priez de faire, ou ne vous rendoit préciſément que le ſervice que vous oſiez lui demander ; je dis que vous oſiez, car on a rarement le courage de dire tout le ſervice dont on a beſoin, n'eſt-il pas vrai ? on y va d'ordinaire avec une diſcretion qui fait qu'on ne s'explique qu'imparfaitement.

Et avec Madame de Miran, vous y perdiez ; elle n'en voyoit pas plus que vous lui en diſiez, & vous ſervoit litteralement.

Voilà ce que produiſoit la mediocreté de ſes lumieres ; ſon eſprit bornoit la bonté de ſon cœur.

Avec Madame Dorſin, ce n'étoit pas de même ; tout ce que vous n'oſiez lui dire, ſon eſprit le penetroit ; il en inſtruiſoit ſon cœur, il l'échauffoit de ſes lumieres, & lui donnoit pour vous

tous les degrez de bonté qui vous étoient neceſſaires.

Et ce neceſſaire alloit toujours plus loin que vous ne l'aviez imaginé vous-même. Vous n'auriez pas ſongé à demander tout ce que Madame Dorſin faiſoit.

Auſſi pouviez-vous manquer d'attention, d'eſprit, d'induſtrie, elle avoit de tout cela pour vous.

Ce n'étoit pas elle que vous fatiguiez du ſoin de ce qui vous regardoit, c'étoit elle qui vous en fatiguoit ; c'étoit vous qu'on preſſoit, qu'on avertiſſoit, qu'on faiſoit reſſouvenir de telle ou telle choſe, qu'on grondoit de l'avoir oubliée ; en un mot, votre affaire devenoit réellement la ſienne. L'interêt qu'elle y prenoit n'avoit plus l'air genereux à force d'être perſonnel, il ne tenoit qu'à vous de trouver cet interêt incommode.

Au lieu d'une obligation que vous comptiez avoir à Madame Dorſin, vous étiez tout ſurpris de lui en avoir pluſieurs que vous n'aviez pas prévûes ; vous étiez ſervi pour le préſent, vous l'étiez pour l'avenir dans la même affaire. Madame Dorſin voyoit tout, ſongeoit à tout, devenant toujours plus ſerviable, & ſe croyant obligée de le devenir à meſure qu'elle vous obligeoit.

Il y a des gens qui tout bons cœurs qu'ils ſont, eſtiment ce qu'ils ont fait, ou ce qu'ils ſont pour vous, l'évaluent, en ſont glorieux, & ſe diſent, je le ſers bien, il doit être bien reconnoiſſant.

Madame Dorſin diſoit : Je l'ai ſervi pluſieurs fois, je l'ai donc accoutumé à croire que je dois le ſervir toujours ; il ne faut donc pas tromper cette opinion qu'il a, & qui m'eſt ſi chere ; il faut

donc que je continue de la meriter.

De sorte qu'à la maniere dont elle envisageoit cela, ce n'étoit pas elle qui meritoit votre reconnoissance, c'étoit vous qui meritiez la sienne, à cause que vous comptiez qu'elle vous serviroit; elle concluoit qu'elle devoit vous servir, & le concluoit avec un plaisir qui la payoit de tout ce qu'elle avoit fait pour vous.

Votre hardiesse à redemander d'être servi faisoit sa récompense, son sublime amour propre n'en connoissoit point de plus touchante; & plus là-dessus vous en agissiez sans façon avec elle, plus vous la charmiez, plus vous la traitiez selon son cœur, & cela est admirable.

Une ame qui ne vous demande rien pour les services qu'elle vous a rendus, sinon que vous en preniez droit d'en exiger d'autres,

tres, qui ne veut rien que le plaisir de vous voir abuser de la coutume qu'elle a de vous obliger ; en verité, une ame de ce caractere a bien de la dignité.

Peut-être l'élevation de pareils sentimens est-elle trop délicieuse, peut-être Dieu défend-il qu'on s'y complaise ; mais moralement parlant, elle est bien respectable aux yeux des hommes. Venons au reste.

La plûpart des gens d'esprit ne peuvent s'accommoder de ceux qui n'en ont point, ou qui n'en ont gueres, ils ne sçavent que leur dire dans une conversation ; & Madame Dorsin, qui avoit bien plus d'esprit que ceux qui en ont beaucoup, ne s'avisoit point d'observer si vous en manquiez avec elle, & n'en desiroit jamais plus que vous n'en aviez, & c'est qu'en effet elle n'en avoit

elle-même alors pas plus qu'il vous en falloit.

Non pas qu'elle vous fît la grace de regler son esprit sur le vôtre, il se trouvoit d'abord tout reglé, & elle n'avoit point d'autre merite à cela, que celui d'être née avec un esprit naturellement raisonnable & philosophe, qui ne s'amusoit pas à dédaigner ridiculement l'esprit de personne, & qui ne sentoit rapidement le vôtre, que pour s'y conformer sans s'en appercevoir.

Madame Dorsin ne faisoit pas reflexion qu'elle descendoit jusqu'à vous, vous ne vous en doutiez pas non plus; vous lui trouviez pourtant beaucoup d'esprit, & c'est que celui qu'elle gardoit avec vous ne servoit qu'à vous en donner plus que vous n'en aviez d'ordinaire, & l'on en trouve toujours beaucoup à qui nous en donne.

D'un autre côté, ceux qui en avoient tâchoient d'en montrer le plus qu'ils pouvoient avec elle; non qu'ils crussent qu'il falloit en avoir, ni qu'elle examineroit s'ils en avoient, mais afin qu'elle leur fît l'honneur de leur en trouver: c'étoit la seule force de l'estime qu'ils avoient pour le sien qui les mettoit sur ce ton-là.

Les femmes sur tout s'efforçoient de faire preuve d'esprit devant elle, sans exiger qu'elle en fît autant; ses preuves étoient toujours faites à elle. Ainsi elles ne venoient pas pour voir combien elle avoit d'esprit, elles venoient seulement lui montrer combien elles en avoient.

Aussi les laissoit-elle étaler le leur tout à leur aise, & ne les interrompoit-elle le plus souvent que pour approuver, que pour louer, que pour les remettre en haleine.

Il me ſembloit lui entendre dire : Allons, brillez, Meſdames, courage, & effectivement elles brilloient, ce qui demande beaucoup d'eſprit ; & Madame Dorſin ſe contentoit de les y aider ; ſorte d'inaction ou de déſintereſſement qui en demande bien davantage, & d'un eſprit bien plus mâle.

Vous auriez dit de jolis enfans, qui pour avoir un juge de leur adreſſe, venoient jouer devant un homme fait.

Voici encore un effet ſingulier du caractere de Madame Dorſin.

Allez dans quelque maiſon du monde que ce ſoit, voyez-y des perſonnes de differentes conditions, ou de differens états ; ſuppoſez-y un Militaire, un Financier, un homme de Robbe, un Eccleſiaſtique, un habile homme dans les Arts, qui n'a que ſon ta-

lent pour toute distinction, un Sçavant qui n'a que sa science, ils ont beau être ensemble, tous réünis qu'ils sont, ils ne se mêlent point, jamais ils ne se confondent ; ce sont toujours des étrangers les uns pour les autres, & comme gens de differentes Nations ; toujours des gens mal assortis, qui se servent mutuellement de spectacle.

Vous y verrez aussi une subordination sotte & gênante, que l'orgueil cavalier, ou le maintien imposant des uns, & la crainte de s'émanciper dans les autres, y conservent entr'eux.

L'un interroge hardiment, l'autre avec poids & gravité ; l'autre attend pour parler qu'on lui parle.

Celui-cy decide, & ne sçait ce qu'il dit ; celui-là a raison, & n'ose le dire : aucun d'entr'eux ne perd de vûë ce qu'il est, & y

ajuſte ſes diſcours & ſa contenance : quelle miſere !

Oh ! je vous aſſure qu'on étoit bien au deſſus de cette puerilité-là chez Madame Dorſin, elle avoit le ſecret d'en guerir ceux qui la voyoient ſouvent.

Il n'étoit point queſtion de rangs ni d'états chez elle, perſonne ne s'y ſouvenoit du plus ou moins d'importance qu'il avoit ; c'étoit des hommes qui parloient à des hommes, entre qui ſeulement les meilleures raiſons l'emportoient ſur les plus foibles; rien que cela.

Ou ſi vous voulez que je vous diſe un grand mot, c'étoit comme des intelligences d'une égale dignité, ſinon d'une force égale, qui avoient tout uniment commerce enſemble ; des intelligences entre leſquelles il ne s'agiſſoit plus des titres que le haſard leur avoit donné ici bas, & qui

ne croyoient pas que leurs fonctions fortuites duſſent plus humilier les unes qu'enorgueillir les autres. Voilà comme on l'entendoit chez Madame Dorſin, voilà ce qu'on devenoit avec elle, par l'impreſſion qu'on recevoit de cette façon de penſer raiſonnable & philoſophe que je vous ai dit qu'elle avoit, & qui faiſoit que tout le monde étoit philoſophe auſſi.

Ce n'eſt pas d'un autre côté, que pour entretenir la conſideration qu'il lui convenoit d'avoir, étant née ce qu'elle étoit, elle ne ſe conformât aux préjugez vulgaires, & qu'elle ne ſe prêtât volontiers aux choſes que la vanité des hommes eſtime : comme par exemple, d'avoir des liaiſons d'amitié avec des gens puiſſans, qui ont du crédit ou des Dignitez, & qui compoſent ce qu'on appelle le grand monde, ce ſont là des

attentions qu'il ne ſeroit pas ſage de negliger ; elles contribuënt à vous ſoutenir dans l'imagination des hommes.

Et c'étoit dans ce ſens là que Madame Dorſin les avoit. Les autres les ont par vanité, & elle ne les avoit qu'à cauſe de la vanité des autres.

Je vous ai dit que je ſerois long ſur ſon compte, &, comme vous voyez, je vous tiens parole.

Encore un petit article, & je finis ; car je renonce à je ne ſçai combien de choſes que je voulois dire, & qui tiendroient trop de place.

On peut ébaucher un portrait en peu de mots ; mais le détailler exactement comme je vous avois promis de le faire, c'eſt un ouvrage ſans fin. Venons à l'article qui ſera le dernier.

Madame Dorſin à cet excellent cœur que je lui ai donné, à cet

cet esprit si distingué qu'elle avoit, joignoit une ame forte, courageuse & résoluë; de ces ames superieures à tout évenement, dont la hauteur & la dignité ne plient sous aucun accident humain; qui retrouvent toutes leurs ressources où les autres les perdent; qui peuvent être affligées, jamais abbatuës ni troublées; qu'on admire plus dans leurs afflictions qu'on ne songe à les plaindre; qui ont une tristesse froide & muette dans les plus grands chagrins, une gaïeté toûjours décente dans les plus grands sujets de joye.

Je l'ai vûë quelquefois dans l'un & dans l'autre de ces états, & je n'ai jamais remarqué qu'ils prissent rien sur sa presence d'esprit, sur son attention pour les moindres choses, sur la douceur de ses manieres, & sur la tranquillité de sa conversation avec ses amis; elle étoit tout à vous,

quoiqu'elle eût lieu d'être tout à elle ; & j'en étois quelquefois si surprise, que, malgré moi & ma tendresse pour elle, je m'occupois plus à la considerer qu'à partager ce qui la touchoit en bien ou en mal.

Je l'ai vûë dans une longue maladie, où elle periſſoit de langueur, où les remedes ne la ſoulageoient point, où ſouvent elle ſouffroit beaucoup. Sans ſon viſage abbattu, vous auriés ignoré ſes ſouffrances ; elle vous diſoit je ſouffre ; ſi vous lui demandiés comment elle étoit, elle vous parloit de vous, ou de vos affaires, ou ſuivoit paiſiblement la converſation, ſi vous ne le lui demandiés point.

Je ſuis ſûre que toutes les femmes ſentoient ce que valoit Madame Dorſin ; mais il n'y avoit que les femmes du plus grand merite, qui, je penſe, euſſent la

force de convenir de tout le sien, & pas une d'entr'elles qui n'eût été glorieuse de son estime.

Elle étoit la meilleure de toutes les amies; elle auroit été la plus aimable de toutes les maîtresses.

N'eût-on vû Madame Dorsin qu'une ou deux fois, elle ne pouvoit pas être une simple connoissance pour personne; & quiconque disoit, je la connois, disoit une chose qu'il étoit bien aise qu'on sçût, & une chose qui étoit remarquée par les autres.

Enfin ses qualités & son caractere la rendoient si considerable & si importante, qu'il y avoit de la distinction à être de ses amis, de la vanité à la connoître, & du bon air à parler d'elle équitablement ou non. C'étoit être d'un parti que de l'aimer, & de lui rendre justice, & d'un autre parti que de la critiquer.

Ses domestiques l'adoroient ; ce qu'elle auroit perdu de son bien, ils auroient cru le perdre autant qu'elle, & par la même mépriſe de leur attachement pour elle ; ils s'imaginoient être riches de tout ce qui apartenoit à leur maitreſſe, ils étoient fâchés de tout ce qui la fâchoit, réjoüis de tout ce qui la réjoüiſſoit; avoit-elle un procès, ils diſoient nous plaidons ; achetoit-elle, nous achetons ; jugés de tout ce que cela ſupoſoit d'aimable dans cette maîtreſſe, & de tout ce qu'il falloit qu'elle fût pour enchanter, pour aprivoiſer juſques-là, comment dirai-je, pour jetter dans de pareilles illuſions cette eſpece de créature dont les meilleures ont bien de la peine à nous pardonner leur ſervitude, nos aiſes & nos défauts; qui même en nous ſervant bien ne nous aiment, ni ne nous haïſſent, & avec qui

nous pouvons tout au plus nous reconcilier par nos bonnes façons. Madame Dorſin étoit extrémement généreuſe, mais ſes domeſtiques étoient fort économes, & malgré qu'elle en eût, l'un corrigeoit l'autre.

Ses amis.... oh ſes amis me permettront de les laiſſer là; je ne finis point; qu'eſt-ce que cela ſignifie? allons, voilà qui eſt fait.

Où en étions-nous de mon hiſtoire? encore chez Madame Dorſin de chez qui je vais ſortir.

Je ſuprime les careſſes qu'elle me fit, & tout ce ce que les Meſſieurs avec qui j'avois dîné dirent de galant & d'avantageux pour moi.

Il vint quelqu'un, Madame de Miran ſaiſit cet inſtant pour ſe retirer; nous la ſuivîmes Valville & moi; ſon amie courut après nous pour m'embraſſer, & nous voilà partis pour me reconduire à mon Couvent.

Dans tout ceci je n'ai fait aucune mention de Valville, qu'eſt-ce que j'en aurois dit? qu'il avoit à tout moment les yeux ſur moi, que je levois quelquefois les miens ſur lui, mais tout doucement, & comme à la dérobée; que lorſqu'on me parloit, je le voyois intrigué, & comme en peine de ce que j'allois répondre, & regardant enſuite les autres, pour voir s'ils étoient contens de ce que j'avois répondu, ce qui, à vous dire vrai, leur arrivoit aſſés ſouvent; je crois bien que c'étoit un peu par bonté; mais il me ſemble, autant qu'il m'en ſouvient, qu'il y entroit un peu de juſtice; j'avoüe que je fus d'abord embarraſſée, & mes premiers diſcours s'en reſſentirent; mais cela n'alla pas ſi mal après, & je me tirai paſſablement d'affaire, même au ſentiment de Madame de Miran, qui, tout en badinant, me

dit dans le carrosse : Eh bien, petite fille, la compagnie que nous venons de quitter est-elle de votre goût ? Vous êtes assés du sien, à ce qu'il m'a paru, & nous ferons quelque chose de vous; oüida, dit Valville sur le même ton; il y a lieu d'esperer que Mademoiselle Marianne ne déplaira pas dans la suite.

Je me mis à rire; helas! répondis-je, je ne sçais ce qui en arrivera, mais il ne tiendra pas à moi que ma mere ne se repente point de m'avoir pris pour sa fille, & ce fut en continuant ce badinage que nous arrivâmes au Couvent.

Serons-nous long-tems sans la revoir, dit Valville à Madame de Miran, quand il me donna la main pour m'aider à descendre de carrosse ? je pense que non, repartit-elle; il y aura peut-être encore quelque dîné chez Ma-

dame Dorſin ; comme on s'eſt aſſés bien trouvé de nous, peut-être nous renvoyera-t-on chercher ; point d'impatience, partés, conduiſés Marianne.

Et là-deſſus nous ſonnâmes, on vint m'ouvrir, & Valville n'eut que le tems de ſoupirer de ce qu'il me quittoit. Vous allés vous renfermer, me dit-il, & dans un moment il n'y aura plus perſonne pour moi dans le monde ; je vous dis ce que je ſens. Eh! qui eſt-ce qui y ſera pour moi, repartis-je ? je n'y connois que vous & ma mere, & je n'y me ſoucie pas d'y en connoître davantage.

Ce que je dis ſans le regarder ; mais il n'y perdoit rien ; ce petit diſcours valoit bien un regard. Il m'en parut pénétré, & pendant qu'on ouvroit la porte, il eut le ſecret, je ne ſçais comment, d'aprocher ma main de ſa bouche, ſans que Madame de Miran qui

l'attendoit dans son carrosse, s'en aperçût; du moins crut-il qu'elle ne le voyoit pas, à cause qu'elle ne devoit pas le voir, & je raisonnai à peu près de même. Cependant je retirai ma main, mais quand il ne fut plus tems; on s'y prend toujours trop tard en pareil cas.

Enfin me voici entrée, moitié réveuse, & moitié gaye. Il s'en alloit, & moi je restois; & il me semble que la condition de ceux qui restent est toujours plus triste que celle des personnes qui s'en vont. S'en aller, c'est un mouvement qui dissipe, & rien ne distrait les personnes qui demeurent; c'est elles que vous quittés, qui vous voyent partir, & qui se regardent comme délaissées, sur tout dans un Couvent qui est un lieu où tout ce qui se passe est si étranger à ce que vous avés dans le cœur, un lieu où l'amour est si

dépaïsé, & dont la clôture qui vous enferme rend ces sortes de séparations plus sérieuses, & plus sensibles qu'ailleurs.

D'un autre côté aussi j'avois de grandes raisons de gayeté & de consolation ; Valville m'aimoit, il lui étoit permis de m'aimer, je ne risquois rien en l'aimant, & nous étions destinés l'un à l'autre ; voilà d'agréables sujets de pensées, & de la maniere dont Mad. de Miran en agissoit, à toute la conduite qu'elle tenoit, il n'y avoit qu'à patienter & prendre courage.

Au sortir d'avec Valville je montai à ma chambre où j'allois me deshabiller, & me remettre dans mon négligé, quand il fallut aller souper.

Je me laissai donc comme j'étois, & me rendis au refectoire avec tous mes atours.

Entre les Pensionnaires il y en avoit une à peu près de mon

âge, & qui étoit assés jolie pour se croire belle, mais qui se la croyoit tant (je dis belle) qu'elle en étoit sote; on ne la sentoit occupée que de son visage, occupée avec reflexion; elle ne songeoit qu'à lui; elle ne pouvoit pas s'y accoûtumer, & on eût dit quand elle vous regardoit, que c'étoit pour vous faire admirer ses grands yeux qu'elle rendoit fiers ou doux, suivant qu'il lui prenoit fantaisie de vous en imposer ou de vous plaire.

Mais d'ordinaire elle les adoucissoit rarement; elle aimoit mieux qu'ils fussent imposans que gracieux ou tendres, à cause qu'elle étoit fille de qualité & glorieuse.

Vous vous souvenés du discours que j'avois tenu à l'Abbesse, lorsque je me presentai à elle devant Madame de Miran; je lui avois confié l'état de ma fortune, & tous mes malheurs; & ma bien-

faictrice, qui en fut si touchée, avoit oublié de lui recommander le secret en me mettant chez elle; on ne songe pas à tout.

J'y avois pourtant songé moi, dès le soir même, deux heures après que je fus dans la maison, & l'avois bien humblement priée de ne point divulguer ce que je lui avois apris. Helas! ma chere enfant, je n'ai garde, m'avoit-elle répondu; Jesus, mon Dieu! ne craignez rien, est-ce qu'on ne sçait pas la consequence de ces choses-là?

Mais soit qu'il fût déja trop tard, quand je l'en avertis, quoiqu'il n'y eût que deux heures qu'elle fût instruite; soit qu'en la conjurant de ne rien dire, je lui eusse rendu mon secret plus pesant & plus difficile à garder, & que cela n'eût servi qu'à lui faire venir la tentation de le dire; à neuf heures du matin le lendemain j'étois,

comme on dit, la fa fable de l'armée; mon hiſtoire couroit tout le Couvent; je ne vis que des Religieuſes ou des Penſionnaires qui chuchotoient aux oreilles les unes des autres en me regardant, & qui ouvroient ſur moi les yeux du monde les plus indiſcrets, dès que je paroiſſois.

Je compris bien ce qui en étoit cauſe, mais qu'y faire? je baiſſois les yeux, & paſſois mon chemin. Il n'y en eut pas une au reſte qui ne me prévînt d'amitié, & qui ne me fit des careſſes; je penſe que d'abord la curioſité de m'entendre parler les y engagea; c'eſt une eſpece de ſpectacle qu'une fille comme moi, qui arrive dans un Couvent. Eſt-elle grande, eſt-elle petite, comment marche-t-elle, que dit-elle, quel habit, quelle contenance a-t-elle? tout en eſt intereſſant.

Et cela finit ordinairement par

la trouver encore plus aimable qu'elle ne l'eſt, pourvû qu'elle le ſoit un peu, ou plus déplaiſante, pour peu qu'elle déplaiſe; c'eſt-là l'effet de ces ſortes de mouvemens qui nous portent à voir les perſonnes dont on nous conte des choſes ſingulieres.

Et cet effet me fut avantageux, toutes ces filles m'aimerent, ſur tout les Religieuſes, qui ne me diſoient rien de ce qu'elles ſçavoient de moi; vraiment elles n'avoient garde, comme avoit dit notre Abbeſſe, mais qui dans les diſcours qu'elles me tenoient, & tout en ſe recriant ſur mon air de douceur & de modeſtie, ſur mon aimable petite perſonne, prenoient avec moi des tons de lamentation ſi touchans, que vous euſſiés dit qu'elles pleuroient ſur moi, & le tout à propos de ce qu'elles ſçavoient, & de ce que par diſcretion elles ne faiſoient

pas semblant de sçavoir; voyez que cela étoit adroit; quand elles m'auroient dit, pauvre petite Orpheline, que vous êtes à plaindre d'être reduite à la charité des autres, elles ne se seroient pas expliquées plus clairement.

Venons à ce qui fait que je parle de ceci. C'est que cette jeune Pensionnaire, qui se croyoit si belle, & qui étoit si fiere, avoit été la seule qui m'eût dédaignée, & qui ne m'eût pas dit un mot; à peine pouvoit-elle se resoudre à payer d'une imperceptible inclination de tête les reverences que je ne manquois jamais de lui faire lorsque je la rencontrois. On voyoit que cela lui coutoit.

Un jour même qu'elle se promenoit dans le jardin avec quelques-unes de nos compagnes, & que je vins à passer avec une Religieuse, elle laissa tomber négligemment un regard sur moi, & je

l'entendis qui disoit, mais d'un ton de Princesse; oüi, elle est assez gentile; c'est donc une Dame qui a la charité de payer sa pension; ne trouvés-vous pas qu'elle ressemble à Javote? (c'étoit une fille qui la servoit, & qui en effet me ressembloit, mais fort en laid.)

Je remarquai qu'aucune de celles qui l'accompagnoient ne répondit; quant à moi je rougis beaucoup, & les larmes m'en vinrent aux yeux; la Religieuse avec qui je me promenois, fille d'un très-bon esprit, qui s'étoit prise d'inclination pour moi, & que j'aimois aussi, leva les épaules & se tut.

Mon Dieu, qu'il y a de cruelles gens dans le monde, ne pus-je m'empêcher de dire en soupirant, car aussi bien il auroit été inutile de me retenir, & de passer cela sous silence; voilà qui étoit fini, on me connoissoit.

Consolez

Consolez-vous, me dit la Religieuse en me prenant la main; vous avez des avantages qui vous vangent bien de cette petite sotte-là, ma fille, & vous pourriés être plus glorieuse qu'elle si vous n'étiez pas plus raisonnable; n'enviés rien de ce qu'elle a de plus que vous; c'est à elle à être jalouse.

Vous avez bien de la bonté, ma Mere, lui répondis-je en la regardant avec reconnoissance; helas! vous parlez d'être raisonnable, & il me seroit bien aisé de ne pas rougir de mes malheurs si tout le monde avoit autant de raison que vous.

Voilà donc ce que j'avois déja essuyé de cette superbe Pensionnaire, qui ne pouvoit pas me pardonner d'être peut-être aussi belle qu'elle. Quand je dis peut-être, c'est pour parler comme elle, à qui toute vaine qu'elle étoit de sa

beauté, il ne laiſſoit pas que d'être difficile & hardi, je penſe, de décider qu'elle valoit mieux que moi, & c'étoit apparemment cette difficulté-là qui l'aigriſſoit ſi fort, & lui donnoit tant de rancune contre l'Orpheline.

Quoiqu'il en ſoit, je me rendis donc au Refectoire, parée comme vous ſçavez que je l'étois, & qui plus eſt bien aiſe de l'être, à cauſe de ma jalouſe, à qui par haſard, je m'aviſai de ſonger en chemin, & qui alloit, à mon avis, paſſer un mauvais quart d'heure, & ſoutenir une comparaiſon fâcheuſe de ma figure à la ſienne. Ni elle ni perſonne de la Maiſon ne m'avoit encore vûë dans tous mes ajuſtemens, & il eſt vrai que j'étois brillante.

J'arrive, je vous ai dit que je n'étois pas haïe, mes façons douces & avenantes m'avoient attiré la bienveillance de tout le mon-

de, & faiſoient qu'on aimoit à me loüer, & à me rendre juſtice; de ſorte qu'à mon apparition tous les yeux ſe fixerent ſur moi, & on ſe fit l'une à l'autre de ces petits ſignes de tête qui marquent une agréable ſurpriſe, & qui font l'éloge de ce qu'on voit; en un mot, je cauſai un moment de diſtraction dont je devois être très-flattée; & de tems en tems on regardoit ma rivale, pour examiner la mine qu'elle faiſoit, comme ſi on avoit voulu voir ſi elle ne ſe tenoit pas pour battuë; car on ſçavoit ſa jalouſie.

Quant à elle, auſſi-tôt qu'elle m'eût vûë, j'obſervai qu'elle baiſſa les yeux en ſouriant de l'air dont on ſourit quand quelque choſe paroît ridicule; c'étoit apparemment tout ce qu'elle imagina de mieux pour ſe défendre; & vous allés voir ſur quoi elle fondoit cet air railleur qu'elle

jugea à propos de prendre.

Le ſoupé finit, & nous paſſâmes toutes enſemble dans le jardin ; quelques Religieuſes nous y ſuivirent ; entr'autres celle dont je vous ai déja parlé, & qui étoit mon amie.

Dès que nous y fûmes, mes Compagnes m'entourerent ; l'une me demandoit, où avez-vous donc été, on ne vous a pas vûe d'aujourd'hui ; l'autre regardoit ma robbe, en manioit l'étoffe, diſoit, voilà de beau linge, & tout cela vous ſied à merveille. Ah ! que vous êtes bien coeffée, & mille autres bagatelles de cette eſpece, dignes de l'entretien de jeunes filles qui voyent de la parure.

Mon amie la Religieuſe vint s'en mêler à ſa maniere, & s'adreſſant malicieuſement ſans doute à celle qui me dédaignoit tant, & qui s'avançoit avec elle ; n'eſt-

il pas vrai, Mademoiſelle, que ce ſeroit-là une belle victime à offrir au Seigneur, lui dit-elle; ah! mon Dieu, le beau ſacrifice que ce ſeroit ſi Mademoiſelle renonçoit au monde, & ſe faiſoit Religieuſe (& vous comprenez bien que c'étoit de moi dont elle parloit.)

Eh! mais, ma Mere, je crois pour moi que c'eſt ſon deſſein, & elle feroit fort bien, repartit l'autre, ce ſeroit du moins le parti le plus ſûr. Et puis m'apoſtrophant: vous avez-là une belle robbe, Marianne, & tout y répond; cela eſt cher au moins, & il faut que la Dame qui a ſoin de vous ſoit très-genereuſe; quel âge a-t-elle? eſt-elle vieille? ſonge-t-elle à vous aſſurer de quoi vivre? elle ne ſera pas éternelle, & il ſeroit fâcheux qu'elle ne vous mît pas en état d'être toujours auſſi proprement miſe; on s'y accoutume,

& c'eſt ce que je vous conſeilſe de lui dire.

Le ſilence qui ſe fit à ce diſcours, & qui vint en partie de l'étonnement où il jetta toutes les filles, me déconcerta ; je reſtai muette & confuſe en voyant la confuſion des autres, & ne pûs m'empêcher de pleurer avant que de répondre.

Pendant que je me taiſois; qu'eſt-ce que c'eſt que ce raiſonnement-là, Mademoiſelle? eh! de quoi vous mêlés-vous, repartit pour moi cette Religieuſe qui m'aimoit? ſçavés-vous bien que votre mauvaiſe humeur n'humilie que vous ici, & qu'on n'ignore pas le motif d'un mouvement ſi hautain; c'eſt votre défaut que cette hauteur; Madame votre mere nous en avertit quand elle vous mit ici, & nous pria de tâcher de vous en corriger; j'y fais ce que je puis, profitez de la leçon que je vous

donne, & en parlant à Mademoiſelle, ne dites plus Marianne, comme vous venés de le dire, puiſqu'elle vous appelle toujours Mademoiſelle, & qu'il n'y a que vous de toutes vos Compagnes qui preniés la liberté de l'appeller autrement; vous n'avés pas droit de vous diſpenſer des devoirs d'honnêteté & de politeſſe qui doivent s'obſerver entre vous; & vous, Mademoiſelle, qu'eſt-ce qui vous afflige, & pourquoi pleurez-vous? (ceci me regardoit) y a-t-il rien de honteux dans les malheurs qui vous ſont arrivés, & qui font que vos parens vous ont perduë? il faudroit être un bien mauvais eſprit pour abuſer de cela contre vous, ſur tout avec une fille auſſi bien née que vous l'êtes, & qui ne peut aſſurément venir que de très-bon lieu. Si on juge de la condition des gens par l'opinion que leurs façons nous en

donnent, telle ici qui se croit plus que vous ne risque rien à vous regarder comme son égale en naissance, & seroit trop heureuse d'être votre égale en bon caractere.

Non, ma Mere, répondis-je d'un air doux, mais contristé; je n'ai rien, Dieu m'a tout ôté, & je dois croire que je suis au-dessous de tout le monde; mais j'aime encore mieux être comme je suis, que d'avoir tout ce que Mademoiselle a de plus que moi, & d'être capable d'insulter les personnes affligées. Ce discours & mes larmes qui s'y mêloient, émûrent le cœur de mes Compagnes, & les mirent de mon parti.

Eh! qui est-ce qui songe à l'insulter, s'écria ma jalouse en rougissant de honte & de dépit? quel mal lui fait-on, je vous prie, de lui dire qu'elle prenne garde à ce qu'elle deviendra? il faut donc bien

bien des précautions avec cette petite fille-là.

On ne lui répondit rien; ma Religieuse lui avoit déja tourné le dos,& m'emmenoit d'un autre côté avec la plus grande partie des autres Pensionnaires qui nous suivirent; il n'en resta qu'une ou deux avec mon ennemie, encore étoit-elle sa parente, & l'autre son amie.

Cette petite avanture que j'ai crû assez instructive pour les jeunes personnes à qui vous pourriés donner ceci à lire, fit que je redoublai de politesse & de modestie avec mes Compagnes; ce qui fit qu'à leur tour elles redoublerent d'amitié pour moi. Reprenons à present le cours de mon histoire.

Je vous ai promis celle d'une Religieuse, mais ce n'est pas encore ici sa place,& ce que je vais raconter l'amenera. Cette Reli-

gieuſe, vous la devinés ſans doute; vous venez de la voir vanger mon injure, & à la maniere dont elle a parlé, vous avez dû ſentir qu'elle n'avoit rien des petiteſſes ordinaires aux eſprits de Couvent. Vous ſçaurés bien-tôt qui elle étoit. Continuons.

Madame de Miran vint me revoir deux jours après notre dîné chez Madame Dorſin; & quelques jours enſuite je reçûs d'elle, à neuf heures du matin, un ſecond billet qui m'avertiſſoit de me tenir prête à une heure après midi, pour aller avec elle chez Madame Dorſin, avec un nouvel ordre de me parer, qui fut ſuivi d'une parfaite obéïſſance.

Elle arriva donc; il y avoit huit jours que je n'avois vû Valville, & je vous avoüe que le tems m'avoit duré; j'eſperois le trouver à la porte du Couvent comme la premiere fois; je m'y attendois,

je n'en doutois pas, & je pensois mal.

Madame de Miran avoit prudemment jugé à propos de ne le pas amener avec elle, & je ne fus reçûë que par un Laquais, qui me conduisit à son carosse. J'en fus interdite, ma gayeté me quitta tout d'un coup; je pris pourtant sur moi, & je m'avançai avec un découragement interieur que je voulois cacher à Madame de Miran; mais il auroit fallu n'avoir point de visage; le mien me trahissoit, on y lisoit mon trouble, & malgré que j'en eusse, je m'aprochai d'elle avec un air de tristesse & d'inquiétude dont je la vis sourire dès qu'elle me vit. Ce sourire me remit un peu le cœur, il me parut un bon signe; montez, ma fille, me dit-elle; je me plaçai, & puis nous partîmes.

Il manque quelqu'un ici, n'est-il pas vrai? ajoûta-t-elle toujours

en fouriant ; eh ! qui donc, ma mere, repris-je, comme ſi je n'avois pas été au fait? eh ! qui, ma fille, s'écria-t-elle, tu le ſçais encore mieux que moi, qui ſuis ſa mere. Ah ! c'eſt Monſieur de Valville, répondis-je ; eh ! mais je m'imagine que nous le retrouverons chez Madame Dorſin.

Point du tout, me dit-elle ; c'eſt encore mieux que cela ; il nous attend chez un de ſes amis chez qui nous devons le prendre en paſſant, & c'eſt moi qui n'ai pas voulu l'amener ici. Vous allés le voir tout à l'heure.

En effet nous arrêtâmes à quelques pas de-là ; un Laquais que j'avois aperçû de loin à la porte d'une maiſon, diſparut ſur le champ, & courut ſans doute avertir ſon Maître, qui lui avoit apparemment ordonné de ſe tenir-là, & qui étoit déja deſcendu quand nous arrivâmes. Que l'in-

ſtant où l'on revoit ce qu'on aime fait de plaiſir après quelqu'abſence; ah ! l'agréable objet à retrouver!

Je compris à merveille, en le voyant à la porte de cette maiſon, qu'il falloit qu'il eût pris des meſures pour me revoir une ou deux minutes plûtôt; & de quel prix n'eſt pas une minute au compte de l'amour, & quel gré mon cœur ne ſçut-il pas au ſien d'avoir avancé notre joye de cette minute de plus?

Quoi, mon Fils, vous êtes déja là, lui dit Madame de Miran, voilà ce qui s'appelle mettre les momens à profit; & voilà ce qui s'appelle une mere qui à force de bon cœur, dévine les cœurs tendres, lui répondit-il du même ton: raiſés-vous, lui dit-elle, ſupprimez ce langage-là, il n'eſt pas ſéant que je l'écoute; que vos tendreſſes attendent, s'il vous plaît, que

je n'y fois plus; tu baiſſes les yeux toi-, ajoûta-t-elle en s'adreſſant à moi; mais je t'en veux auſſi; je t'ai vû tantôt pâlir de ce qu'il n'étoit pas avec moi; ce n'étoit pas aſſez de votre mere, Mademoiſelle.

Ah! ma mere, ne la querellés point, lui répondit Valville, en me lançant un regard enflammé de tendreſſe, croit-il beau qu'elle ne s'aperçût pas de l'abſence d'un homme à qui ſa mere la deſtine? ſi vous tourniés la tête, j'aurois grande envie de lui baiſer la main pour la remercier, & il me la prenoit en tenant ce diſcours; mais je la retirai bien vîte; je lui donnai même un petit coup ſur la ſienne, & me jettai tout de ſuite ſur celle de Madame de Miran, que je baiſai de tout mon cœur, & pénétrée des mouvemens les plus doux qu'on puiſſe ſentir.

Elle de son côté me serra la mienne. Ah ! la bonne petite hypocrite, me dit-elle, vous abusez tous deux du respect que vous me devez ; allons, paix, parlons d'autre chose. Avez-vous passé chez mon frere, mon fils, comment se porte-t-il ce matin ? Un peu mieux, mais toujours assoupi comme hier, répondit Valville ; cet assoupissement m'inquiete, dit Madame de Miran ; nous ne serons pas aujourd'hui si longtems chez Madame Dorsin que l'autre jour, je veux voir mon frere de bonne heure.

Et nous en étions-là quand le Cocher arrêta chez cette Dame. Il y avoit bonne compagnie ; j'y trouvai les mêmes personnes que j'y avois déja vûës, avec deux autres, qui ne me parurent point de trop pour moi, & qui à la façon obligeante, & pourtant curieuse dont elles me regarderent, s'atten-

doient à me voir, ce me semble; il falloit qu'on se fût entretenu de moi, & à mon avantage; ce sont de ces choses qui se sentent.

Nous dînâmes, on me fit parler plus que je n'avois fait au premier dîné. Madame Dorfin, suivant sa coutume, m'accabla de caresses. Dispensés-moi du détail de ce qu'on y dit; avançons.

Il n'y avoit qu'une heure que nous étions sortis de table, quand on vint dire à Madame Dorsin qu'un domestique de chez elle demandoit à lui parler.

Et c'étoit pour lui dire que Monsieur de Climal étoit en danger, qu'on tâchoit de le faire revenir d'une apoplexie où il étoit tombé depuis deux heures.

Elle rentra où nous étions toute effrayée, & la larme à l'œil, nous aprit cette nouvelle, prit congé de la compagnie, me laissa à mon Couvent, & courut chez

le malade avec Valville, qui me parut touché de l'état de son oncle, & touché aussi, je pense, du contretems qui nous arrachoit si brusquement au plaisir d'être ensemble. J'en fus encore moins contente que lui; je voulus bien qu'il s'en aperçût dans mes regards, & j'allai tristement me renfermer dans ma chambre, où il me vint des motifs de reflexion qui me chagrinerent.

Si Monsieur de Climal meurt à present, disois-je, Valville qui en hérite, & qui est déja très-riche, va le devenir encore davantage; eh! que sçais-je si cette augmentation de richesses ne me nuira pas? Sera-t-il possible qu'un héritier si considerable m'épouse? Madame de Miran elle-même ne se dédira-t-elle pas de cette bonté incroyable qu'elle a aujourd'hui de consentir à notre amour? M'abandonnera-t-elle un

fils qui pourra faire les plus grandes alliances, à qui on va les proposer, & qu'elles tenteront peut-être? Il y avoit effectivement lieu d'être alarmée.

Au moment où je raisonnois ainsi, Valville avoit beaucoup de tendresse pour moi, j'en étois sûre; & tant qu'il ne s'agissoit que d'épouser quelqu'une de ses égales, il m'aimoit assez pour être insensible à l'avantage qu'il auroit pû y trouver. Mais le seroit-il à l'ambition de s'allier à une famille encore au-dessus de la sienne, & plus puissante? Resisteroit-il à l'apas des honneurs & des emplois qu'elle pourroit lui procurer? Auroit-il de l'amour jusques-là? Il y a des dégrés de générosité supérieurs à des ames très-généreuses. Les cœurs capables de soutenir toutes sortes d'épreuves en pareil cas, sont si rares; les cœurs qui ne se rendent qu'aux

plus forts le sont même aussi.

Je n'avois pourtant rien à craindre de ce côté-là ; ce n'est pas l'ambition qui me nuira dans le cœur de Valville. Quoi qu'il en soit, je fus inquiete, & je ne dormis gueres.

Je venois de me lever le lendemain, quand je vis entrer une Religieuse dans ma chambre, qui me dit de la part de l'Abbesse de m'habiller le plus vîte que je pourrois, & cela en conséquence d'un billet que lui avoit écrit Madame de Miran, où elle la prioit de me faire partir au plûtôt. Il y a même, ajouta cette Religieuse, un carrosse qui vous attend dans la cour.

Autre sujet d'inquiétude pour moi; le cœur me battit; m'envoïer chercher si matin, me dis-je; eh! mon Dieu, qu'est-il donc arrivé ? qu'est-ce que cela m'annonce ? je n'ai pour toute ressource ici que

la protection de Madame de Miran (car je n'osois plus en ce moment dire ma mere;) veut-on me l'ôter ? est-ce que je vais la perdre ? On n'est sûre de rien dans l'état où j'étois. Ma condition presente ne tenoit à rien ; personne n'étoit obligé de m'y soutenir ; je ne la devois qu'à un bon cœur, qui pouvoit tout d'un coup me retirer ses bienfaits, & m'abandonner sans que j'eusse à me plaindre ; & ce bon cœur, il ne falloit qu'un mauvais raport, qu'une imposture pour le dégoûter de moi ; & tout cela me rouloit dans la tête en m'habillant. Les malheureux ont toujours si mauvaise opinion de leur sort ; il se fient si peu au bonheur qui leur arrive.

Enfin me voilà prête ; je sortis dans un ajustement fort négligé, & j'allai monter en carrosse. Je pensois en chemin qu'on me menoit chez Madame de Miran,

point du tout; ce fut chez Monsieur de Climal qu'on arrêta. Je reconnus la maison; vous sçavés qu'il n'y avoit pas si long-tems que j'y avois été.

Jugés quelle fut ma surprise! Oh! ce fut pour le coup que je me crûs perduë. Allons, c'en est fait, me dis-je, je vois bien de quoi il s'agit; c'est ce miserable faux dévot qui est réchapé, & qui se vange; je m'attens à mille calomnies, qu'il aura inventé contre moi; il aura tout tourné à sa fantaisie; il passe pour un homme de bien, & j'aurai beau faire, Madame de Miran croira toutes les fausſetés qu'il aura dites. Ah! mon Dieu, le mechant homme!

Et en effet, n'y avoit-il pas quelque apparence à ce que j'aprehendois? Les menaces qu'il m'avoit faites, en me quittant chez Madame Dutour; cette scene qui s'étoit passée entre lui

& moi chez ce Religieux à qui j'avois été me plaindre, & devant qui je l'avois reduit pour se défendre, à tout ce que l'hypocrisie a de plus scelerat & de plus intrepide; cette rencontre que j'avois fait de lui à mon Couvent, les signes d'amitié dont m'y avoit honoré Madame de Miran, qu'il m'avoit vû saluer de loin; la crainte que je ne revelasse, ou que je n'eusse déja revelé son indignité à cette Dame, qu'il voyoit que je connoissois, tout cela joint au voyage qu'on me faisoit faire chez lui, sans qu'on m'en eût avertie, ne sembloit-il pas m'annoncer quelque chose de sinistre? qui est-ce qui n'auroit pas cru que j'allois essuyer quelque nouvelle iniquité de sa part?

Vous verrez peut-être que, selon lui, ce sera moi qui aurai voulu le tenter pour l'engager à me faire du bien, me disois-je; mais

ce n'eſt pas là ce qu'il a dit au Pere Vincent : il m'a ſeulement accuſée d'avoir cru que c'étoit lui-même qui m'aimoit; & ce bon Religieux devant qui nous nous ſommes trouvés tous deux, ne refuſera pas ſon témoignage à une pauvre fille à qui on veut faire un ſi grand tort. Voilà comme je raiſonnois en me voyant dans la cour de Monſieur de Climal, de ſorte que je ſortis de carroſſe avec un tremblement digne de l'effroyable ſcene à laquelle je me preparois.

Il y avoit deux eſcaliers, & je dis à un Laquais, où eſt-ce? Par là, Mademoiſelle, me dit-il; c'étoit l'eſcalier à droit qu'il me montroit, & dont Valville en cet inſtant même deſcendoit avec précipitation.

Etonnée de le voir là, je m'arrêtai, ſans trop ſçavoir ce que je faiſois, & me mis à examiner

quelle mine il avoit, & de quel air il me regarderoit.

Je le trouvai triſte, mais d'une triſteſſe qui, ce me ſemble, ne ſignifioit rien contre moi; auſſi m'aborda-t-il d'un air fort tendre.

Venez, Mademoiſelle, me dit-il en me donnant la main; il n'y a point de tems à perdre, mon oncle ſe meurt, & il vous attend.

Moi, Monſieur, repris-je en reſpirant plus à l'aiſe, (car ſa façon de me parler me raſſuroit, & puis, cet oncle mourant ne me paroiſſoit plus ſi dangereux; un homme qui ſe meurt voudroit-il finir ſa vie par un crime? cela n'eſt pas vraiſemblable.

Moi, Monſieur, m'écriai-je donc, & d'où vient m'attend-il? Que peut-il me vouloir? Nous n'en ſçavons rien, me répondit-il; mais ce matin il a demandé à ma mere ſi elle connoiſſoit particulierement la jeune perſonne qu'elle

qu'elle avoit saluée au Couvent ces jours passés : ma mere lui a dit qu'oüi, lui a même apris en peu de mots de quelle façon vous vous étiés connuës à ce Couvent, & ne lui a point caché que c'étoit elle qui vous y avoit mise. Là-dessus, vous pouvés donc la faire venir, a-t-il répondu, & je vous prie de l'envoyer chercher ; il faut que je la voye, j'ai quelque chose à lui dire avant que je meure ; & ma mere aussi-tôt a écrit à votre Abbesse de vous permettre de sortir ; voilà tout ce que nous pouvons vous en dire.

Helas ! lui répondis-je, cette envie qu'il a de me voir, m'a d'abord fait peur ; je me suis figurée, en partant, qu'il y avoit quelque mauvaise volonté de sa part : vous vous êtes trompé, reprit-il, du moins paroît-il dans des dispositions bien éloignées de cela, & nous montions l'escalier pendant

ce court entretien. C'eſt ma mere, ajoûta-t-il, qui a voulu que je vous prévinſſe ſur tout ceci, avant que vous viſſiez Monſieur de Climal.

A ces mots nous arrivâmes à la porte de ſa chambre ; je vous ai dit que j'étois un peu raſſurée ; mais la vûë de cette chambre où j'allois entrer ne laiſſa pas que de me remuer interieurement.

C'étoit en effet une étrange viſite que je rendois ; il y avoit mille petites raiſons de ſentiment qui m'en faiſoient une corvée.

Il me repugnoit de paroître aux yeux d'un homme qui, à mon gré, ne pourroit gueres s'empêcher d'être humilié en me voyant. Je penſois auſſi que j'étois jeune, & que je me portois bien, & que lui il étoit vieux & mourant.

Quand je dis vieux, je ſçais bien que ce n'étoit pas une choſe nouvelle, mais c'eſt qu'à l'âge

où il étoit, un homme, qui ſe meurt a cent ans; & cet homme de cent ans m'avoit parlé d'amour, m'avoit voulu perſuader qu'il n'étoit vieux que par raport à moi qui étois trop jeune; & dans l'état hideux & décrepit où il étoit, j'avois de la peine à l'aller faire reſſouvenir de tout cela; eſt-ce-là tout? non; j'avois été vertueuſe avec lui, il n'avoit été qu'un lâche avec moi; voyez combien de ſortes d'avantages j'aurois ſur lui; voilà à quoi je ſongeois confuſément, de façon que j'étois moi-méme honteuſe de l'affront que mon âge, mon innocence & ma ſanté feroient à ce vieux pecheur confondu & agoniſant. Je me trouvois trop vangée, & j'en rougiſſois d'avance.

Ce ne fut pas lui que j'aperçûs d'abord; ce fut le Pere Saint Vincent qui étoit au chevet de ſon lit, & au-deſſous duquel étoit aſ-

ſiſe Madame de Miran, qui me tournoit le dos.

A cet aſpect, ſur tout à celui du Pere Saint Vincent, que je ſurpris bien autant qu'il me ſurprit, je n'oſai plus me croire à l'abri de rien, & me voilà retombée dans mes inquiétudes; car enfin l'autre avoit beau être mourant, que faiſoit-là ce bon Religieux, pourquoi falloit-il qu'il s'y trouvât avec moi?

Et à propos de ce Religieux, de qui, par parentheſe, je ne vous ai rien dit, depuis que je l'ai quitté à ſon Convent, qui, comme vous ſçavez, m'avoit promis de chercher à me placer, & de venir le lendemain matin chez Madame Dutour, m'informer de ce qu'il auroit pû faire, vous remarquerez que je lui avois écrit deux ou trois jours après que j'eus rencontré Madame de Miran, que je l'avois inſtruit de mon avanture,

& de l'endroit où j'étois, & que je l'avois prié d'avoir la bonté de m'y venir voir; à quoi il avoit répondu qu'il y passeroit incessamment.

J'étois donc, vous dis-je, fort étourdie de le trouver là, & je n'augurois rien de bon des motifs qu'on avoit eu de l'y appeller.

Lui de son côté, à qui je n'avois point apris dans ma lettre le nom de ma Bienfaictrice, & à qui Monsieur de Climal n'avoit encore rien dit de son projet, ne sçavoit que penser de me voir au milieu de cette famille, amenée par Valville, qu'il vit venir avec moi, mais qui n'avança pas, & qui se tint éloigné, comme si par égard pour son oncle, il avoit voulu lui cacher que nous étions entrés ensemble.

Au bruit que nous fîmes en entrant, qui est-ce que j'entens, demanda le malade. C'est la jeune

perſonne que vous avez envie de voir, mon frere, lui dit Madame de Miran ; aprochés, Marianne, ajoûta-t-elle tout de ſuite.

A ce diſcours tout le corps me frémit, j'aprochai pourtant les yeux baiſſés, je n'oſois les lever ſur ce mourant ; je n'aurois ſçû, ce me ſemble, comment m'y prendre pour le regarder, & je reculois d'en venir là.

Ah ! Mademoiſelle, c'eſt donc vous, me dit-il, d'une voix foible & embaraſſée ; je vous ſuis obligé d'être venuë ; aſſoyés-vous, je vous prie ; je m'aſſis donc & me tûs : toûjours les yeux baiſſez, je ne voyois encore que ſon lit ; mais un moment après j'eſſayai de regarder plus haut, & puis encore un peu plus haut, & de degrés en degrés je parvins enfin juſqu'à lui voir la moitié du viſage que je regardai vîte tout entier ;

mais ce ne fut qu'un instant; j'avois peur que le malade ne me surprît en l'examinant, & n'en fût trop mortifié; ce qui est de sûr, c'est que je ne vis point de malice dans ce visage-là contre moy.

Où est mon neveu, dit encore Monsieur de Climal; me voicy mon oncle, répondit Valuille, qui se montra alors modestement; reste ici, lui dit-il, & vous, mon Pere, ajouta-t'il, en s'adressant au Religieux, ayez aussi la bonté de demeurer; le tout sans parler de Madame de Miran, qui remarqua cette exception qu'il faisoit d'elle, & qui lui dit, mon frere, je vais donner quelques ordres, & passer pour un instant dans une autre chambre.

Comme vous voudrez, ma sœur, répondit-il; elle sortit donc; & cette retraite que Monsieur de Climal me parut souhaiter

lui-même, acheva de me prouver que je n'avois rien à craindre de fâcheux ; s'il avoit voulu me faire du mal, il auroit retenu ma bienfaitrice, la scene n'auroit pû se passer sans elle ; aussi ne me resta-t'il plus qu'une extrême curiosité de sçavoir à quoy cette ceremonie aboutiroit. Il se fit un moment de silence après que Madame de Miran fut sortie ; nous entendîmes soupirer Monsieur de Climal.

Je vous ay fait prier, dit-il, en se retournant un peu de notre côté, de venir icy ce matin, mon Pere, & je ne vous ay point encore instruit des raisons que j'ay pour vous y apeller ; j'ay voulu aussi que mon neveu fût present ; il le falloit à cause de Mademoiselle que cecy regarde.

Il reprit haleine en cet endroit, je rougis, les mains me tremblerent, & voici comment il continua

continua.

C'eſt vous, mon Pere, qui me l'avez amenée, dit-il, en parlant de moy : elle étoit dans une ſituation qui l'expoſoit beaucoup ; vous vintes lui chercher du ſecours chez moy, vous me choiſites pour lui en donner ; vous me croyez un homme de bien, & vous vous trompiez, mon Pere, je n'étois pas digne de votre confiance.

Et comme alors le Religieux parut vouloir l'arrêter par un geſte qu'il fit.

Ah ! mon Pere, lui dit-il, au nom de Dieu, dont je tâche de fléchir la juſtice, ne vous opoſés point à celle que je veux me rendre ; vous ſçavez l'eſtime & peut-être la veneration dont vous m'avez honoré de ſi bonne foi ; vous ſçavez la réputation où je ſuis dans le public ; on m'y reſpecte comme un homme plein de vertu &

de pieté ; j'y ai joüi des recompenſes de la vertu, & je ne les meritois pas, c'eſt un vol que j'ai fait. Souffrez donc que je l'expie, s'il eſt poſſible, par l'aveu des fourberies qui vous ont jetté dans l'erreur, vous & tout le monde, & que je vous aprenne au contraire tout le mépris que je meritois, & toute l'horreur qu'on auroit eu pour moi, ſi on avoit connu le fond de mon abominable conſcience.

Ah ! mon Dieu, ſoyez beni, Sauveur de nos ames, s'écria alors le Pere Saint Vincent.

Oüi, mon Pere, reprit Monſieur de Climal, en nous regardant avec des yeux baignés de larmes, & d'un ton auquel on ne pouvoit pas reſiſter ; voilà quel étoit l'homme à qui vous êtes venu confier Mademoiſelle : vous ne vous adreſſiez qu'à un miſerable, & toutes les bonnes actions

que vous m'avez vû faire; (je ne ſçaurois trop le repeter) ſont autant de crimes dont je ſuis coupable devant Dieu, autant d'impoſtures qui m'ont mis en état de faire le mal, & pour leſquelles je voudrois être expoſé à tous les oprobres, à toutes les ignominies qu'un homme peut ſouffrir ſur la terre; encore n'égaleroient-elles pas les horreurs de ma vie.

Ah! Monſieur, en voilà aſſez, dit ici le Pere Saint Vincent; en voilà aſſez; allons. Il n'y a plus qu'à loüer Dieu des ſentimens qu'il vous donne. Que d'obligations vous lui avez! de quelles faveurs ne vous comble-t-il pas! Oh! bonté de mon Dieu, bonté incomprehenſible, nous vous adorons; voici les merveilles de la grace; je ſuis penetré de ce que je viens d'entendre, penetré juſqu'au fond du cœur. Oüi, Monſieur, vous avez raiſon, vous

êtes bien coupable ; vous renoncez à notre estime, à la bonne opinion qu'on a de vous dans le monde ; vous voudriez mourir mépriſé, & vous vous écriez : je ſuis mépriſable ! Eh bien encore une fois, Dieu ſoit loüé ! Je ne puis rien ajoûter à ce que vous dites ; nous ne ſommes point dans le Tribunal de la penitence, & je ne ſuis ici qu'un pécheur comme vous. Mais voilà qui eſt bien, ſoyez en repos ; nous ſentons tout votre néant, auſſi-bien que le nôtre ; oüi, Monſieur, ce n'eſt plus vous en effet que nous eſtimons ; ce n'eſt plus cet homme de peché & de miſere ; c'eſt l'homme que Dieu a regardé, dont il a eu pitié, & ſur qui nous voyons qu'il répand la plenitude de ſes miſericordes. Puiſſions-nous, ô mon Sauveur, nous qui ſommes les témoins des prodiges que votre grace opere en lui. Puiſſions-nous

finir dans de pareilles disposi-tions ! Helas ! qui de nous n'a pas de quoi se confondre & s'anéantir devant la Justice divine ? Chacun de nous n'a-t-il pas ses offenses, qui pour être differentes, n'en sont peut-être pas moins grandes ? Ne parlons plus des vôtres, en voilà assez, Monsieur, en voilà assez ; puisque vous les plurez, Dieu vous aime, & ne vous a pas abandoné ; vous tenez de lui ce courage avec lequel vous nous les avoüés ; cette effusion de cœur est un gage de sa bonté pour vous ; vous lui devez non seulement la patience avec laquelle il vous a souffert, mais encore cette douleur & ces larmes qui vous reconcilient avec lui, & qui font un spectacle dont les Anges mêmes se réjoüissent. Gemissez donc, Monsieur, gemissez ; mais en lui disant, ô mon Dieu, vous ne rejetterez point

un cœur contrit & humilié, pleurez, mais avec confiance, avec la consolation d'esperer que vos pleurs le fléchiront, puisqu'ils sont un don de sa misericorde.

Et ce bon Religieux en versoit lui-même, en tenant ce discours, & nous pleurions aussi Valville & moi.

Je n'ai pas encore tout dit, mon Pere, reprit alors Monsieur de Climal. Non, Monsieur, non, je vous prie, répondit le Religieux, il n'est pas necessaire d'aller plus loin, contentés-vous de ce que vous avés dit; le reste seroit superflus, & ne serviroit peut-être qu'à vous satisfaire; il est quelquefois doux & consolant de s'abandonner au mouvement où vous êtes. Eh bien, Monsieur, privés-vous de cette douceur & de cette consolation; mortifiés l'envie que vous avez de nous en avoüer davantage; Dieu vous

tiendra compte & de ce que vous avez dit, & de ce que vous vous ſerez abſtenu de dire.

Ah ! mon Pere, s'écria le malade, ne m'arrêtez point ; ce ſeroit me ſoulager que de me taire ; je ſuis bien éloigné d'éprouver la douceur dont vous parlés ; Dieu ne me fait pas une ſi grande grace à moi qui n'en merite aucune ; c'eſt bien aſſez qu'il me donne la force de reſiſter à la confuſion dont je me ſens couvert, & qui m'arrêteroit à tout moment, s'il ne me ſoutenoit pas ; oüi, mon Pere, cet aveu de mes indignités m'accable ; je ſouffre à chaque mot que je vous dis, je ſouffre, & j'en remercie mon Dieu, qui par là me laiſſe en état de lui ſacrifier mon miſerable orgueil. Permettés donc que je profite d'une honte qui me punit ; je voudrois pouvoir l'augmenter, pour proportionner, s'il étoit poſſible,

mes humiliations à la fausseté des vertus qu'on a honorées en moi. Je voudrois avoir toute la terre pour témoin de l'affront que je me fais ; je suis même fâché d'avoir été obligé de renvoyer Madame de Miran ; j'aurois pû du moins rougir encore aux yeux d'une sœur qui n'est peut-être pas désabusée ; mais il a fallu l'écarter, je la connois ; elle m'auroit interrompu ; son amitié pour moi trop tendre & trop sensible ne lui auroit pas permis d'écouter ce que j'avois à dire ; mais vous le lui repeterés, mon Pere, je l'espere de votre pieté, & c'est un soin dont vous voulés bien que je vous charge. Achevons.

Mademoiselle vous a dit vrai dans le recit qu'elle vous a fait sans doute de mon procedé avec elle ; je ne l'ai secourue en effet que par tâcher de la séduire ; je crus que son infortune lui ôteroit

le courage de rester vertueuse, & j'offris de lui assurer de quoi vivre, à condition qu'elle devînt méprisable. C'est vous en dire, assez, mon Pere ; j'abrege cet horrible recit par respect pour sa pudeur, que mes discours passés n'ont déja que trop offensée. Je vous en demande pardon, Mademoiselle, & je vous conjure d'oublier cette affreuse avanture ; que jamais le ressouvenir de mon impudence ne salisse un esprit aussi chaste que le doit être le vôtre ; recevez-en pour reparation de ma part, cet aveu que je vous fais, qui est qu'avec vous j'ai non seulement été un homme détestable devant Dieu, mais encore un malhonnête homme, suivant le monde, car j'eus la lâcheté en vous quittant de vous reprocher de petits presens que vous m'avez renvoyés ; j'insultai à la triste situation où je vous abandonnois, &

je vous menaçai de me vanger, si vous osiés vous plaindre de moi.

Je fondois en larmes pendant qu'il me faisoit cette satisfaction si generеuse & si chrétienne; elle m'attendrit au point qu'elle m'arracha des soupirs; Valville & le Pere Saint Vincent s'essuyoient les yeux & gardoient le silence.

Vous sçavez, Mademoiselle, ajoûta Monsieur de Climal, ce que je vous offris alors; ce fut, je pense, un contrat de cinq ou six cens livres de rente; je vous en laisse aujourd'hui un de douze cens dans mon testament. Vous refusâtes avec horreur ces six cens livres quand je vous les proposai comme la recompense d'un crime, acceptez les douze cens francs à present qu'ils ne sont plus que la recompense de votre sagesse; il est bien juste d'ailleurs que je vous fois un peu plus favorable dans mon repentir, que

je n'offrois de l'être dans mon desordre. Mon neveu, que voici, est mon principal heritier; je le fais mon légataire; il est né genereux, & je suis persuadé qu'il ne regrettera point ce que je vous laisse.

Ah! mon oncle, s'écria Valville la larme à l'œil, vous faites l'action du monde la plus loüable, & la plus digne de vous; tout ce qui m'en afflige, c'est que vous ne la faites pas en pleine santé; quant à moi, je ne regretterai que vous & que la tendresse que vous me témoignés; j'acheterois la durée de votre vie de tous les biens imaginables, & si Dieu m'exauce, je ne lui demande que la satisfaction de vous voir vivre aussi long-tems que je vivrai moi-même.

Et moi, Monsieur, m'écriai-je à mon tour en sanglotant, je ne sçais que vous répondre à force

d'être ſenſible à tout ce que je viens d'entendre ; j'ai beau être pauvre, le preſent que vous me faites, ſi vous mourez, ne me me conſolera pas de votre perte ; je vous aſſure que je la regarderai aujourd'hui comme un nouveau malheur. Je vois, Monſieur, que vous ſeriés un veritable ami pour moi, & j'aimerois bien mieux cela, ſans comparaiſon, que ce que vous me laiſſez ſi genereuſement.

Mes pleurs ici me couperent la parole ; je m'aperçus que mon diſcours l'attendriſſoit lui-même ; ce que vous dites-là répond à l'opinion que j'ai toujours eu de votre cœur ; Mademoiſelle, reprit-il après quelques momens de ſilence, & il eſt vrai que je juſtifierois ce que vous penſez à preſent de moi, ſi Dieu prolongeoit mes jours. Je ſens que je m'affoiblis, dit-il enſuite ; ce n'eſt point

à moi à vous donner des leçons, elles ne partiroient pas d'une bouche assez pure; mais puisque vous croyez perdre un ami en moi, qu'il me soit permis de vous dire encore une chose; j'ai tenté votre vertu, il n'a pas tenu à moi qu'elle ne succombât; voulez-vous m'aider à expier les efforts que j'ai fait contr'elle; aimez-la toujours, afin qu'elle sollicite la miséricorde de Dieu pour moi; peut-être mon pardon dépendra-t-il de vos mœurs. Adieu, Mademoiselle. Adieu, mon Pere, ajouta-t-il en parlant au Pere Saint Vincent, je vous la recommande. Pour vous, mon neveu, vous voyez pourquoi je vous ai retenu; vous m'avez vû à genoux devant elle, vous avez pû la soupçonner d'y consentir, elle étoit innocente, & j'ai cru être obligé de vous l'aprendre.

Il s'arrêta là, & nous allions

nous retirer quand il dit encore :

Mon neveu, allez de ma part prier ma sœur de rentrer. Mademoiselle, me dit-il après, Madame de Miran m'a apris comment vous la connoissiez ; dans le recit que vous lui avez fait de votre situation, le détail de l'injure toute recente que vous veniés d'essuïer de moi, a dû naturellement y entrer ; dites-moi franchement, l'en avez-vous instruite, & m'avez-vous nommé ?

Je vais, Monsieur, vous dire la verité, lui répondis-je un peu embaraſſée de la queſtion. Au ſortir de chez le Pere Saint Vincent, j'entrai dans le parloir d'un Couvent pour y demander du ſecours à l'Abbeſſe ; j'y rencontrai Madame de Miran, j'étois comme au deſeſpoir, elle vit que je fondois en larmes, cela la toucha. On me preſſa de dire ce qui m'affligeoit ; je ne ſongeois pas

à vous nuire, mais je n'avois point d'autre reſſource que de faire compaſſion, & je contai tout, mes premiers malheurs & les derniers. Je ne vous nommai pourtant point alors, moins par diſcretion, qu'à cauſe que je crus cela inutile, & elle n'en auroit jamais ſçû davantage, ſi quelques jours après, en parlant de ces hardes que je renvoyai, je n'avois pas par hazard nommé Monſieur de Valville, chez qui je les fis porter, comme au neveu de la perſonne qui me les avoit données; voilà malheureuſement comment elle vous connut, Monſieur, & je ſuis bien mortifiée de mon imprudence, car pour de la malice il n'y en a point eu; je vous le dis en conſcience; je pourrois vous tromper, mais je ſuis trop penetrée & trop reconnoiſſante pour vous rien cacher.

Dieu ſoit loüé, s'écria-t-il alors

en adreſſant la parole au Pere Saint Vincent ; actuellement ma ſœur ſçait donc à quoi s'en tenir ſur mon compte. Je ne le croyois pas, c'eſt une confuſion que j'ai de plus avant que je meure ; je ſens qu'elle eſt grande, mon Pere, & je vous en remercie, Mademoiſelle, ne vous reprochés rien, c'eſt un ſervice que vous m'avez rendu, ma ſœur me connoît, & je vais rougir devant elle.

Je penſai faire des cris de douleur en l'entendant parler ainſi. Madame de Miran rentra avec Valville ; mes pleurs & mes ſanglots la ſurprirent, ſon frere s'en aperçut : venez, ma ſœur, lui dit-il ; je vous aurois retenue tantôt, ſi je n'avois pas craint votre tendreſſe ; j'avois à dire des choſes que vous n'auriés pas ſoutenuës ; mais je n'y perdrai rien, le Pere Saint Vincent aura la bonté de vous les redire, & graces à Dieu

Dieu vous en ſçavez déja l'eſſentiel; Mademoiſelle vous a miſe en état de me rendre juſtice. J'en ai mal uſé avec elle, le Pere Saint Vincent me l'avoit confiée, elle ne pouvoit pas tomber en de plus mauvaiſes mains, & je la remets dans les vôtres. A toute l'amitié que vous m'avez paru avoir pour elle, ajoutez-y toute celle que vous aviés pour moi, & dont elle eſt bien plus digne que je ne l'étois. Votre cœur tel qu'il fut à mon égard eſt un bien que je lui laiſſe, & qui la vangera du peu d'honneur & de vertu qu'elle trouva dans le mien.

Ah! mon frere, mon frere, que m'allez-vous dire, lui répondit Madame de Miran, qui pleuroit preſqu'autant que moi; finiſſons, je vous prie, finiſſons; dans l'affliction où je ſuis, je ne pourrois pas en écouter davantage. Oüi, j'aurai ſoin de Marianne, elle me

ſera toujours chere, je vous le promets, vous n'en devez pas douter; vous venez de lui donner ſur mon cœur des droits qui ſeront éternels. Voilà qui eſt fait, n'en parlons plus; vous voyez la douleur où vous nous jettez tous, allons, mon frere, êtes-vous en état de parler ſi long-tems? cela vous fatigue, comment vous trouvés-vous?

Comme un homme qui va bientôt paroître devant Dieu, dit-il; je me meurs, ma ſœur; adieu, mon Pere, ſouvenez-vous de moi dans vos ſaints ſacrifices; vous ſçavez le beſoin que j'en ai.

A peine put-il achever ces dernieres paroles, & il tomba dès cet inſtant dans une foibleſſe où nous crûmes qu'il alloit expirer.

Deux Medecins entrerent alors, le Religieux s'en alla, on nous fit retirer Valville & moi pendant qu'on eſſayoit de le ſecourir. Ma-

dame de Miran voulut rester, & nous passâmes dans une salle où nous trouvâmes un intime ami de Monsieur de Climal, & deux parentes de la famille qui alloient entrer.

Valville les retint, leur aprit que le malade avoit perdu toute connoissance, & qu'il falloit attendre ce qui en arriveroit; de sorte que personne n'entra qu'un Ecclesiastique qui étoit son Confesseur, & que nous vîmes arriver.

Valville qui étoit assis à côté de moi dans cette salle, me dit tout bas quelles étoient ces trois personnes que nous y avions trouvées.

Je parle de cet ami de Monsieur de Climal, & de ces deux Dames ses parentes, dont l'une étoit la mere & l'autre la fille.

L'ami me parut un homme froid & poli, c'étoit un Magistrat de

l'âge de soixante ans à peu près.

La mere de la Demoiselle pouvoit en avoir cinquante ou cinquante-cinq; petite femme brune, assez ronde, très-laide, qui avoit le visage large & quarré, avec de petits yeux noirs, qui d'abord paroissoient vifs, mais qui n'étoient que curieux & inquiets; de ces yeux toujours remuans, toujours occupez à regarder, & qui cherchent de quoi fournir à l'amusement d'une ame vuide, oisive, & qui n'a rien à voir en elle-même; car il y a de certaines gens dont l'esprit n'est en mouvement que par pure disette d'idées; c'est ce qui les rend si affamés d'objets étrangers, d'autant plus qu'il ne leur reste rien, que tout passe en eux, que tout en sort; gens toujours regardans, toujours écoutans, jamais pensans; je les compare à un homme qui passeroit sa vie à se

tenir à sa fenêtre ; voilà l'image que je me fais d'eux, & des fonctions de leur esprit.

Telle étoit la femme dont je vous parle ; je ne jugeai pourtant pas d'elle alors, comme j'en juge à present que je me la rappelle ; mes reflexions, quelque avancées qu'elles fussent, n'alloient pas encore jusques-là ; mais je lui trouvai un caractere qui me déplut.

D'abord ses yeux se jetterent sur moi, & me parcoururent ; je dis se jetterent, au hazard de mal parler ; mais c'est pour vous peindre l'avidité curieuse avec laquelle elle se mit à me regarder, & de pareils regards sont si à charge.

Ils m'embarasserent, & je n'y sçus point d'autre remede que de la regarder à mon tour, pour la faire cesser ; quelquefois cela réüssit, & vous delivre de l'importunité dont je souffrois.

En effet cette Dame me laissa

là, mais ce ne fut que pour un moment; elle revint bien-tôt de plus belle, & me perſecuta.

Tantôt c'étoit mon viſage, tantôt ma cornette, & puis mes habits, ma taille qu'elle examinoit.

Je touſſai par hazard, elle en redoubla d'attention pour obſerver comment je touſſois. Je tirai mon mouchoir, comment m'y prendrai-je? ce fut encore un ſpectale intereſſant pour elle, un nouvel objet de curioſité.

Valville étoit à côté d'elle; la voilà qui tout d'un coup ſe retourne pour lui parler, & qui lui demande, qui eſt cette Demoiſelle-là?

Je l'entendis, les gens comme elle ne queſtionnent jamais auſſi bas qu'ils croyent le faire; ils y vont ſi étourdiment qu'ils n'ont pas le tems d'être diſcrets. C'eſt une Demoiſelle de Province, & qui eſt la fille d'une des meilleu-

res amies de ma mere, lui répondit Valville assez negligemment. Ah! ah! de Province, reprit-elle; & la mere est-elle ici? Non, repartit-il encore; cette Demoiselle-ci est dans un Couvent à Paris. Ha! dans un Couvent, est-ce qu'elle a envie d'être Religieuse? Et dans lequel est-ce? Ma foi, dit-il, je n'en sçais pas le nom: c'est peut-être qu'elle y a quelque parente, continua-t-elle; elle est fort jolie, vraiment, très-jolie; ce qu'elle disoit en entrecoupant chaque question d'un regard sur ma figure. A la fin elle se lassa de moi, & me quitta pour examiner le Magistrat qu'elle connoissoit pourtant, mais dont le silence & la tristesse lui parurent alors dignes d'être considerés.

Voilà qui est bien épouventable, lui dit-elle après; cet homme qui se meurt, & qui se por-

toit si bien, qui est-ce qui l'auroit cru, il n'y a que dix jours que nous dinâmes ensemble.

C'étoit de Monsieur de Climal dont elle parloit; mais dites-moi, Monsieur de Valville, est-ce qu'il est si mal? Cet homme-là est fort, j'espere qu'il en reviendra, qu'en pensez-vous? Depuis quand est-il malade? Car j'étois à la campagne moi, & je n'ai sçu cela que d'hier; est-il vrai qu'il ne parle plus, qu'il n'a plus de connoissance? Oüi, Madame, il n'est que trop vrai, répondit Valville. Et Madame de Miran est donc là-dedans, répondit-elle, qui est-ce qui y est encore? La pauvre femme, elle doit être bien desolée, n'est-ce pas? Ils s'aimoient beaucoup, c'est un si honnête homme, toute la famille y perd. Voici une fille qui en a pleuré hier toute la journée, & moi aussi: (& cette fille, qui étoit la sienne, avoit effectivement

fectivement l'air assez contristé, & ne disoit mot.

Nos yeux s'étoient quelquefois rencontrez comme à la dérobée, & il me sembloit avoir vû dans ses regards autant d'honnêteté pour moi, qu'elle en avoit dû rencontrer dans les miens pour elle; j'avois lieu de soupçonner que j'étois de son goût; de mon côté j'étois enchantée d'elle, & j'avois bien raison de l'être.

Ah! Madame, l'aimable personne que c'étoit; je n'ai encore rien vû de cet âge-là qui lui ressemble; jamais la jeunesse n'a tant paré personne; il n'en fut jamais de si agréable de si riante à l'œil que la sienne. Il est vrai que la Demoiselle n'avoit que dix-huit ans; mais il ne suffit pas de n'avoir que cet âge-là pour être jeune comme elle l'étoit, il faut y joindre une figure faite exprès pour s'embellir de ces airs lestes,

fins & legers, de ces agrémens ſenſibles, mais inexprimables que peut y jetter la jeuneſſe; & on peut avoir une très-belle figure ſans l'avoir propre & flexible à tout ce que je dis.

Il eſt queſtion ici d'un charme à part, de je ne ſçais quelle gentilleſſe qui répand dans les mouvemens, dans le geſte même, dans les traits, plus d'ame & plus de vie qu'ils n'en ont d'ordinaire.

On diſoit l'autre jour à une Dame qu'elle étoit au printems de ſon âge; ce terme de printems me fit reſſouvenir de la jeune Demoiſelle dont je parle, & je gagerois que c'eſt quelque figure comme la ſienne; qui a fait imaginer cette expreſſion-là.

Je ne lis jamais les mots de Flore ou d'Hebé, que je ne ſonge tout d'un coup à Mademoiſelle de Fare; (c'étoit ainſi qu'elle s'appelloit.)

Repreſentés-vous une taille haute, agile & dégagée. A la maniere dont Mademoiſelle de Fare alloit & venoit, ſe tranſportoit d'un lieu à un autre, vous euſſiés dit qu'elle ne peſoit rien.

Enfin c'étoit des graces de tout caractere; c'étoit du noble, de l'intereſſant; mais de ce noble aiſé & naturel, qui eſt attaché à la perſonne, qui n'a pas beſoin d'attention pour ſe ſoutenir, qui eſt independant de toute contenance, que ni l'air folâtre, ni l'air negligé n'alterent, & qui eſt comme un attribut de la figure; c'étoit de cet intereſſant qui fait qu'une perſonne n'a pas un geſte qui ne ſoit au gré de votre cœur. C'étoit de ces traits delicats, mignons, & qui font une phyſionomie vive, ruſée & non pas maligne.

Vous êtes une eſpiegle, lui diſois-je quelquefois, & il y avoit

en effet quelque chose de ce que je dis-là dans sa mine ; mais cela y étoit comme une grace qu'on aimoit à y voir, & qui n'étoit qu'un signe de gayeté dans l'esprit.

Mademoiselle de Fare n'étoit pas d'une forte santé, mais ses indispositions lui donnoient l'air plus tendre que malade ; elle auroit souhaité plus d'embonpoint qu'elle n'en avoit, mais je ne sçais si elle y auroit tant gagné ; du moins si jamais un visage a pû s'en passer, c'étoit le sien ; l'embonpoint n'y auroit ajouté qu'un agrément, & lui en auroit ôté plusieurs de plus piquans & de plus précieux.

Mademoiselle de Fare avec la finesse & le feu qu'elle avoit dans l'esprit, écoutoit volontiers en grande compagnie, y pensoit beaucoup, y parloit peu, & ceux qui y parloient bien ou mal n'y perdoient rien.

Je ne lui ai jamais rien entendu dire qui ne fût bien placé, & dit de bon goût.

Etoit-elle avec ses amis, elle avoit dans sa façon de penser & de s'énoncer toute la franchise du brusque sans en avoir la dureté.

On lui voyoit une sagacité de sentiment prompte, subite & naïve, une grande noblesse dans les idées, avec une ame haute & genereuse. Mais ceci regarde le caractere que vous connoîtrés encore mieux par les choses que je dirai dans la suite.

Il y avoit déja du tems que nous étions là quand Madame de Miran sortit de la chambre du malade, & nous dit que la connoissance lui étoit entierement revenuë, & qu'actuellement les Medecins le trouvoient beaucoup mieux; il m'a même demandé, ajoûta-t-elle en m'adressant la pa-

role, si vous étiés encore ici, Mademoiselle, & m'a prié qu'on ne vous ramenât à votre Couvent, qu'après que vous aurés dîné avec nous. Vous me faites tous deux beaucoup d'honneur, lui répondis-je, & je ferai ce qui vous plaira, Madame.

Je voudrois bien qu'il sçût que je suis ici, dit alors le Magistrat son ami, & j'aurois une extréme envie de le voir, s'il étoit possible.

Et moi aussi, dit la Dame, ni auroit-il pas moyen de l'avertir? s'il est mieux, il ne sera peut-être pas fâché que nous entrions; qu'en dites-vous, Madame? les Medecins en ont donc meilleure esperance? helas! cela ne va pas encore jusques-là, ils le trouvent seulement un peu moins mal, & voilà tout, répondit Madame de Miran, mais je vais retourner sur le champ, pour sçavoir s'il n'y a pas d'inconvenient que vous en-

triez, & à peine nous quittoit-elle là-dessus, que les deux Medecins sortirent de la chambre.

Messieurs, leur dit-elle; ces deux Dames peuvent-elles entrer avec Monsieur, pour voir mon frere; est-il en état de les recevoir?

Il est encore bien foible, répondit l'un d'eux, & il a besoin de repos, il seroit mieux d'attendre quelques heures.

Ah! sans difficulté, il faut attendre, dit alors le Magistrat, je reviendrai cette après midi; ce ne sera pas la peine, si vous voulez rester, reprit Madame de Miran; non, dit-il, je vous suis obligé, je ne sçaurois, j'ai quelque affaire.

Pour moi, je n'en ai point, dit la Dame, & je suis d'avis de demeurer, n'est-il pas vrai, Madame? Eh bien, Messieurs, continua-t-elle tout de suite, dites-nous donc, que pensez-vous de

cette maladie? j'ai dans l'esprit qu'il s'en tirera, moi, n'est-ce pas? ne seroit-ce point de la poitrine dont il est attaqué? il y a six mois qu'il eut un rhume qui dura très-long-tems; je lui dis d'y prendre garde, il le negligeoit un peu; la fiévre est-elle considerable?

Ce n'est pas là fievre que nous craignons le plus, Madame, dit l'autre Medecin, & on ne peut encore porter un jugement bien sûr de ce qui arrivera, mais il y a toujours du danger.

Ils nous quitterent après ce discours; le Magistrat les suivit, & nous restâmes la mere, la fille, Madame de Miran, Valville & moi dans la salle.

Il étoit tard, un laquais vint nous dire qu'on alloit servir. Madame de Miran passa un moment chez le malade, on lui dit qu'il reposoit, elle en ressortit avec l'Ecclesiastique qui y étoit demeuré,

qui nous dit qu'il reviendroit après dîné ; & nous allâmes nous mettre à table, un peu moins allarmés que nous ne l'avions été dans le cours de la matinée.

Tous ces détails sont ennuyans, mais on ne sçauroit s'en passer, c'est par eux qu'on va aux faits principaux. A table on me mit à côté de Mademoiselle de Fare. Je crus voir à ses façons gracieuses qu'elle étoit bien aise de cette occasion qui s'offroit de lier quelque connoissance ensemble. Nous nous prevenions de mille petites honnêtetés que l'inclination suggere à deux personnes qui ont du plaisir à se voir.

Nous nous regardions avec complaisance, & comme l'amour a ses droits, quelquefois aussi je regardois Valville, qui de son côté, & à son ordinaire avoit presque toujours les yeux sur moi.

Je crois que Mademoiselle de

Fare remarqua nos regards. Mademoiselle, me dit-elle tout bas, pendant que sa mere & Madame de Miran se parloient, je voudrois bien ne me pas tromper dans ce que je pense, & cela étant vous ne quitteriez point Paris.

Je ne sçais pas ce que vous entendez, lui répondis-je du même ton, (& effectivement je n'en sçavois rien) mais à tout hazard, je crois que vous pensez toujours juste; voulez-vous bien à present me dire votre pensée, Mademoiselle.

C'est, reprit-elle, toujours tout bas, que Madame votre mere est la meilleure amie de Madame de Miran, & que vous pourriez bien épouser mon cousin; dites-moi ce qui en est à votre tour.

Cela n'étoit pas aisé, la question m'embarrassa, m'allarma même, j'en rougis, & puis j'eus peur qu'elle ne vît que je rougissois,

& que cela ne trahît un secret qui me faisoit trop d'honneur. Enfin j'ignore ce que j'aurois répondu si sa mere ne m'avoit pas tiré d'affaire. Heureusement, comme je vous l'ai dit, c'étoit de ces femmes qui voyent tout, qui veulent tout sçavoir.

Elle s'aperçut que nous nous parlions; qu'est que c'est ma fille, dit-elle, de quoi est-il question? vous souriez, & Mademoiselle rougit (rien ne lui étoit échapé) peut-on sçavoir ce que vous vous disiez.

Je n'en ferai pas de mystere, repartit sa fille; je serois charmée que Mademoiselle demeurât à Paris, & je lui disois que je souhaitois qu'elle épousât Monsieur de Valville.

Ha! ha! s'écria-t-elle, eh! mais à propos, j'ai eu aussi la même idée, & il me semble, sur tout ce que j'ai observé, qu'ils n'en se-

roient fâchés ni l'un ni l'autre; eh! que ſçait-on, c'eſt peut-être le deſſein qu'on a; il y a toute aparence.

Et pourquoi non, dit Madame de Miran, qui aparemment ne vit point de riſque à prendre ſon parti dans ces circonſtances, & qui par une bonté de cœur dont le mien eſt encore tranſporté quand j'y ſonge, & que je ne me rappelle jamais ſans pleurer de tendreſſe & de reconnoiſſance) qui, dis-je, par une bonté de cœur admirable, & pour nous donner d'infaillibles gages de ſa parole, voulut bien ſaiſir cette occaſion de préparer les eſprits ſur notre mariage.

Eh pourquoi non, dit-elle donc à ſon tour, mon fils ne ſera pas à plaindre ſi cela arrive; ah! tout le monde ſera de votre avis, reprit Madame de Fare, il n'y aura, certes que des complimens à lui-

faire, & je lui fais les miens d'avance; je ne sçache personne mieux partagé qu'il le sera; aussi puis-je vous assurer, Madame, que je n'envierai le partage de personne, répondit Valville d'un air franc & aisé, pendant que je baissois la tête pour la remercier de ses politesses sans lui rien dire; car je crus devoir me taire, & laisser parler ma bienfaictrice, devant qui je n'avois là-dessus & dans cette occasion qu'un silence modeste & respectueux à garder. Je ne pus m'empêcher cependant de jetter sur elle un regard bien tendre & bien reconnoissant, & de la maniere dont la conversation se tourna là-dessus, quoique tout y fût dit en badinant, Madame de Fare ne douta point que je ne dusse épouser Valville.

Je m'en retournerai dès que j'aurai vû Monsieur de Climal, & puis nous reconduirons votre bru

à son Couvent, dit-elle à Madame de Miran; ou bien, tenez, faisons encore mieux, je ne couche pas ce soir à Paris, je m'en retourne à ma maison de campagne qui n'est qu'à un quart de lieuë d'ici, comme vous sçavez; je pense que vous pouvez disposer de Mademoiselle, écrivez, ou envoïez dire à son Couvent qu'on ne l'attende point, & que vous la gardez pour un jour ou deux, moïennant quoi nous l'amenerons avec nous; ne faut-il pas que ces Demoiselles se connoissent un peu davantage, vous leur ferez plaisir à toutes deux, j'en suis sure.

Mademoiselle de Fare s'en mêla, & joignit de si bonne grace ses instances à celles de sa mere, que Madame de Miran à qui on supposoit que mes parens m'avoient confiée, dit qu'elle y consentoit, & que j'étois la maîtresse; il est vrai, ajouta-t-elle, que vous

n'avez perſonne avec vous, mais vous ſerez ſervie chez Madame; allez, je paſſerai tantôt moi-même à votre Couvent, & demain, ſuivant l'état où ſera mon frere, j'irai ſur les cinq heures du ſoir vous reprendre, ou je vous enverai chercher.

Puiſque vous me le permettez, je n'heſiterai point, Madame, répondis-je.

On ſe leva de table, Valville me parut charmé qu'on eût lié cette petite partie; je devinai ce qui lui en plaiſoit; c'eſt qu'elle nous convainquoit encore de la ſincerité des promeſſes de Madame de Miran; non ſeulement cette Dame laiſſoit croire que j'étois deſtinée à ſon fils, mais elle me laiſſoit aller dans le monde ſur ce pied-là, y avoit-il de procedé plus net, & n'étoit-ce pas là s'engager à ne ſe dedire jamais?

Sortons de chez Monſieur de

Climal, Madame de Fare ne put le voir; on dit qu'il reposoit, & dans l'instant que nous allions partir, Valville, par quelque discours qu'il tint adroitement, engagea cette Dame à lui proposer de nous suivre, & de venir souper chez elle.

Il fait le plus beau tems du monde, lui dit-elle, vous reviendrez ce soir ou demain matin, si vous l'aimez mieux. Me le permettez-vous aussi, dit en riant Valville à Madame de Miran, dont il étoit bien aise d'avoir l'approbation; oüi-da, mon fils, reprit-elle, vous pouvez y aller, aussi-bien ne me retirerai-je d'ici que fort tard. Et là-dessus nous prîmes congé d'elle, & nous partîmes.

Nous voici arrivés; je vis une très-belle maison; nous nous y promenâmes beaucoup; tout m'y rendoit l'ame satisfaite. J'y étois avec un homme que j'aimois, qui m'adoroit

m'adoroit, qui avoit la liberté de me le dire, qui me le disoit à chaque instant, & dont on trouvoit bon que je reçûsse les hommages, à qui même il m'étoit permis de marquer modestement du retour, aussi n'y manquois-je pas; il me parloit, & moi je le regardois, & ses discours n'étoient pas plus tendres que mes regards; il le sentoit bien; ses expressions en devenoient plus passionnées, & le langage de mes yeux encore plus doux.

Quelle agréable situation; d'un côté Valville qui m'idolâtroit; de l'autre Mademoiselle de Fare qui ne sçavoit quelles caresses me faire; & de ma part un cœur plein de sensibilité pour tout cela. Nous nous promenions tous trois dans le bois de la maison; nous avions laissé Madame de Fare occupée à recevoir deux personnes qui venoient d'arriver pour souper chez

elle, & comme les tendreſſes de Valville interrompoient ce que nous nous diſions cette aimable fille & moi, nous nous aviſâmes par un mouvement de gayeté, de le fuïr, de l'écarter d'auprès de nous, & de lui jetter des feüilles que nous arrachions des boſquets.

Il nous pourſuivoit, nous courions, il me ſaiſit, elle vint à mon ſecours, & mon ame ſe livroit à une joye qui ne devoit pas durer.

C'étoit ainſi que nous nous amuſions quand on vint nous avertir qu'on n'attendoit que nous pour ſe mettre à table, & nous nous rendîmes dans la ſalle.

On ſoupa; on demanda d'abord des nouvelles de Monſieur de Fare qui étoit à l'armée; on parla de moi enſuite; la compagnie me fit de grandes honnêtetés; Madame de Fare l'avoit déja prévenuë ſur

le mariage auquel on me destinoit, on en felicita Valville.

Le soupé finit, les convives nous quitterent; Madame de Fare dit à Valville de rester jusqu'au lendemain, il ne l'en fallut pas presser beaucoup; je touche à la catastrophe qui me menace, & demain je verserai bien des larmes.

Je me levai entre dix & onze heures du matin; un quart d'heure après entra une femme de chambre qui venoit pour m'habiller.

Quelque inusité que fût pour moi le service qu'elle alloit me rendre, je m'y prestai, je pense, d'aussi bonne grace que s'il m'avoit été familier. Il falloit bien soutenir mon rang, & c'étoit-là de ces choses que je saisissois on ne peut pas plus vîte; j'avois un goût naturel, ou si vous voulés, je ne sçais quelle vanité délicate

qui me les aprenoit tout d'un coup, & ma femme de chambre ne me sentit point novice.

A peine achevoit-elle de m'habiller que j'entendis la voix de Mademoiselle de Fare qui approchoit, & qui parloit à une autre personne qui étoit avec elle. Je crus que ce ne pouvoit être que Valville, & je voulois aller au devant d'elle; elle ne m'en donna pas le tems; elle entra.

Ah! Madame, devinés avec qui, devinés; voilà ce qu'on peut appeller un coup de foudre.

C'étoit avec cette Marchande de toile, chez qui j'avois demeuré en qualité de fille de boutique; avec Madame Dutour, de qui j'ai dit étourdiment, ou par pure distraction, que je ne parlerois plus, & qui en effet ne paroitra plus sur la scene.

Mademoiselle de Fare accourut d'abord à moi, & m'embrassa d'un

air folâtre; mais ce fatal objet, cette miſerable Madame Dutour venoit de fraper mes yeux, & elle n'embraſſa qu'une ſtatuë; je reſtai ſans mouvement, plus pâle que la mort, & ne ſçachant plus où j'étois.

Eh! ma chere, qu'avés-vous donc, vous ne me dites mot, s'écria Mademoiſelle de Fare étonnée de mon ſilence, & de mon immobilité.

Eh! que Dieu nous ſoit en aide: aurois-je la berluë? N'eſt-ce pas vous, Marianne, s'écria de ſon côté Madame Dutour? Eh pardi oui, c'eſt elle-même; tenez, comme on ſe rencontre. Je ſuis venue ici pour montrer de la toile à des Dames qui ſont vos voiſines, & qui m'ont envoyé chercher; & en revenant, j'ai dit, il faut que je paſſe chez Madame la Marquiſe pour voir ſi elle n'a beſoin de rien. Vous

m'avez trouvée dans ſa chambre, & puis vous m'amenez ici, où je la trouve ; il faut croire que c'eſt mon bon Ange qui m'a inſpirée d'entrer dans la maiſon.

Et tout de ſuite, elle ſe jetta à mon col. Quelle bonne fortune avez-vous donc eue, ajoûta-t'elle tout de ſuite ? Comme la voilà belle & bien miſe : ah ! que je ſuis aiſe de vous voir ſi brave, que cela vous ſied bien ! Je penſe, Dieu me pardonne, qu'elle a une Femme de Chambre. Eh ! mais, dites-moi donc ce que cela ſignifie, voilà qui eſt admirable ; cette pauvre enfant, contez-moi donc d'où cela vient.

A ce diſcours, pas un mot de ma part, j'étois anéantie.

Là-deſſus Valville arrive d'un air riant ; mais à l'aſpect de Madame Dutour, le voici qui rougit, qui perd contenance, & qui reſte immobile à ſon tour. Vous

jugez bien qu'il comprit toutes les fâcheuſes conſequences de cette avanture ; ceci au reſte ſe paſſa plus vîte que je ne puis le raconter.

Doucement, Madame Dutour, doucement, dit alors Mademoiſelle de Fare; vous vous trompés ſûrement, vous ne ſçavés pas à qui vous parlés, Mademoiſelle n'eſt pas cette Marianne pour qui vous la prenés.

Ce ne l'eſt pas, s'écria encore la Marchande; ce ne l'eſt pas ; ah pardi! en voici bien d'un autre; vous verrés que je ne ſuis peut-être pas Madame Dutour auſſi moi. Eh! merci de ma vie, demandés-lui ſi je me trompe? Eh bien! répondés donc, ma fille, n'eſt-il pas vrai que c'eſt vous? Dites donc, n'avés-vous pas été quatre ou cinq jours en penſion chez moi pour aprendre le negoce? C'étoit Monſieur de Climal qui l'y avoit miſe,

& puis qui la laiſſa-là un beau jour de fête, bon jour, bonne œuvre, adieu, vas où tu pourras; auſſi pleuroit-elle il faut voir, la pauvre Orpheline. Je la trouvai échevelée comme une Magdeleine, une nipe d'un côté, une nipe d'un autre; c'étoit une vraïe pitié.

Mais encore une fois, prenés garde, Madame, prenés garde, car cela ne ſe peut pas, dit Mademoiſelle de Fare étonnée; oh bien, je ne dis pas que cela ſe puiſſe, mais je dis que cela eſt, reprit la Dutour; eh à propos, tenés, c'eſt chez Monſieur de Valville que je fis porter le paquet de hardes dont Monſieur de Climal lui avoit fait preſent; à telles enſeignes que j'ai encore un mouchoir à elle qu'elle a oublié chez moi, qui ne vaut pas grand argent? Mais enfin n'importe, il eſt à elle, & je n'y veux rien, on l'a blanchi tel qu'il eſt, quand

quand il seroit meilleur il en seroit de même, & ce que j'en dis n'est que pour faire voir si je dois la connoître. En un mot comme en cent, qu'elle parle, ou qu'elle ne parle pas, c'est Marianne, & quoi encore, Marianne, c'est le le nom qu'elle avoit quand je l'ai prise; si elle ne l'a plus, c'est qu'elle en a changé; mais je ne lui en sçavois point d'autre, ni elle non plus, encore étoit-ce, m'a-t-elle dit, la niéce d'un Curé qui le lui avoit donné, car elle ne sçait qui elle est; c'est elle qui me l'a dit aussi; que diantre, où est donc la finesse que j'y entens? est-ce que j'ai envie de lui nuire moi à cette enfant, qui a été ma fille de boutique? est-ce que je lui en veux? pardi, je suis comme tout le monde, je reconnois les gens quand je les ai vûs; voïés que cela est difficile; si elle est devenuë glorieuse, dame, je n'y sçaurois que

faire ; au surplus, je n'ai que du bien à dire d'elle ; je l'ai connuë pour honnête fille, y a-t-il rien de plus beau ? je lui défie d'avoir mieux, quand elle seroit Duchesse : de quoi se fâche-t-elle ?

A ce dernier mot la femme de chambre se mit à rire sous sa main & sortit ; pour moi qui me sentois foible, & les genoux tremblans, je me laissai tomber dans un fauteüil qui étoit à côté de moi, où je ne fis que pleurer & jetter des soupirs.

Mademoiselle de Fare baissoit les yeux, & ne disoit mot. Valville, qui jusques-là n'avoit pas encore ouvert la bouche, s'approcha enfin de Madame Dutour, & la prenant par le bras, eh Madame, allez-vous-en, sortez, je vous en conjure ; faites-moi ce plaisir-là, vous n'y perdrés point, ma chere Madame Dutour ; allez, qu'on ne vous voye point davan-

tage ici ; soyés discrete, & comptés de ma part sur tous les services que je pourrai vous rendre.

He ! mon Dieu, de tout mon cœur, reprit-elle ; helas ! je suis bien fâchée de tout cela, mon cher Monsieur, mais que voulés-vous, devine-t-on, mettés-vous à ma place.

He oüi, Madame, lui dit-il, vous avez raison, mais partés, partés, je vous prie. Adieu, adieu, répondit-elle, je vous fais bien excuse. Mademoiselle, je suis votre servante (c'étoit à Mademoiselle de Fare à qui elle parloit. Adieu, Marianne, allés mon enfant, je ne vous souhaite pas plus de mal qu'à moi ; Dieu le sçait, toutes sortes de bonheurs puissent-ils vous arriver. Si pourtant vous voulés voir ce que j'ai aporté dans mon carton, dit-elle encore, en s'adressant à Mademoiselle de Fare, peut-être pren-

driés-vous quelque chose. Eh non, reprit Valville, non, vous dit-on; j'acheterai tout ce que vous avés, je le retiens, & vous le payerai demain chez moi. Ce fut en la poussant qu'il parla ainsi, & enfin elle sortit.

Mes larmes & mes soupirs continuoient, je n'osois pas lever les yeux, & j'étois comme une personne accablée.

Monsieur de Valville, dit alors Mademoiselle de Fare, qui jusqu'ici n'avoit fait qu'écouter, expliqués-moi ce que cela signifie.

Ah! ma chere cousine, répondit-il en embrassant ses genoux, au nom de tout ce que vous avés de plus cher, sauvés-moi la vie, il n'y va pas de moins pour moi; je vous en conjure par toute la bonté, par toute la generosité de votre cœur; il est vrai, Mademoiselle a été quelques jours chez cette Marchande; elle a perdu

son pere & sa mere depuis l'âge de deux ans, on croit qu'ils étoient étrangers, ils ont été assassinés dans un carrosse de voiture avec nombre de domestiques à eux ; c'est un fait constaté ; mais on n'a jamais pû sçavoir qui ils étoient ; leur suite a seulement prouvé qu'ils étoient gens de condition ; voilà tout ; & Mademoiselle fut retirée du carrosse dans la portiere duquel elle étoit tombée sous le corps de sa mere ; elle a depuis été élevée par la sœur d'un Curé de village, qui est morte à Paris il y a quelques mois, & qui la laissa sans secours ; un Religieux la presenta à mon oncle ; c'est par hazard que je l'ai connuë, & je l'adore ; si je la perds, je perds la vie. Je vous ai dit que ses parens voïageoient avec plusieurs domestiques de tout sexe, elle est fille de qualité, on n'en a jamais jugé autrement ; sa figure, ses gra-

ces & ſon caractere en ſont encore de nouvelles preuves; peut-être même eſt-elle née plus que moi; peut-être que ſi elle ſe connoiſſoit, je ſerois trop honoré de ſa tendreſſe. Ma mere qui ſçait tout ce que je vous dis-là, & tout ce que je n'ai pas le tems de vous dire, ma mere eſt dans notre confidence, elle eſt enchantée d'elle; elle l'a miſe dans un Couvent; elle conſent que je l'aime, elle conſent que je l'épouſe, & vous êtes bien digne de penſer de même; vous n'abuſerés point de l'accident funeſte qui lui dérobe ſa naiſſance; vous ne lui en ferés point un crime; un malheur quand il eſt accompagné des circonſtances que je vous dis, ne doit point priver une fille d'ailleurs ſi aimable du rang dans lequel on a bien vû qu'elle étoit née, ni des égards & de la conſideration qu'elle merite de la part de tous les honnê-

tes gens. Gardés donc votre eſtime & votre amitié pour elle; conſervés-moi mon épouſe, conſervés-vous l'amie la plus digne de vous, une amie d'un merite & d'un cœur que vous ne trouverés nulle part; d'un cœur que vous allés acquerir tout entier, ſans compter le mien dont la reconnoiſſance ſera éternelle & ſans bornes; mais ce n'eſt pas aſſez que de ne point divulguer notre ſecret; il y avoit tout-à-l'heure ici une femme de chambre qui a tout entendu, il faut la gagner, il faut ſe hâter.

C'eſt à quoi je ſongeois, dit Mademoiſelle de Fare, qui l'interrompit, & qui tira le cordon d'une ſonnette, & je vais y remedier. Tranquilliſés-vous, Monſieur, & fiés-vous à moi. Voici un recit qui m'a remuée juſqu'aux larmes; j'avois beaucoup d'eſtime pour vous, vous venez de

m'en donner mille fois davantage; je regarde auſſi Madame de Miran, dans cette occaſion-ci, comme la femme du monde la plus reſpectable; je ne ſçaurois vous dire combien je l'aime; combien ſon procedé me touche, & mon cœur ne le cedera pas au ſien; eſſuyés vos pleurs, ma chere Amie, & ne ſongeons plus qu'à nous lier d'une amitié qui dure autant que nous, ajoûta-t-elle en me tendant la main, ſur laquelle je me jettai, que je baiſai, & que j'arroſai de mes larmes d'un air qui n'étoit que ſuppliant, reconnoiſſant & tendre, mais point humilié.

Cette amitié que vous me faites l'honneur de me demander me ſera plus chere que ma vie; je ne vivrai que pour vous aimer tous deux vous & Valville, lui dis-je à travers des ſanglots que m'arracha l'attendriſſement où j'étois.

Je ne pûs en dire davantage ; Mademoiselle de Fare pleuroit aussi en m'embrassant, & ce fut en cet état que la surprit la femme de chambre dont je vous ai parlé, & qui venoit sçavoir pourquoi elle avoit sonné.

Approchés, Favier, lui dit-elle, du ton le plus imposant; vous avés de l'attachement pour moi, du moins il me le semble : quoi qu'il en soit, vous avés-vû ce qui s'est passé avec cette Marchande; je vous perdrai tôt ou tard, si jamais il vous échape un mot de ce qui s'est dit ; je vous perdrai, mais aussi je vous promets votre fortune pour prix du silence que vous garderés. Et moi je lui promets de partager la mienne avec elle, dit tout de suite Valville.

Favier en rougissant nous assura qu'elle se tairoit, mais le mal étoit fait ; elle avoit déja parlé ;

& c'eſt ce que vous verrés dans la ſixiéme Partie, avec tous les évenemens que ſon indiſcretion cauſa; les Puiſſances même s'en mêlerent. Je n'ai pas oublié au reſte que je vous ai annoncé l'Hiſtoire d'une Religieuſe, & voici ſa place; c'eſt par où commencera la ſixiéme Partie.

Fin de la cinquiéme Partie.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, la cinquiéme Partie *de la Vie de Marianne*. A Paris ce 4. Septembre 1736.

SAURIN.

LA VIE
DE MARIANNE,
OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***

SIXIE'ME PARTIE.

JE vous envoye, Madame, la ſixiéme Partie de ma Vie; vous voilà fort étonnée, n'eſt-il pas vrai ? Eſt-ce que vous n'avez pas encore achevé de lire la cinquiéme ? Quelle pareſſe !

Allons, Madame, tâchez donc de me ſuivre ; liſez du moins auſſi vîte que j'écris.

Mais, me dites-vous, d'où peut venir en effet tant de diligence, vous qui juſqu'ici, n'en avez jamais eu, quoique vous m'ayiez toujours promis d'en avoir?

C'eſt que ma promeſſe gâtoit tout. Cette diligence alors étoit comme d'obligation, je vous la devois, & on a de la peine à payer ſes dettes A préſent que je ne vous la dois plus, que je vous ai dit qu'il ne falloit plus y compter, je me fais un plaiſir de vous la donner pour rien ; cela me réjouit. Je m'imagine être génereuſe, au lieu que je n'aurois été qu'exacte, ce qui eſt bien different.

Reprenons le fil de notre diſcours. J'ai l'hiſtoire d'une Religieuſe à vous raconter ; je n'avois pourtant réſolu de vous parler que de moi, & cet épiſode n'entre

pas dans mon plan ; mais puiſque vous m'en paroiſſez curieuſe, que je n'écris que pour vous amuſer, & que c'eſt une choſe que je trouve ſur mon chemin, il ne ſeroit pas juſte de vous en priver. Attendez un moment, je vais bien-tôt rejoindre cette Religieuſe en queſtion, & ce ſera elle qui vous ſatisfera.

Vous m'avouez au reſte que vous avez laiſſé lire mes avantures à pluſieurs de vos amis. Vous me dites qu'il y en a quelques-uns à qui les réflexions que j'y fais ſouvent n'ont pas déplû ; qu'il y en a d'autres qui s'en ſeroient bien paſſés. Je ſuis à préſent comme ces derniers, je m'en paſſerai bien auſſi, ma Religieuſe de même: ce ne ſera pas une babillarde comme je l'ai été, elle ira vîte ; & quand ce ſera mon tour à parler, je ferai comme elle.

Mais je ſonge que ce mot de

babillarde que je viens de mettre là sur mon compte, pourroit fâcher d'honnêtes gens qui ont aimé mes réflexions. Si elles n'ont été que du babil, ils ont donc eu tort de s'y plaire ; ce sont donc des lecteurs de mauvais goût ? Non pas, Messieurs, non pas, je ne suis point de cet avis ; au contraire, je n'oserois dire le cas que je fais de vous, ni combien je me sens flattée de votre approbation là-dessus. Quand je m'appelle une babillarde, entre nous ce n'est qu'en badinant ; & que par complaisance pour ceux qui m'ont peut-être trouvée telle, & la vérité est que je continuerois de l'être, s'il n'étoit pas plus aisé de ne l'être point. Vous me faites beaucoup d'honneur, en approuvant que je réfléchisse ; mais aussi ceux qui veulent que je m'en tienne au simple récit des faits, me font grand plaisir : mon amour propre est pour vous ;

mais ma pareſſe ſe déclare pour eux, & je ſuis un peu revenue des vanitez de ce monde : à mon âge, on préfere ce qui eſt commode à ce qui n'eſt que glorieux. Je ſoupçonne d'ailleurs, (& je vous le dis en ſecret) je ſoupçonne que vous n'êtes pas le plus grand nombre. Ajoutez à cela la difficulté de vous ſervir, & vous excuſerez le parti que je vais prendre.

Nous en étions aux diſcours que Mademoiſelle de Fare & Valville tinrent à Favier ; j'ai dit que cette précaution qu'ils prirent fut inutile.

Vous avez vû que Favier s'étoit retirée avant que la Dutour s'en allât, & il n'y avoit tout-au-plus qu'un quart-d'heure qu'elle avoit diſparu quand elle revint ; mais ce quart-d'heure, elle l'avoit déja employé contre moi. De ma chambre, elle s'étoit rendue chez Madame de Fare, à qui elle avoit con-

té tout ce qu'elle venoit de voir & d'entendre.

Elle n'osa nous l'avouer. Mademoiselle de Fare le prit avec elle sur un ton qui l'en empêcha, & qui lui fit peur. J'observai seulement, comme je vous l'ai déja dit, qu'elle rougit; & à travers l'accablement où j'étois, je ne tirai pas un bon augure de cette rougeur.

Elle sortit assez déconcertée, & Mademoiselle de Fare se remit à me consoler. Je leur tenois une main que je baignois de mes larmes; elle répondoit à cette action par les caresses les plus affectueuses.

Eh! ma chere amie, cessez donc de pleurer, me disoit-elle; que craignez-vous? cette fille ne dira mot, soyez-en persuadée (c'étoit de Favier dont elle parloit) nous venons de l'interresser par tous les motifs qui peuvent lui fermer la bouche. Je lui ai dit que son in-

discrétion la perdroit, que son silence feroit sa fortune ; & après les menaces dont je l'ai intimidée, après les récompenses que je lui ai promises, concevez-vous qu'elle ne se taise pas ? Y a-t'il quelque apparence qu'elle nous trahisse ? Tranquillisez-vous donc ; donnez-moi cette marque d'amitié & de confiance, ou bien je croirai à présent que c'est à cause de moi que vous pleurez, tant je croirai que vous rougissez de m'avoir eu pour témoin de ce qui s'est passé, & que vous me soupçonnez d'avoir quelque sentiment qui vous humilie, moi qui ne vous en aime que davantage, qui ne m'en sens que plus liée à vous ; moi pour qui vous n'en devenez que plus intéressante, & qui n'en aurai toute ma vie que plus d'égards pour vous. Je le croirai, vous dis-je, & voyez en ce cas combien j'aurai lieu de me plaindre de vous, combien

votre douleur m'offenseroit, & seroit desobligeante pour un cœur comme le mien.

Ce discours redoubloit mon attendrissement, & par consequent mes larmes. Je n'avois pas la force de parler ; mais je donnois mille baisers sur sa main que je tenois toujours, & que je pressois entre les miennes en signe de reconnoissance.

Quelqu'un peut venir, me disoit de son côté Valville ; Madame de Fare elle-même va peut-être arriver ; que voulez-vous qu'elle pense de l'état où vous êtes? Quelle raison lui en rendrons-nous, & de quoi vous affligez-vous tant ? Ceci n'aura point de suite, c'est moi qui vous le garantis, ajoutoit-il en se jettant à mes genoux, avec plus d'amour, avec plus de passion, ce me semble, qu'il n'en avoit jamais eu ; & mes regards que je laissois tomber tour

à tour sur l'amant & l'amie, leur exprimoient combien j'étois sensible à tout ce qu'ils me disoient tous deux de doux & de consolant, quand nous entendîmes marcher près de ma chambre.

C'étoit Madame de Fare qui entra un moment après. Sa fille & Valville s'assirent à côté de moi, & j'essuyai mes pleurs avant qu'elle parût ; mais toute l'impression des mouvemens dont j'avois été agitée, me restoit sur le visage ; on y voyoit encore un air de douleur & de consternation que je ne pouvois pas en ôter.

Feignez d'être malade, se hâta de me dire Mademoiselle de Fare, & nous supposerons que vous venez de vous trouver mal.

A peine achevoit-elle ce peu de mots, que nous vîmes sa mere. Je ne la saluai que d'une simple inclination de tête, à cause de la foiblesse que nous étions convenus

que j'affecterois, & qui étoit assez réelle.

Madame de Fare me regarda, & ne me salua pas non plus.

Est-ce qu'elle est indisposée, dit-elle à Valville d'un air indifférent & peu civil ? Oui, Madame, répondit-il, nous avons eu beaucoup de peine à faire revenir Mademoiselle d'un évanouissement qui lui a pris ; & elle est encore extrêmement foible, ajouta Mademoiselle de Fare, que je vis surprise du peu de façon que faisoit sa mere en parlant de moi.

Mais, reprit cette Dame du même ton, & sans jamais dire Mademoiselle, si elle veut, on la ramenera à Paris, je lui prêterai mon carosse.

Madame, lui dit séchement Valville, le vôtre n'est pas nécessaire ; elle s'en retournera dans le mien qui est venu me prendre.

Vous avez raison, cela est égal,

répartit-elle. Quoi, ma mere, tout à l'heure, s'écria la fille: je ſerois d'avis qu'on attendît à tantôt.

Non, Mademoiſelle, dis-je alors à mon tour, en m'appuyant ſur le bras de Valville pour me lever, non laiſſez-moi partir; je vous rends mille graces de votre attention pour moi; mais effectivement il vaut mieux que je me retire, & je ſens bien qu'il ne faut pas que je reſte ici plus long-tems. Deſcendons, Monſieur, je ſerai bien-aiſe de prendre l'air en attendant que votre caroſſe ſoit prêt.

Mais, ma mere, reprit une ſeconde fois Mademoiſelle de Fare, prenez donc garde, laiſſerons-nous Mademoiſelle s'en retourner toute ſeule dans ce caroſſe? & puiſqu'elle veut abſolument ſe retirer, n'êtes-vous pas d'avis que nous la ramenions, ou du moins que je prenne une de vos femmes avec moi pour la reconduire juſqu'à ſon

Couvent, ou chez Madame de Miran qui vous l'a confiée ; sans quoi il n'y a ici que Monsieur de Valville qui pourroit l'accompagner, & il ne seroit pas dans l'ordre qu'il partît avec elle?

Non, reprit la mere en souriant; mais, dites-moi, Monsieur de Valville, j'attens compagnie, ni ma fille ni moi ne pouvons quitter; ne suffira-t'il pas d'une de mes femmes ? je vous donnerai celle qui l'a habillée. Il n'y a qu'un pas d'ici à Paris, n'est-ce pas ma belle enfant ? ce sera assez.

Valville, indigné d'un procédé si cavalier, ne répondit mot. Je n'ai besoin de personne, Madame, lui dis-je, pleinement persuadée que cette Femme-de-Chambre qu'elle m'offroit avoit parlé, je n'ai besoin de personne.

Et c'étoit en sortant de la chambre avec Valville que je disois cela. Mademoiselle de Fare baissoit

les yeux d'un air d'étonnement, qui n'étoit pas à la louange de sa mere.

Madame, dit Valville à Madame de Fare, d'un ton aussi brusque que dégagé, Mademoiselle va prendre mon équipage; vous avez offert le vôtre, vous n'avez qu'à me le prêter pour la suivre, l'état où elle est m'inquiéte, & s'il lui arrivoit quelque chose, je serai à portée de lui faire donner du secours.

Eh! d'où vient nous quitter, dit-elle toujours en souriant? qu'est-ce que cela signifie? je n'en vois pas la nécessité, puisque je lui offre une de mes femmes avec elle; aime t'elle mieux rester? vous sçavez qu'à quatre ou cinq heures il doit lui venir une voiture, que Madame de Miran a dit qu'elle enverroit; & comme elle est malade, & que j'aurai compagnie, elle mangera dans sa chambre.

Oui, dit-il, l'expédient seroit

assez commode ; mais je ne crois pas qu'il lui convienne.

Votre sérieux me divertit, mon cousin, lui répartit-elle : au surplus s'il n'y a pas moyen de vous arrêter, mon carosse est à votre service.

Bourguignon, ajouta-t'elle tout de suite en parlant à un Laquais qui se rencontra là, qu'on mette les chevaux au carosse. Je pense que voici du monde qui vient : Adieu, Monsieur, nous nous reverrons ; mais il y a bien de la méchante humeur à vous à nous quitter. Ma belle enfant, je suis votre servante, allez, ce ne sera rien, faites-la déjeûner avant qu'elle parte. Là-dessus, elle prit congé de nous ; & puis se retournant, venez, ma fille, dit-elle à Mademoiselle de Fare, venez, j'ai à vous parler.

Dans un instant, ma mere, je vous suis, répondit la fille en nous

nous regardant triſtement Valville & moi : je ne comprens rien à ces manieres-ci, nous dit-elle, elles ne reſſemblent point à celles de hier au ſoir ; quelle en peut être la cauſe ? Eſt-ce que cette miſerable femme l'auroit déja inſtruite ? j'ai de la peine à le croire.

N'en doutez point, reprit Valville, qui avoit fait donner ſes ordres à ſon Cocher : mais n'importe, elle ſçait l'intérêt que ma mere prend à Mademoiſelle ; & tout ce qu'on peut lui avoir dit, ne la diſpenſe pas des égards & des politeſſes qu'elle devoit conſerver pour elle. D'ailleurs, à propos de quoi en agit-elle ſi mal avec une jeune perſonne pour qui elle a vû que ma mere & moi nous avons les plus grandes attentions? Cette Lingere dont on lui a rapporté les diſcours, n'a-t'elle pas pû ſe tromper & prendre Mademoiſelle pour une autre ? Mademoiſelle lui a-

t'elle répondu un mot ? Eſt-elle convenue de ce qu'elle lui diſoit ? Il eſt vrai qu'elle a pleuré, mais c'eſt peut-être à cauſe qu'elle a crû qu'on vouloit lui faire injure ; c'étoit ſurpriſe ou timidité, & tout cela eſt poſſible dans une perſonne de ſon âge qui ſe voit apoſtrophée avec tant de hardieſſe. Ce n'eſt pas à vous, ma chere couſine, à qui ce que je dis-là s'adreſſe ; vous ſçavez avec quelle confiance je me ſuis livré à vous là-deſſus. Je veux ſeulement dire que Madame de Fare devoit du moins ſuſpendre ſon jugement, & ne pas s'en rapporter à une Femme-de-chambre, qui a pû mal entendre, qui a pû ajouter à ce qu'elle a entendu ; & qui elle-même n'a raconté ce qu'elle n'a ſçû que d'après une autre femme, qui, comme je l'ai dit, peut avoir été trompée par quelque reſſemblance ; & ſuppoſez qu'elle ne ſe ſoit point mépriſe,

il s'agit ici de faits qui méritent bien qu'on s'en assure, ou qu'on les éclaircisse ; d'autant plus qu'il peut y entrer une infinité de circonstances qui changent considérablement les choses, comme le sont les circonstances que je vous ai dites, & qui font bien voir que Mademoiselle est à plaindre ; mais qui ne donnent droit à qui que ce soit de la traiter comme on vient de le faire.

Et il falloit voir avec quel feu, avec quelle douleur s'énonçoit Valville, & toute la tendresse qu'il mettoit pour moi dans ce qu'il disoit.

Si Madame de [illegible] avoit votre cœur & votre façon de penser, Mademoiselle, ajouta-t'il, je lui aurois tout avoué ; mais je m'en suis abstenu. C'est un détail, vous me permettrez de le dire, qui n'est pas fait pour un esprit comme le sien : quoiqu'il en soit, Mademoi-

ſelle, elle vous aime, vous avez du pouvoir ſur elle, tâchez d'obtenir qu'elle ſe taiſe, dites-lui que ma mere le lui demande en grace, & que ſi elle y manque, c'eſt ſe déclarer notre ennemie, & m'outrager perſonnellement ſans retour. Enfin, ma chere couſine, dites-lui l'intérêt que vous prenez à ce qui nous regarde, & tout le chagrin qu'elle feroit à vous-même, ſi elle ne nous gardoit pas le ſecret.

Ne vous inquiétez point, lui répartit Mademoiſelle de Fare, elle ſe taira, Monſieur; je vais tout à l'heure me jetter à ſes genoux pour l'y engager, & j'en viendrai à bout.

Mais du ton dont elle nous le promettoit, on voyoit bien qu'elle ſouhaitoit plus de réuſſir qu'elle ne l'eſperoit, & elle avoit raiſon.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainſi, je ſoupirois, & j'étois con-

ſternée : il n'y a plus de remede, m'écriois-je quelquefois, nous n'en reviendrons point. Et en effet, qui n'auroit pas penſé que cet évenement-ci romproit notre mariage, & qu'il en naîtroit des obſtacles inſurmontables ?

Et ſi Madame de Miran les ſurmonte, me diſois-je en moi-même, ſi elle a ce courage-là, aurai-je celui d'abuſer de toutes ſes bontez, de l'expoſer à tout le blâme, à tous les reproches qu'elle en eſſuyera de ſa famille ? Pourrai-je être heureuſe, ſi mon bonheur dans les ſuites devient un ſujet de honte & de repentir pour elle ?

Voilà ce qui me paſſoit dans l'eſprit, en ſuppoſant même que Madame de Miran ne ſe rebutât point, & tînt bon contre l'ignominie que cette avanture-ci répandroit ſur moi, ſi elle éclatoit, comme il y avoit tout lieu de croire qu'elle éclateroit.

Les deux caroſſes, celui de Madame de Fare & celui de Valville, arriverent dans la cour. Mademoiſelle de Fare m'embraſſa, elle me tint long-tems entre ſes bras, je ne pouvois m'en arracher, & je montai la larme à l'œil dans le caroſſe de Valville, renvoyée, pour ainſi dire, avec moquerie d'une maiſon où l'on m'avoit reçûe la veille avec tant d'accueil.

Me voici partie, Valville me ſuivoit dans ſon équipage; nous nous trouvions quelquefois de front, & nous nous parlions alors.

Il affectoit une gayeté qu'aſſurément il n'avoit pas, & dans un moment où ſon caroſſe étoit extrêmement près du mien :

Songez-vous encore à ce qui s'eſt paſſé, me dit-il aſſez bas, & en avançant ſa tête ? Pour moi, ajouta-t'il, il n'y a que l'attention que vous y faites qui me fâche.

Non, non, Monſieur, lui répondis-je, ceci n'eſt pas auſſi indifferent que vous le croyez; & moins vous y êtes ſenſible, & plus vous méritez que j'y penſe.

Nous ne ſçaurions continuer la converſation, me répondit-il; mais allez-vous rentrer dans votre Couvent? & ne jugez-vous pas à propos de voir ma mere auparavant?

Il n'y a pas moyen, lui dis-je, vous ſçavez l'état où nous avons laiſſé Monſieur de Climal; Madame de Miran eſt peut-être actuellement dans l'embarras: ainſi il vaut mieux retourner chez moi.

Je crois, reprit Valville, que je vois de loin le caroſſe de ma mere. Il ne ſe trompoit pas; & Madame de Miran ne l'envoyoit plûtôt qu'elle ne l'avoit dit, que pour avertir Valville que M. de Climal étoit mort.

Il reçut cette nouvelle avec

beaucoup de douleur; elle m'affligea moi-même très-sérieusement; les dernieres actions du défunt me l'avoient rendu cher, & je pleurai de tout mon cœur.

Je descendis alors du carosse de Valville, à qui je le laissai: il renvoya l'équipage de Madame de Fare; & je me mis dans celui de Madame de Miran, dont le Cocher avoit ordre de me ramener au Couvent, où j'arrivai fort abbatue, & roulant mille tristes pensées dans ma tête.

Je fus trois jours sans voir personne de chez Madame de Miran.

Le quatriéme au matin, un laquais vint de sa part me dire qu'elle avoit été incommodée, & que je la verrois le lendemain; & dans l'instant que je quittois ce domestique, il tira mystérieusement de sa poche un billet que Valville l'avoit chargé de me donner, & que j'allai lire dans ma chambre.

Je

Je n'ai pas instruit ma mere de l'accident qui vous est arrivé chez Madame de Fare, m'y disoit-il ; peut-être cette Dame sera-t'elle discrette en faveur de sa fille, qui l'en aura fortement pressée ; & dans l'espérance que j'en ai, j'ai crû devoir cacher à ma mere une avanture qu'il vaut mieux qu'elle ignore, s'il est possible, & qui ne serviroit qu'à l'inquiéter. Elle vous verra demain, m'a t'elle dit ; j'ai parlé à la Dutour ; je l'ai mise dans nos interêts ; rien n'a encore transpiré : gardez-vous de votre côté, je vous prie, de rien dire à ma mere. Voilà quelle étoit à peu près la substance de son billet que je lûs, en secouant la tête, à l'endroit où il me recommandoit le silence.

Vous avez beau dire, lui répondis-je en moi-même, il ne sera pas généreux de me taire ; il y aura à cela une espéce de trahison ou de fourberie, à laquelle Madame de

Miran ne doit point s'attendre de ma part : ce ſera lui manquer de reconnoiſſance, & je ne ſçaurois me réſoudre à une diſſimulation ſi ingrate ; il me ſemble que je dois lui déclarer tout à quelque prix que ce ſoit.

En penſant ainſi pourtant, je n'étois pas encore déterminée à ce que je ferois ; mais cette mauvaiſe fineſſe dont on me conſeilloit d'uſer répugnoit à mon cœur ; deſorte que je reſtai juſqu'au lendemain fort agitée, & ſans prendre de réſolution là-deſſus. A trois heures après-midi, on m'annonça Madame de Miran, & j'allai la trouver au Parloir dans une émotion qui venoit de pluſieurs motifs. Et les voici.

Me tairai-je ? c'eſt aſſûrément le plus ſûr, me diſois-je, mais ce n'eſt pas le plus honnête, & je trouve cela lâche. Parlerai-je ? c'eſt le parti le plus digne, mais d'un autre côté le plus dangereux. Il falloit

ſe hâter d'opter, & j'étois déja devant Madame de Miran ſans m'être encore arrêtée à rien.

Il eſt quelquefois difficile de décider entre la fortune & ſon devoir. Quand je dis ma fortune, je parle de celle de mon cœur que je riſquois de perdre, & du bonheur qu'il y auroit pour moi à me voir unie à un homme qui m'étoit cher; car je ne ſongeois point du tout aux biens de Valville, non plus qu'au rang qu'il me donneroit. Quand on aime bien, on ne penſe qu'à ſon amour; il abſorbe toute autre conſidération; & le reſte, de quelque conſéquence qu'il fût, ne m'auroit pas fait héſiter un inſtant. Mais il s'agiſſoit de céler à Madame de Miran un accident qu'il importoit qu'elle ſçût, à cauſe des inconveniens qui le ſuivroient.

Ma fille, me dit-elle, voici un Contrat de douze cens livres de rente qui vous appartient, & que

je vous apporte ; il eſt en bonne forme, vous pouvez vous en fier à moi ; c'eſt mon frere qui vous le laiſſe, & mon fils, qui eſt ſon héritier n'y perd rien, puiſque vous devez l'épouſer, & que cela lui revient : mais n'importe, prenez, c'eſt un bien qui eſt à vous, & j'aime encore mieux dans cette occaſion-ci qu'il le tienne de vous que de ſon oncle ; voyez, je vous prie, quel début !

Helas ! ma mere, lui répondis-je, ce qui me touche le plus dans tout cela, c'eſt la maniere dont vous me traitez ; mon Dieu, que je vous ai d'obligations ! y a-t'il rien qui vaille la tendreſſe dont vous m'honorez ? Vous ſçavez, ma mere, que j'aime Monſieur de Valville, mais mon cœur eſt encore plus à vous qu'à lui ; ma reconnoiſſance pour vous m'eſt plus chere que mon amour. Et là-deſſus, je me mis à pleurer. Va, Ma-

rianne, me dit-elle, ta reconnoiſſance me fait grand plaiſir, mais je n'en veux jamais d'autre de toi que celle qu'une fille doit avoir pour une mere bien tendre; voilà de quelle eſpéce j'exige que ſoit la tienne. Souviens-toi, que ce n'eſt plus une étrangere, mais que c'eſt ma fille que j'aime; tu vas bientôt achever de la devenir, & je t'avoue qu'à preſent je le ſouhaite autant que toi. Je vieillis, je viens de perdre le ſeul frere qui me reſtoit; je ſens que je me détache de la vie, & je ne m'y propoſe plus d'autre douceur que celle d'avoir Marianne auprès de moi, je ne pourrois plus me paſſer de ma fille.

Mes pleurs recommencerent à ce diſcours : je te retirerai d'ici dans quelques jours, ajoûta-t'elle, & je t'ai déja retenu ta place dans un autre Couvent. Es-tu contente de Madame de Fare ? je ne l'ai

pas revûe depuis que tu es revenue de chez-elle ; elle vint hier pour me voir, mais j'étois indiſpoſée, & ne recevois perſonne. S'eſt-il encore dit quelque choſe chez-elle ſur le mariage entre Valville & toi, dont il fut queſtion chez mon frere ?

Non ma mere, on n'en parla plus, lui répondis-je, confuſe & pénétrée de tant de témoignages de tendreſſe, & je n'ai pas la hardieſſe d'eſpérer qu'on en parle davantage.

Quoi ! que veux-tu dire, reprit-elle, & d'où vient me tiens-tu ce diſcours ? Ne dois-tu pas être ſûre de mon Cocher? Monſieur de Valville ne vous a donc informée de rien, ma mere, lui répartis-je? Non, me dit-elle, qu'eſt-il donc arrivé, Marianne ?

Que je ſuis perdue, ma mere, & que Madame de Fare ſçait qui je ſuis, répondis-je : Eh ! qui lui a

dit, s'écria-t'elle sur le champ? comment le sçait-elle? Par le plus malheureux accident du monde, repris-je; c'est que cette marchande de linge chez qui j'ai demeuré quatre ou cinq jours, est venue par hazard à cette campagne pour y vendre quelque chose, & qu'elle m'y a trouvée.

Eh! mon Dieu, tant pis; t'a-t'elle reconnue, me dit-elle? Oh! tout d'un coup, repris-je; eh bien, achevez donc, ma fille, que s'est-il passé? Qu'elle a voulu, répartis-je, m'embrasser avec cette familiarité qu'elle a crû lui être permise, qu'elle s'est étonnée de me voir si ajustée, qu'elle ne m'a jamais appellée que Marianne, qu'on lui a dit qu'elle se trompoit, qu'elle me prenoit pour une autre, enfin qu'elle a soutenu le contraire, & que pour le prouver elle a dit mille choses qui doivent entierement décourager votre bonne volonté,

qui doivent vous empêcher de conclure notre mariage, & me priver du bonheur de vous avoir véritablement pour mere : le tout eſt arrivé dans ma chambre ; Mademoiſelle de Fare qui étoit préſente, mais qui eſt une perſonne généreuſe, & à qui Monſieur de Valville a tout conté, ne m'en a témoigné ni moins d'eſtime ni fait moins d'amitié ; au contraire : auſſi nous a-t'elle promis de garder un ſecret éternel, & n'a-t'elle rien oublié pour me conſoler ; mais je ſuis née ſi malheureuſe que ſa généroſité ne ſervira à rien, ma mere. Eſt-ce là tout? Ne t'afflige point, reprit Madame de Miran ; ſi notre ſecret n'eſt ſçû que de Mademoiſelle de Fare, je ſuis tranquille, & il n'y a rien de gâté ; nous pouvons en toute ſûreté nous en fier à elle, & tu as tort de dire que Madame de Fare ſçait qui tu es ; il eſt certain que ſa fille ne lui en aura point parlé, &

je n'aurois que cette Dame à craindre. Eh bien ! ma mere, c'eſt que Madame de Fare eſt inſtruite, lui répondis-je ; il y avoit là une femme de chambre qui a entendu tout ce que la Lingere a dit, & qui lui a tout rapporté ; & ce qui nous l'a perſuadé, c'eſt que cette Dame qui vint enſuite, ne me traita pas auſſi honnêtement que la veille ; les manieres étoient bien changées, ma mere, je ſuis obligée de vous l'avouer ; je croirois faire une perfidie ſi je vous le cachois ; vous avez eu la bonté de dire que j'étois la fille d'une de vos amies de Province ; mais il n'y a plus moyen de ſe ſauver par-là ; Madame de Fare ſçait que je ne ſuis qu'une pauvre orpheline, ou du moins que je ne connois point ceux qui m'ont mis au monde, & que c'étoit par pure charité que Monſieur de Climal m'avoit placée chez Madame Dutour ; voilà ſur quoi il faut que vous

comptiez, & ce que j'ai crû qu'il étoit de mon devoir de vous apprendre. Monsieur de Valville ne vous en a pas avertie, mais c'est qu'il m'aime, & qu'il a craint que vous ne vouluſſiez plus consentir à notre mariage, & il faut lui pardonner; il est votre fils, c'est une liberté qu'il a pû prendre avec vous, sans compter qu'il n'y a personne que cette avanture-ci regarde de si près que lui; c'est lui qui en souffriroit le plus, puisqu'il seroit mon mari; mais moi qui en aurois tout le profit, & qui ne veux pas l'avoir par une surprise qui vous seroit préjudiciable, moi que vous avez accablée de bienfaits, qui ne dois la qualité de votre fille qu'à votre bon cœur, & qui n'ai pas les privileges de Monsieur de Valville, je m'imagine que je ne serois pas pardonnable, si j'avois des ruses avec vous, & si je vous dissimulois une chose qui a de quoi

vous détourner du dessein où vous êtes de nous marier ensemble. (Madame de Miran, pendant que je lui parlois, me regardoit avec une attention dont je ne pénétrois pas le motif; mais de l'air dont elle fixoit ses yeux sur moi, il sembloit qu'elle m'examinoit plus qu'elle ne m'écoutoit;) je continuai, & j'ajoutai :

Vous aviez envie de prendre des mesures qui auroient empêché qu'on ne me connût, & il n'y a plus de mesures à prendre ; apparemment que Madame de Fare dira tout, malgré sa fille qui l'aura conjurée de n'en rien faire ; ainsi voïez, ma mere, voilà la belle-fille que vous auriez, si j'épousois Monsieur de Valville, il n'y a pas autre chose à espérer ; je ne me consolerai point du bonheur dont vous auriez bien raison de me priver ; mais je me consolerois encore moins de vous avoir trompée.

Madame de Miran resta quelques momens sans me répondre, me parut plus rêveuse que triste, & puis me dit, en faisant un leger soupir:

Tu m'affliges, ma fille, & cependant tu m'enchantes; il faut convenir avec toi que tu as un malheur bien obstiné; n'y auroit-il pas moyen, sans que je m'en mêlasse, d'engager cette Lingere à dire, qu'en effet elle s'est méprise? Dis-moi, que lui répondis-tu alors?

Rien, ma mere, lui repartis-je, je ne sçûs que pleurer, pendant que Mademoiselle de Fare s'obstinoit à lui dire qu'elle ne me connoissoit pas.

Pauvre enfant! reprit Madame de Miran; vraiment non, je ne sçavois rien de cela; mon fils n'a eu garde de me l'apprendre, &, comme tu le dis, il est bien pardonnable, & peut-être même t'a-t'il recommandé de ne m'en point parler.

Helas! ma mere, repris-je, je vous ai dit qu'il m'aime, c'eſt toujours ſon excuſe, & ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'il m'a priée de me taire.

Comment d'aujourd'hui, s'écria-t'elle! eſt-ce qu'il t'eſt venu voir? Non, Madame, répartis-je, mais il m'a écrit, & je vous conjure de ne lui point dire que je vous l'ai avoué; c'eſt le laquais que vous m'avez envoyé hier qui m'a apporté ce petit billet de ſa part, & ſur le champ, je le lui remis entre les mains. Elle le lut.

Je ne ſçaurois blâmer mon fils, dit-elle enſuite, mais tu es une fille étonnante, & il a raiſon de t'aimer; va, ajoûta-t'elle, en me rendant le billet, ſi les hommes étoient raiſonnables, il n'y en a pas un, quel qu'il ſoit, qui ne lui enviât ſa conquête; notre orgueil eſt bien petit auprès de ce que tu fais-là; tu n'as jamais été plus digne du

consentement que j'ai donné à l'amour de Valville, & je ne me retracte point, mon enfant, je ne me retracte point ; à quelque prix que ce soit je te tiendrai parole, je veux que tu vives avec moi, tu seras ma consolation ; tu me dégoûtes de toutes les filles qu'on pourroit m'offrir pour mon fils, il n'y en a pas une qui pût m'être supportable après-toi ; laisse-moi faire : si Madame de Fare, qui, à te dire la vérité, est une bien petite femme, & l'esprit le plus frivole que je connoisse, si elle n'a encore rien répandu de ce qu'elle sçait, ce qui est difficile à croire, vû son caractere, je lui écrirai ce soir d'une maniére qui la retiendra peut-être : dans le fond, comme je te l'ai dit, elle n'est que frivole & point méchante ; je la verrai ensuite, je lui conterai toute ton histoire ; elle est curieuse, elle aime qu'on lui fasse des confidences, je la mettrai dans la

nôtre, & elle m'en sera si obligée, qu'elle sera la premiere à me louer de ce que je fais pour toi, & qu'elle pensera de ta naissance pour le moins aussi avantageusement que moi, qui pense qu'elle est très-bonne. Et supposons qu'elle ait déja été indiscrette, n'importe, ma fille, on trouve des remedes à tout, console-toi; j'en imagine un, il ne s'agit dans cette occurrence-ci, que de me mettre à l'abri de la censure. Il suffira que rien ne retombe sur moi. A l'égard de Valville, il est jeune; & quelque bonne opinion qu'on ait de lui, il a beaucoup d'amour, tu es de la plus aimable figure du monde, & la plus capable de mener loin le cœur de l'homme le plus sage; or si mon fils t'épouse, & qu'on soit bien sûr que je n'y aïe point consenti, il aura tort, & ce ne sera pas ma faute; au surplus, je suis bonne, on me connoit as-

ſez pour telle ; je ne manquerai pas d'être très-irritée, mais enfin je pardonnerai tout ; tu entends bien ce que je veux dire, Marianne, ajouta-t'elle en ſouriant.

A quoi je ne répondis qu'en me jettant comme une folle ſur une main dont, par hazard, elle tenoit alors un des barreaux de la grille.

Je pleurai d'aiſe, je criai de joye, je tombai dans des tranſports de tendreſſe, de reconnoiſſance, en un mot, je ne me poſſedai plus, je ne ſçavois plus ce que je diſois ; ma chere mere, mon adorable mere ; ah! mon Dieu, pourquoi n'ai-je qu'un cœur ? eſt-il poſſible qu'il y en ait un comme le vôtre ; ah ! Seigneur, quelle ame ? & mille autres diſcours que je tins, & qui n'avoient point de ſuite.

As-tu pû croire qu'une auſſi louable ſincerité que la tienne, tourneroit à ton deſavantage auprès d'une mere comme moi, Marianne, me dit

dit Madame de Miran, pendant que je me livrois à tous les mouvemens que je viens de vous dire?

Helas! Madame, eſt-ce qu'on peut s'imaginer rien de ſemblable à vous & à vos ſentimens, lui répondis-je, quand je fus un peu plus calme? Si je n'y étois pas accoûtumée, je ne le croirois pas; ſerre donc le parchemin que je t'ai donné, me dit-elle, (c'étoit de ce contrat dont elle parloit) ſçais-tu bien que ſuivant la datte de la donation, il t'eſt déja dû un premier quartier de la rente, & que je te l'apporte; le voilà, ajouta-t'elle, en tirant de ſa poche un petit rouleau de louis d'or, qu'elle me força de prendre à cauſe que je le refuſois; je voulois qu'elle me le gardât.

Il ſera mieux entre vos mains qu'entre les miennes, lui diſois-je: qu'en ferai-je, ai-je beſoin de quelque choſe avec vous, me laiſ-

ſez-vous manquer de rien ; n'ai-je pas tout en abondance ? j'ai encore l'argent que vous m'avez donné vous-même, (cela étoit vrai,) & celui dont j'ai hérité à la mort de la Demoiſelle qui m'a élevée, me reſte auſſi. Prens toujours, me dit-elle, prens, il faut bien t'accoûtumer à en avoir, & celui-ci eſt à toi.

Alors, nous entendimes ouvrir la porte du Parloir où j'étois. Je ſerrai donc ce rouleau, & nous vimes entrer l'Abbeſſe de notre Couvent.

J'ai ſçû que vous étiez ici, dit-elle à Madame de Miran, ou plûtôt à ma mere, car je ne dois plus l'appeller autrement ; ne l'étoit-elle pas, ſi elle n'étoit pas même quelque choſe de mieux?

J'ai ſçû que vous étiez ici, Madame, lui dit donc l'Abbeſſe d'un ton de condoléance, (à cauſe que je lui avois dit la mort de Mon-

sieur de Climal,) & je viens pour avoir l'honneur de vous voir un moment; je devois cet après-midi envoyer chez vous, je l'avois dit à Mademoiselle.

Elles eurent ensuite un instant de conversation très-serieuse; Madame de Miran se leva: je serai quelque tems sans vous revoir, & même sans sortir, Marianne, me dit-elle; adieu, & puis elle salua l'Abbesse, & partit. Jugez de la tranquillité où elle me laissa: Qu'avois-je désormais à craindre? Par où mon bonheur pouvoit-il m'échapper? Y avoit-t'il de revers plus terrible pour moi que celui que je venois d'essuyer, & dont je sortois victorieuse? Non, sans doute, & puisque la bonté de Madame de Miran, à mon égard, resistoit à d'aussi puissans motifs de dégoût, je pouvois défier le sort de me nuire; c'en étoit fait, ceci épuisoit tout, & je n'avois plus contre moi,

raisonnablement parlant, que la mort de ma mere, celle de son fils, ou la mienne.

Encore, celle de ma mere, qui je crois, (& l'amour me le pardonne,) qui, dis-je, m'auroit, je pense, été plus sensible que celle de Valville même, n'auroit pas, suivant toute apparence, empêché pour lors notre mariage; de sorte, que je nageois dans la joye, & je me disois, tous mes malheurs sont donc finis; & qui plus est, si mes premieres infortunes ont commencé par être excessives, il me semble que mes premieres prosperitez commencent de même; je n'ai peut-être pas perdu plus de biens que j'en retrouve; la mere à qui je dois la vie, n'auroit peut-être pas été plus tendre que la mere qui m'adopte, & ne m'auroit pas laissé un meilleur nom que celui que je vais porter.

Madame de Miran me tint pa-

role ; dix ou douze jours se passerent sans que je la visse ; mais presque tous les jours elle envoyoit au Couvent, & je reçus aussi deux ou trois billets de Valville, & ceux-ci, sa mere les sçavoit ; je ne vous les rapporterai point, il y en avoit de trop longs. Voici seulement ce que j'ai retenu du premier.

Vous m'avez décelé à ma mere, Mademoiselle, (& c'est que « j'avois montré son dernier billet à « Madame de Miran,) mais vous n'y « gagnerez rien ; au contraire, au « lieu d'un billet ou deux, que j'aurois tout au plus hazardé de vous « écrire, vous en recevrez trois ou « quatre, & davantage ; en un mot, « tant qu'il me plaira ; car ma mere « le veut bien, & il faut, s'il vous « plaît, que vous le vouliez bien « aussi ; je vous avois priée de ne lui « dire, ni l'impertinence de la Dutour, ni le sot procedé de Mada- « me de Fare, & vous n'avez tenu «

» compte de ma priére ; vous avez un
» petit cœur mutin, qui s'eſt aviſé
» d'être plus franc & plus généreux
» que le mien ; quel tort cela m'a-t'il
» fait ? Aucun, & graces au Ciel,
» je vous mets au pis ; ſi je n'ai pas le
» cœur auſſi noble que vous, en re-
» vanche celui de ma mere vaut bien
» le vôtre ; entendez-vous, Made-
» moiſelle ? Ainſi il n'en ſera ni plus
» ni moins ; & quand nous ſerons
» mariés, nous verrons un peu s'il eſt
» ſi vrai que le vôtre ſoit plus noble
» que le mien ; & en attendant je puis
» me vanter, du moins, de l'avoir
» plus tendre. Sçavez-vous ce qu'ont
» produit tous les aveux que vous a-
» vez faits à ma mere ? Valville, m'a-
» t'elle dit, ma fille eſt incom-
» parable ; tu lui avois recommandé
» le ſecret ſur ce qui s'eſt paſſé chez
» Madame de Fare, & je ne t'en ſçais
» pas mauvais gré : mais elle m'a tout
» dit, & je n'en reviens point ; je l'ai-
» me mille fois plus que je ne l'aimois ;
» & elle vaut mieux que toi.

Le reſte du billet étoit rempli de rendreſſes : mais voilà le ſeul dont je me ſuis reſſouvenue, & qui fût eſſentiel. Revenons. Il y avoit donc dix ou douze jours que je n'avois vû perſonne de chez Madame de Miran, quand ſur les dix heures du matin, on vint me dire qu'il y avoit une parente de ma mere qui me demandoit, & qui m'attendoit au Parloir.

Comme on ne me dit point ſi elle étoit vieille ou jeune, je m'imaginai que c'étoit Mademoiſelle de Fare, qui après ſa mere étoit la ſeule parente de Madame de Miran que je connuſſe ; & je deſcendis, perſuadée que ce ne pouvoit être qu'elle.

Point du tout, je ne trouvai au lieu d'elle, qu'une grande femme maigre & menue, dont le viſage étroit & long, lui donnoit une mine froide & ſéche, avec de grands bras extrêmement plats, au bout

desquels étoient deux mains pâles & décharnées, dont les doigts ne finissoient point. A cette vision, je m'arrêtai, je crus qu'on se trompoit, & que c'étoit une autre Marianne à qui ce grand spectre en vouloit (car c'étoit sous le nom de Marianne qu'elle m'avoit fait appeller.) Madame, lui dis-je, je ne sçache point avoir l'honneur d'être connue de vous, & ce n'est pas moi que vous demandez apparemment.

Vous m'excuserez, me répondit-elle; mais pour en être plus sûre, je vous dirai que la Marianne que je cherche est une jeune fille orpheline, qui, dit-on, ne connoît ni ses parens ni sa famille, qui a demeuré quelques jours en aprentissage chez une marchande Lingere, appellée Madame Dutour, & que Madame la Marquise de Fare emmena ces jours passés à sa maison de campagne. A tout ce que je dis à, Mademoiselle, cette Marianne qui

qui eſt Penſionnaire de Madame de Miran, n'eſt-ce pas vous?

Oui, Madame, lui repartis-je: quelque intention que vous ayez en me le demandant, c'eſt moi-même, je le nierai jamais, j'ai trop de cœur, & trop de ſincerité pour cela.

C'eſt fort bien répondu, reprit-elle, vous êtes très-aimable; c'eſt dommage que vous portiez vos vûes un peu trop haut. Adieu la belle fille, je ne voulois pas en ſçavoir davantage; & là-deſſus, ſans autre compliment, elle rouvrit la porte du Parloir pour s'en aller.

Etonnée de cette ſinguliere façon d'agir, je reſtai d'abord comme immobile, & puis la rappellant ſur le champ: Madame, lui criai-je, Madame à propos de quoi me venez vous donc voir, êtes-vous parente de Madame de Miran, comme vous me l'avez fait dire? Oui, ma belle enfant, très-parente,

me répartit elle, & une parente qui aura un peu plus de raiſo qu'elle.

Je ne ſçais pas vos deſſeins, Madame, repris-je à mon tour, mais ce ſeroit bien mal-fait à vous, ſi vous veniez ici pour me ſurprendre. Elle ne me répondit rien, & acheva de deſcendre.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, m'écriai-je toute ſeule, & à quoi tend une viſite ſi extraordinaire ? eſt-ce encore quelque orage qui vient fondre ſur moi ? Il en ſera tout ce qu'il pourra, mais je n'y entends rien.

Et là-deſſus, je retournai à ma chambre, dans la réſolution d'informer Madame de Miran de ce nouvel accident : non que je crûſſe qu'il y eût eu du mal à ne lui en rien dire; car de quelle conſequence cela pourroit-il être ? je n'y en voïois aucune : mais il y eût toujours eu quelque myſtere à ne lui en point

parler; & ce myſtere, tout indifferent qu'il me paroiſſoit, je me le ſerois reproché, il me ſeroit reſté ſur le cœur.

En un mot, je n'aurois pas été contente de moi; & puis, me direz-vous, vous ne couriez aucun riſque à être franche; vous deviez même y avoir pris goût, puiſque vous ne vous en étiez jamais trouvée que mieux de l'avoir été avec Madame de Miran, & qu'elle avoit toujours récompenſé votre franchiſe.

J'en conviens, & peut-être ce motif faiſoit-il beaucoup dans mon cœur; mais c'étoit du moins ſans que je m'en aperçuſſe, je vous jure, & je croïois là-deſſus ne ſuivre que les purs mouvemens de ma reconnoiſſance.

Quoiqu'il en ſoit, j'écrivis à Madame de Miran: Mardi à telle heure, lui diſois-je, eſt venue me voir une Dame que je ne connois point,

qui s'eſt dit votre parente, qui eſt faite de telle & telle maniere, & qui après s'être bien aſſûrée que j'étois la perſonne qu'elle vouloit voir, ne m'a dit que telle & telle choſe; (& là-deſſus je rapportois ſes propres paroles, que j'étois bien aimable, mais que c'étoit dommage que je portaſſe mes vûes un peu trop haut) & enſuite, ajoutois-je, s'eſt bruſquement retirée, ſans autre explication,

Au portrait que tu me fais de la Dame en queſtion, me répondit par un petit billet Madame de Miran, je devine qui ce peut être, & je te le dirai demain dans l'après-midi. Demeure en repos. Auſſi y demeurai-je, mais ce ne ſera pas pour long-tems.

Entre dix & onze le lendemain matin, une Sœur converſe entra dans ma chambre, & me dit de la part de l'Abbeſſe, qu'il y avoit une Femme de chambre de Madame

de Miran, qui venoit pour me prendre avec le caroſſe, & qu'ainſi je me hâtaſſe de m'habiller.

Je le crois, il n'y avoit rien de plus poſitif, & je m'habille.

J'eus bien-tôt fait, un demi quart d'heure après je fus prête & je deſcendis.

La Femme-de-chambre en queſtion, qui ſe promenoit dans la cour parut à la porte quand on me l'ouvrit. Je vis une femme aſſez bien faite, miſe à peu près comme elle devoit être, avec des façons convenables à ſon état, enfin une vraïe Femme-de-chambre extrémement reverencieuſe.

De douter qu'elle fût à Madame de Miran, en vertu de quoi cette défiance me ſeroit-elle venue ? Voici le caroſſe dans lequel elle eſt arrivée, & ce caroſſe eſt à ma mere ; il étoit un peu different de celui que je connoiſſois, & que j'avois toujours vû ; mais ma mere

peut en avoir plus d'un.

Mademoiſelle, me dit cette Femme-de-chambre, je viens vous prendre, & Madame de Miran vous attend.

Seroit-ce, lui dis-je, qu'elle va dîner ailleurs, & qu'elle veut m'emmener avec elle? il eſt pourtant de bonne heure.

Non, ce n'eſt pour aller nulle part, je penſe, & il me ſemble que ce n'eſt ſeulement que pour paſſer la journée avec vous, me répondit-elle, après avoir un inſtant héſité comme une perſonne qui ne ſçait que répondre. Mais cet inſtant d'embarras fut ſi court, que je n'y ſongeai que lorſqu'il ne fut plus tems.

Allons, Mademoiſelle, lui dis-je, partons, & ſur le champ nous montâmes en caroſſe. Je remarquai cependant que le Cocher m'étoit inconnu, & il n'y avoit point de Laquais.

Cette Femme-de-chambre se mit d'abord vis-à-vis de moi ; mais à peine fûmes-nous sorties de la cour du Couvent, qu'elle me dit : je ne sçaurois aller de cette façon-là, vous voulez bien que je me place à côté de vous.

Je ne répondis mot, mais je trouvai l'action familiere. Je sçavois que ce n'étoit point l'usage, je l'avois entendu dire. Pourquoi, pensai-je en moi-même, cette femme-ci en agit-elle si librement avec moi, qui suis censée être si fort au-dessus d'elle, & qu'elle doit regarder comme une amie de sa Maîtresse ? je suis persuadée que ce n'est pas là l'intention de Madame de Miran.

Après cette réflexion, il m'en vint une autre ; j'observai que le Cocher n'avoit point la livrée de ma mere, & tout de suite, je songeai encore à cette étonnante visite que j'avois reçue la veille de cette parente de Madame de Miran ;

& toutes ces conſiderations furent ſuivies d'un peu d'inquiétude.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce Cocher, lui dis-je, je ne l'ai jamais vû à votre Maîtreſſe, Mademoiſelle ? Auſſi n'eſt-il point à elle, me répondit cette femme, c'eſt celui d'une Dame qui l'eſt venue voir, & qui a bien voulu le prêter pour me mener à votre Couvent. Et pendant ce tems nous avancions. Je ne voyois point encore la rue de Madame de Miran que je connoiſſois, & qui étoit auſſi celle de la Dutour.

Vous vous reſſouviendrez bien que je ſçavois le chemin de chez cette Lingere à mon Couvent ; puiſque c'étoit de chez elle que j'étois partie pour m'y rendre avec mes hardes) que j'y fis porter, & je ne voyois aucune des rues que j'avois traverſées alors.

Mon inquiétude en augmenta ſi fort que le cœur m'en battit. Je

n'en laissai pourtant rien paroître ; d'autant plus que je m'accusois moi-même d'une méfiance ridicule.

Arriverons-nous bien-tôt, lui dis-je, par quel chemin nous conduit donc ce Cocher ? Par le plus court, & dans un moment nous arrêterons, me repondit-elle.

Je regardois, j'examinois, mais inutilement. Cette rue de la Dutour & de ma mere, ne venoit point ; & qui pis est, voici notre carosse qui entre subitement par une grande porte qui étoit celle d'un Couvent.

Eh ! mon Dieu, m'écriai-je alors, où me menez-vous ? Madame de Miran ne demeure point ici ; Mademoiselle, je crois que vous me trompez ; & aussi-tôt j'entends refermer la porte, par laquelle nous étions entrées, & le carosse s'arrête au milieu de la cour.

Ma conductrice ne disoit mot ; je changeai de couleur, & je ne dou-

tai plus qu'on ne m'eût fait une surprise.

Ah ! miserable, dis-je à cette femme, où suis-je, & quel est votre dessein ? Point de bruit, me répondit-elle, il n'y a pas si grand mal, & je vous méne en bon lieu, comme vous voïez ; au reste, Mademoiselle Marianne, c'est en vertu d'une autorité supérieure que vous êtes ici ; on auroit pû vous enlever d'une maniere qui eût fait plus d'éclat ; mais on a jugé à propos d'y aller plus doucement ; & c'est moi qu'on a envoyée pour vous tromper comme je l'ai fait.

Pendant qu'elle me parloit ainsi, on ouvrit la porte de la clôture, & je vis deux ou trois Religieuses, qui d'un air souriant & affectueux attendoient que je fusse descendue de carosse, & que j'entrasse dans le Couvent.

Venez, ma belle enfant, venez, s'écrierent-elles ; ne vous inquiétez

point, vous ne ſerez pas fâchée d'être parmi nous. Une Tourriere approcha du caroſſe, où, la tête baiſſée je verſois un torrent de larmes.

Allons, Mademoiſelle, vous plaît-il de venir, me dit-elle, en me donnant la main? aidez-la de votre côté, ajouta-t'elle à la femme qui m'avoit conduite, & je deſcendis mourante.

Il fallut preſque qu'elles me portaſſent; je fus remiſe pâle, interdite & ſans force, entre les mains de ces Religieuſes, qui de là me porterent à leur tour juſques à une chambre aſſez propre, où elles me mirent dans un fauteuil à côté d'une table.

J'y reſtai ſans dire mot, toute baignée de mes larmes, & dans un état de foibleſſe qui approchoit de l'évanouiſſement. J'avois les yeux fermés; ces filles me parloient, m'exhortoient à prendre courage, & je ne leur répondois que par des

ſanglots & par des ſoupirs.

Enfin je levai la tête & jettai ſur elles une vûe égarée. Alors une de ces Religieuſes me prenant la main & la preſſant entre les ſiennes :

Allons, Mademoiſelle, tâchez donc de revenir à vous, me dit-elle, ne vous allarmez point, ce n'eſt pas un ſi grand malheur que d'avoir été conduite ici ; nous ne ſçavons pas le ſujet de votre douleur, mais de quoi eſt-il queſtion ? ce n'eſt pas de mourir : c'eſt de reſter dans une maiſon où vous trouverez peut-être plus de douceur & plus de conſolation que vous ne penſez ; Dieu n'eſt-il pas le maître ? Hélas ! peut-être le remercierez-vous bientôt de ce qui vous paroît aujourd'hui ſi fâcheux : ma fille, patience, c'eſt peut-être une grace qu'il vous fait ; calmez-vous, nous vous en prions ; n'êtes-vous pas Chrétienne, & quels que ſoient vos

chagrins, faut-il les porter jusqu'au déſeſpoir, qui eſt un ſi grand péché? hélas! mon Dieu, nous arrive-t'il rien ici bas, qui mérite que nous vous offenſions; pourquoi tant gémir & tant pleurer, vous pouvez bien penſer qu'on n'a contre vous aucune intention qui doive vous faire peur? On nous a dit mille biens de vous, avant que vous vinſſiez; vous nous êtes annoncée comme la fille du monde la plus raiſonnable; montrez-nous donc qu'on a dit vrai; votre phiſionomie promet un eſprit ſi bien fait: il n'y en a pas une de nous ici qui ne vous aime déja, je vous aſſure, c'eſt-ce que nous nous ſommes dites toutes tant que nous ſommes, ſeulement en vous voïant, & ſi Madame n'étoit pas indiſpoſée & dans ſon lit, ce ſeroit elle qui vous auroit reçûe, tant elle eſt impatiente de vous voir; ne démentez donc point la bonne

opinion qu'on nous a donnée de vous, & que vous nous avez donnée vous-même ; nous ſommes innocentes, de l'affliction qu'on vous cauſe, on nous a dit de vous recevoir, & nous vous avons reçûe avec tendreſſe, & charmées de vous.

Hélas! ma Mere, répondis-je en jettant un ſoupir, je ne vous accuſe de rien, je vous rends mille graces à vous & à ces Dames, de tout ce que vous penſez d'obligeant pour moi.

Et je leur dis ce peu de mots d'un air ſi plaintif & ſi attendriſſant ; on a quelquefois des tons ſi touchans dans la douleur ; avec cela, j'étois ſi jeune, & par-là ſi intereſſante, que je fis, je penſe, pleurer ces bonnes filles.

Elle n'a pas dîné, ſans doute ; dit une d'entre elles, il faudroit lui apporter quelque choſe. Il n'eſt pas néceſſaire, repris-je, & je vous

en remercie, je ne mangerois point.

Mais il fut décidé que je prendrois du moins un potage, qu'on alla chercher, & qu'on apporta avec un petit dîné de Communauté, & pour deſſert du fruit d'aſſez bonne mine.

Je refuſai de tout d'abord, mais ces Religieuſes étoient ſi preſſantes, & ces perſonnes-là, dans leur douces façons, ont quelque choſe de ſi engageant, que je ne pûs me diſpenſer de gouter de ce potage, de manger du reſte, & de boire un peu de vin & d'eau, toujours en refuſant, toujours en diſant je ne ſçaurois.

Enfin, m'en voilà quitte, me voilà non pas conſolée, mais du moins aſſez calme. A force de pleurer, on tarit les larmes; je venois de prendre un peu de nourriture, on me careſſoit beaucoup, & inſenſiblement cette déſola-

tion à laquelle je m'étois abandonnée se relâcha ; de l'affliction, je tombai dans la tristesse ; je ne pleurai plus, je me mis à rêver.

De quelle part me vient le coup qui me frappe, me disois-je : que pensera là-dessus Madame de Miran, que fera-t'elle ? n'est ce point cette parente de mauvais augure, que j'ai vû à mon Couvent, qui est cause de ce qui m'arrive ? mais comment s'y est-elle prise ? Madame de Fare, n'entre-t'elle pas dans le complot ? quel dessein a t'on ? ma mere ne me secourera-t'elle point : découvrira-t'elle où je suis ? Valville pourra-t'il se résoudre à me perdre ? ne le gagnera t'on pas lui-même, ne lui persuadera-t'on pas de m'abandonner ? Madame de Miran n'a-t'elle consenti à rien, ou bien ne se rendra-t'elle pas à tout ce qu'on lui dira contre moi ? ils ne me verront plus tous deux ; on dit que l'autorité

s'en mêle ; mon hiſtoire deviendra publique ; ah ! mon Dieu, il n'y aura plus de Valville pour moi, peut-être plus de mere.

C'étoit ainſi que je m'entretenois ; les Religieuſes qui m'avoient reçûe, n'étoient plus avec moi, la cloche les avoit appellées au Chœur. Une Sœur Converſe me tenoit compagnie, & diſoit ſon chapelet, pendant que je m'occupois de ces douloureuſes réfléxions, que j'adouciſſois quelquefois de penſées plus conſolantes.

Ma mere m'aime tant, c'eſt un ſi bon cœur, elle a été juſques ici ſi inébranlable, j'ai reçû tant de témoignages de ſa fermeté, eſt-il poſſible qu'elle change jamais ? que ne m'a t'elle pas dit encore la derniere fois qu'elle ma vûe ? je veux finir mes jours avec toi, je ne ſçaurois plus me paſſer de ma fille ; & puis Valville eſt un ſi honnête homme, une ame ſi tendre,

ſi généreuſe ; ah ! Seigneur, que de détreſſes : qu'eſt-ce que tout cela deviendra ? C'étoit-là par où je finiſſois, & c'étoit en effet tout ce que je pouvois dire.

Aux ſoupirs que je pouſſois, la bonne Sœur Converſe, tout en continuant ſon chapelet & ſans parler, levoit quelquefois les épaules, de cet air, qui ſignifie qu'on plaint les gens, & qu'ils nous font quelquefois compaſſion.

Quelquefois auſſi elle interrompoit ſes priéres, & me diſoit : eh ! mon bon Jeſus, ayez pitié de nous hélas ! Mademoiſelle, que Dieu vous conſole & vous ſoit en aide.

Mes Religieuſes revinrent me trouver : eh ! bien, qu'eſt-ce, me dirent-elles ? ſommes-nous un peu plus tranquilles ? ah ça, vous n'avez pas vû notre Jardin, il eſt fort beau ; Madame nous a dit de vous y mener, venez y faire un

tour, la promenade dissipe ; cela réjouit. Nous avons les plus belles allées du monde, & puis nous irons voir Madame qui est levée.

Comme il vous plaira, Mesdames, répondis-je, & je les y suivis. Nous y nous promenâmes environ trois quarts d'heure ; ensuite nous nous rendîmes dans l'appartement de l'Abbesse ; mais ces Religieuses n'y resterent qu'un instant avec moi, & se retirerent insensiblement l'une après l'autre.

Cette Abbesse étoit âgée, d'une grande naissance, & me parut avoir été belle fille.

Je n'ai rien vû de si serain, de si posé, & en même tems de si grave que cette physionomie-là.

Je viens de vous dire qu'elle étoit âgée, mais on ne remarquoit pas cela tout d'un coup ; c'étoit de ces visages qui ont l'air plus ancien que vieux ; on diroit que le tems les ménage, que les années

ne s'y ſont point appeſanties, qu'elles n'y ont fait que gliſſer, auſſi n'y ont-elles laiſſé que des rides douces & légeres.

Ajoutez à tout ce que je dis là; je ne ſçais quel air de dignité ou de prud'hommie monachale; & vous pourrez vous repreſenter l'Abbeſſe en queſtion, qui étoit grande & d'une propreté exquiſe; imaginez-vous quelque choſe de ſimple, mais d'extrémement net & d'arrangé, qui réjaillit ſur l'ame, & qui eſt comme une image de ſa pureté, de ſa paix, de ſa ſatisfaction, & de la ſageſſe de ſes penſées.

Dès que je fus ſeule avec cette Dame: Mademoiſelle, aſſeyez-vous, je vous prie, me dit-elle; je pris donc un ſiége: on me l'avoit bien dit, ajouta-t'elle, qu'on ſe prévient tout d'un coup en votre faveur; il n'eſt pas poſſible avec l'air de douceur que vous

avez, que vous ne soyez extrémement raisonnable; toutes mes Religieuses sont enchantées de vous; dites-moi, comment vous trouvez vous ici?

Hélas, Madame, lui répondis-je, je m'y trouverois fort bien, si j'y étois venue de mon plein gré, mais je n'y suis encore que fort étonnée de m'y voir, & fort en peine de sçavoir pourquoi on m'y a mise?

Mais, me répartit-elle, n'en devinez-vous pas la raison? ne soupçonnez-vous point ce qui en peut être cause? Non, Madame, repris-je, je n'ai fait ni de mal ni d'injure à personne.

Eh bien! je vais donc vous apprendre de quoi il s'agit, me répondit-elle, ou du moins ce qu'on m'a dit là-dessus, & ce que je me suis chargée de vous dire à vous-même.

Il y a un homme dans le mon-

de, homme de condition, très-riche, qui appartient à une famille des plus considérables, & qui veut vous épouser; toute cette famille en est allarmée, & c'est pour l'en empêcher qu'on a crû devoir vous soustraire à sa vûe. Non pas que vous ne soyez une fille très-sage & très-vertueuse, de ce côté là, on vous rend pleine justice, ce n'est pas là-dessus qu'on vous attaque; c'est seulement sur une naissance qu'on ne connoît point, & dont vous sçavez tout le malheur: ma fille, vous avez affaire à des parens puissans, qui ne souffriront point un pareil mariage. S'il ne falloit que du mérite, vous auriez lieu d'esperer que vous leur conviendriez mieux qu'une autre, mais on ne se contente pas de cela dans le monde; toute estimable que vous êtes, ils n'en rougiroient pas moins de vous voir entrer dans leur alliance; vos bonnes qualitez

n'en rendroient pas votre mari plus excusable ; on ne lui pardonneroit jamais une épouse comme vous ; ce seroit un homme perdu dans l'estime publique. J'avoue qu'il est fâcheux que le monde pense ainsi ; mais dans le fond, on n'a pas tant de tort ; la difference des conditions est une chose nécessaire dans la vie, & elle ne subsisteroit plus, il n'y auroit plus d'ordre, si on permettoit des unions aussi inégales que le seroit la vôtre ; on peut dire même aussi monstrueuses, ma fille ; car entre nous, & pour vous aider à entendre raison, songez un peu à l'état où Dieu a permis que vous soyiez, & à toutes ses circonstances ; examinez ce que vous êtes, & ce qu'est celui qui veut vous épouser ; mettez-vous à la place des parens, je ne vous demande que cette petite réfléxion-là.

Eh ! Madame, Madame, & moi je vous demande quartier là-

dessus, lui dis-je de ce ton naïf & hardi qu'on a quelquefois dans une grande douleur; je vous assure que c'est un sujet, sur lequel il ne me reste plus de réfléxions à faire, non plus que d'humiliations à essuïer; je ne sçais que trop ce que je suis, je ne l'ai caché à personne, on peut s'en informer, je l'ai dit à tous ceux que le hazard m'a fait connoître, je l'ai dit à Monsieur de Valville, qui est celui dont vous parlez, je l'ai dit à Madame de Miran sa mere; je lui ai représenté toutes les miseres de ma vie, de la maniere la plus forte, & la plus capable de les rebuter, je leur en ai fait le portrait le plus dégoutant, j'y ai tout mis, Madame, & l'infortune où je suis tombée dès le berceau, au moïen de laquelle je n'appartiens à personne, & la compassion que des inconnus ont eue de moi dans une route où mon pere & ma mere étoient

étoient étendus morts; la charité avec laquelle ils me prirent chez eux, l'éducation qu'ils m'ont donnée dans un Village, & puis la pauvreté où je suis restée après leur mort, l'abandon où je me suis vûe, les secours que j'ai reçûs d'un honnête homme, qui vient de mourir aussi, ou bien, si l'on veut, les aumônes qu'il m'a faites, car c'est ainsi que je me suis expliquée, pour m'humilier davantage, pour mieux peindre mon indigence, pour rendre Monsieur de Valville plus honteux de l'amour qu'il avoit pour moi; que veut-on de plus ? Je ne me suis point épargnée, j'en ai peut-être plus dit qu'il n'y en a, de peur qu'on ne s'y trompât; il n'y a peut-être personne qui eût la cruauté de me traiter aussi mal que je l'ai fait moi-même, & je ne comprens pas, après tout ce que j'ai avoué, comment Madame de Miran & Monsieur de Valville ne

m'ont pas laiſſée là ; je devois les faire fuir, je défierois qu'on imaginât une perſonne plus chétive que je me la ſuis rendue ; ainſi il n'y a plus rien à m'objecter à cet égard, on ne ſçauroit me mettre plus bas, & les répetitions ne ſerviroient plus qu'à accabler une fille ſi affligée, ſi à plaindre & ſi infortunée que vous, Madame, qui êtes Abbeſſe & Religieuſe, vous n'avez point d'autre parti à prendre, que d'avoir pitié de moi, & que de refuſer d'être de moitié avec les perſonnes qui me perſécutent, & qui me font un crime d'un amour, dont il n'a pas tenu à moi de guérir Monſieur de Valville, & qui eſt plûtôt un effet de la permiſſion de Dieu, que de mon adreſſe & de ma volonté. Si les hommes ſont ſi glorieux, ce n'eſt pas à une Dame auſſi pieuſe & auſſi charitable que vous à approuver leur mauvaiſe gloire ; & s'il eſt vrai

aussi que j'aye beaucoup de mérite, ce que je n'ai pas la hardiesse de croire, vous devez donc trouver que j'ai tout ce qu'il faut. Monsieur de Valville qui est un homme du monde, ne m'en a pas demandé davantage, il s'est bien contenté de cela; Madame de Miran qui est généralement aimée & estimée, qui a un rang à conserver aussi-bien que ceux qui me nuisent, & qui n'aimeroit pas plus à rougir qu'eux, s'en est contentée de même, quoique j'aye fait tout mon possible afin qu'elle ne se contentât point. Elle le sçait, cependant la mere & le fils pensent l'un comme l'autre. Veut-on que je leur résiste, que je refuse ce qu'ils m'offrent, sur tout quand je leur ai moi-même donné tout mon cœur, & que ce n'est ni leurs richesses ni leur rang que j'estime, mais seulement leur tendresse? d'ailleurs, ne sont-ils pas les maîtres; ne sçavent-ils pas ce qu'ils

font ; les ai-je trompés, ne ſçais je pas que c'eſt trop d'honneur pour moi ? On ne m'apprendra rien là-deſſus, Madame : ainſi au nom de Dieu, n'en parlons plus, je ſuis la derniere de toutes les créatures de la terre en naiſſance, je ne l'ignore pas, en voilà aſſez, ayez ſeulement la bonté de me dire à préſent, qui ſont les gens qui m'ont miſe ici, & ce qu'ils prétendent, avec la violence avec laquelle ils en uſent aujourd'hui contre moi.

Ma chere enfant, me répondit l'Abbeſſe, en me regardant avec amitié, à la place de Madame de Miran, je crois que je penſerois comme elle; j'entre tout-à-fait dans vos raiſons, mais ne le dites pas.

A ce diſcours, je lui pris la main que je baiſai, & cette action parut lui plaire & l'attendrir.

Je ſuis bien éloignée de vouloir vous chagriner, ma fille, continua-t'elle, je ne vous ai parlé comme

vous venez de l'entendre, qu'à cause qu'on m'en a priée, & avant que vous vinſſiez; je ne vous imaginois pas telle que vous êtes, il s'en faut de beaucoup : je m'attendois à vous trouver jolie, & peut-être ſpirituelle; mais ce n'étoit là ni l'eſprit, ni les graces, & encore moins le caractére que je me figurois; vous êtes digne de la tendreſſe de Madame de Miran, & de ſa complaiſance pour les ſentimens de ſon fils, en vérité très-digne. Je ne connois point cette Dame; mais ce qu'elle fait pour vous, me donne une grande opinion d'elle, & elle ne peut être elle-même, qu'une femme d'un très grand mérite.

Que tout ce que je vous dis là ne vous paſſe point, je vous le répete, ajouta-t'elle, en me voïant pleurer de reconnoiſſance; & venons au reſte.

C'eſt par un ordre ſupérieur que

vous êtes ici ; & voici ce que je suis encore chargée de vous proposer.

C'est de vous déterminer, ou à rester dans notre Maison, c'est-à-dire à y prendre le voile, ou de consentir à un autre mariage.

Je souhaiterois que le premier parti vous plût, je vous l'avoue sincérement, & je le souhaiterois autant pour vous que pour moi, à qui l'acquisition d'une fille comme vous feroit grand plaisir ; & d'où vient aussi pour vous ? C'est que vous êtes belle, & que dans le monde avec la beauté que vous avez, & quelque vertueuse qu'on soit, on est toujours exposée soi-même à force d'exposer les autres, & qu'enfin vous seriez ici en toute sûreté & pour vous & pour eux.

Quel plus grand avantage d'ailleurs peut-on tirer de sa beauté, que de la consacrer à Dieu, qui vous la donnée, & de qui vous n'é-

prouverez ni l'infidélité ni le mépris que vous avez à craindre de la part des hommes & de votre mari même? c'eſt ſouvent un malheur que d'être belle, un malheur pour le tems, un malheur pour l'éternité. Vous croirez que je vous parle en Religieuſe? point du tout, je vous parle le langage de la raiſon, un langage dont la vérité ſe juſtifie tous les jours, & que la plus ſaine partie des gens du ſiécle vous tiendroient eux-mêmes.

Mais je ne vous le dis qu'en paſſant, & je n'appuïe point là-deſſus.

Voilà donc les deux choſes que j'ai promis de vous propoſer aujourd'hui; & dès ce ſoir on doit venir ſçavoir votre réponſe: conſultez-vous, ma chere enfant, voyez ce qu'il faut que je diſe, & quelle parole je donnerai pour vous, car on demande votre parole ſur l'un ou ſur l'autre de ces deux partis, ſous peine d'être dès demain trans-

ferée ailleurs, & même bien loin de Paris, ſi vous ne répondiez pas : ainſi dites-moi, voulez vous être Religieuſe, aimez-vous mieux être mariée ?

Hélas! ma mere, ni l'un ni l'autre, répartis-je, je ne ſuis pas en état de m'offrir à Dieu de la maniere dont on me le propoſe, & vous ne me le conſeilleriez pas vous même, le cœur, comme je l'ai, plein d'une tendreſſe, ou plûtôt d'une paſſion qui n'a à la vérité que des vûes légitimes, & qui, je crois, eſt innocente aujourd'hui, mais qui ceſſeroit de l'être, dès que je ſerois engagée par des vœux ; auſſi ne m'engagerois-je point, le Ciel m'en préſerve, je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour le pouvoir : à l'égard du mariage auquel on prétend que je conſente qu'on me laiſſe du tems pour réfléchir là-deſſus.

On ne vous en laiſſe point, ma fille, me répondit l'Abbeſſe, &

c'eſt une affaire qu'on veut ſe hâter de conclure : vous devez être mariée en très peu de jours, ou vous réſoudre à ſortir de Paris, pour être conduite, on ne m'a pas dit où : & ſi vous m'en croyiez, mon avis ſeroit que vous promiſſiez de prendre le mari en queſtion, à condition que vous le verrez auparavant, que vous ſçaurez quel homme c'eſt, de quelle part il vient, quelle eſt ſa fortune ; & que vous parlerez même à ceux qui veulent que vous l'épouſiez : ce ſont de ces choſes qu'on ne peut, ce me ſemble, vous réfuſer, quelque envie qu'on ait d'aller vîte ; vous y gagnerez du tems, eh ! que ſçait-on ce qui peut arriver dans l'intervale.

Vous avez raiſon, Madame, lui dis-je en ſoupirant, c'eſt-là cependant une bien petite reſſource ; mais n'importe, il n'y a donc qu'à dire que je conſens au maria-

ge, pourvû qu'on m'accorde tout ce que vous venez de dire: peut-être quelque événement favorable me délivrera-t'il de la perſécution que j'éprouve.

Nous en étions là, quand une Sœur avertit l'Abbeſſe qu'on l'attendoit à ſon Parloir Ce pourroit bien être de vous dont il eſt queſtion, ma fille, me dit-elle; je ſoupçonne que c'eſt votre réponſe qu'on vient ſçavoir; en tout cas, nous nous reverrons tantôt, j'ai de bonnes intentions pour vous, ma chere enfant, ſoyez-en perſuadée.

Elle me quitta là-deſſus, & je reunis dans la chambre où j'avois dîné; j'y entrai le cœur mort: je ſuis sûre que je n'étois pas reconnoiſſable; j'avois l'eſprit bouleverſé, c'étoit de ces accablemens où l'on eſt comme imbécille.

Je fus bien une heure dans cet état; j'entendis enſuite qu'on ouvroit ma porte; on entra, je regar-

dois qui c'étoit, ou plutôt j'ouvrois les yeux, & ne disois mot; on me parloit, je n'entendois pas : hem! quoi, que voulez-vous? voilà tout ce qu'on pouvoit tirer de moi. Enfin, on me répeta si souvent que l'Abbesse me démandoit, que je me levai pour aller la trouver.

Je ne me trompois pas, me dit-elle, d'aussi loin qu'elle m'apperçut; c'est de vous dont il s'agissoit, & j'augure bien de ce qui va se passer. J'ai dit que vous acceptiez le parti du mariage, & demain entre onze heures & midi on envoyera un carosse, qui vous menera dans une maison où vous verrez, & le mari qu'on vous destine, & les personnes qui vous le proposent: j'ai tâché par tous les discours que j'ai tenus, de vous procurer les égards que vous méritez, & j'espere qu'on en aura pour vous. Mettez votre confiance en Dieu, ma fille; tous les évenemens dépen-

dent de sa providence, & si vous avez recours à lui, il ne vous abandonnera pas. Je vous aurois volontiers offert d'envoyer avertir Madame de Miran que vous êtes ici ; mais, quelque plaisir que je me fisse de vous obliger, c'est un service qu'il ne m'est pas permis de vous rendre. On a exigé que je ne me mêlerois de rien ; j'en ai moi-même donné parole, & j'en suis très-fâchée.

Une Religieuse qui vint alors, abrégea notre entretien, & je retournai dans le jardin un peu moins abbatue que je ne l'avois été en arrivant chez elle. Je vis un peu plus clair dans mes pensées ; je m'arrangeai sur la conduite que je tiendrois dans cette maison où l'on devoit me mener le lendemain ; je méditai ce que je dirois, & je trouvois mes raisons si fortes, qu'il me sembloit impossible qu'on ne s'y rendît pas, pour peu qu'on voulût bien m'écouter.

Il eſt vrai que les petits arrangemens qu'on prend d'avance ſont aſſez ſouvent inutiles, & que c'eſt la maniere dont les choſes tournent, qui décide de ce qu'on dit ou de ce qu'on fait en pareilles occaſions; mais ces ſortes de préparations vous amuſent & vous ſoulagent; on ſe flatte de gagner ſon procès, pendant qu'on fait ſon plaidoyer, cela eſt naturel, & le tems ſe paſſe.

Il me venoit encore d'autres idées. Du Couvent à la maiſon où l'on me transfere il y aura du chemin, me diſois-je: eh! mon Dieu, ſi vous permettiez que Valville ou Madame de Miran rencontraſſent le caroſſe où je ſerai, ils ne manqueroient pas de crier qu'on arrêtât; & ſi ceux qui me meneront ne le vouloient pas, de mon côté je crierois, je me débattrois, je ferois du bruit, & au pis aller, mon Amant & ma mere pourroient me

ſuivre, & voir où l'on me conduira.

Voyez, je vous, prie à quoi l'on va penſer dans de certaines ſituations. Il n'y a point d'accident pour ou contre que l'on n'imagine point de chimére agréable ou fâcheuſe qu'on ne ſe forge.

Auſſi en ſuppoſant même que je rencontraſſe ma mere ou ſon fils, étoit-il bien sûr qu'ils crieroient qu'on arrêtât, penſois-je en moi-même ; ne fermeront-ils pas les yeux ; ne feront-ils point ſemblant de ne me pas voir? Eh ! Seigneur, s'ils avoient donné les mains à mon enlevement ; ſi la famille, à force de repréſentations, de prieres, de reproches, leur avoit perſuadé de ſe dédire ? Les maximes ou les uſages du monde me ſont ſi contraires; les grands ſentimens ſe ſoutiennent ſi difficilement, & le miſerable orgueil des hommes veut qu'on faſſe ſi peu de cas de moi, il eſt ſi

ſcandaliſé de ma miſére, & là-deſſus je recommençois à pleurer, & un moment après à me flatter. Mais j'oublios un article de mon récit.

C'eſt qu'en rentrant ſur le ſoir dans ma chambre au ſortir du jardin où je m'étois promenée, je vis mon coffre (car je n'avois point encore d'autre meuble) qui étoit ſur une chaiſe, & qu'on avoit apporté de mon autre Couvent.

Vous ne ſçauriez croire de quel nouveau trouble il me frappa; mon enlevement m'avoit, je penſe, moins conſternée, les bras m'en tomberent.

Comment, m'écriai-je, ceci eſt donc bien ſérieux? car juſqu'alors je n'avois pas fait réfléxion que mes hardes me manquoient, & quand j'y aurois ſongé, je n'aurois eu garde de les demander; il n'y a point d'extrémité que je n'euſſe plûtôt ſoufferte.

Quoiqu'il en ſoit, dès que je les vis, mon malheur me parut ſans retour. M'apporter juſqu'à mon coffre, il n'y a donc plus de reſſource ? vous euſſiez dit que tout le reſte n'étoit encore rien en comparaiſon de cela ; ce malheureux coffre en ſignifioit cent fois davantage ; il décidoit, & il m'accabla ; ce fut un trait de rigueur qui me laiſſa ſans réplique.

Allons, me dis-je, voilà qui eſt fait, tout le monde eſt d'accord contre moi ; c'eſt un adieu éternel qu'on me donne ; il eſt certain que ma mere & ſon fils ſont de la partie.

Demandez-moi pourquoi je tirois ſi affirmativement cette conſéquence. Il faudroit vingt pages pour vous l'expliquer ; ce n'étoit pas ma raiſon, c'étoit ma douleur qui concluoit ainſi.

Dans les circonſtances où j'étois, il y a des choſes qui ne ſont point importantes en elles-mêmes, mais qui

qui ſont triſtes à voir au premier coup d'œil, qui ont une apparence effrayante, & c'eſt par-là qu'on les ſaiſit, quand on a l'ame déja diſpoſée à la crainte.

On m'apporte mes hardes, on ne veut donc plus de moi; on rompt donc tout commerce; il eſt donc réſolu qu'on ne me verra plus; voilà de quoi cela avoit l'air, pour une perſonne déja auſſi découragée que je l'étois, & ce n'auroit rien été ſi j'avois raiſonné.

On m'enleve d'une maiſon pour me mettre dans une autre; il falloit bien que mes hardes me ſuiviſſent, le tranſport qu'on en faiſoit n'étoit qu'une conſéquence toute ſimple de ce qui m'arrivoit; voilà ce que j'aurois penſé ſi j'avois été de ſens froid.

Quoiqu'il en ſoit, je paſſai une nuit cruelle, & le lendemain le cœur me battit toute la matinée.

Ce caroſſe que l'Abbeſſe m'avoit

annoncé, fut dans la cour préciſément à l'heure qu'elle m'avoit dite. On vint m'avertir, je deſcendis tremblante, & le premier objet qui s'offrit à mes yeux quand on m'ouvrit la porte, ce fut cette femme qui m'avoit enlevée de mon Couvent, pour me mener dans celui-ci.

Je lui fis un petit ſalut aſſez indifferent: bon jour, Mademoiſelle Marianne, vous vous paſſeriez bien de me revoir, me dit-elle, mais ce n'eſt pas à moi qu'il faut s'en prendre. Au ſurplus, je penſe que vous n'aurez pas lieu d'être mécontente de tout ceci, & je voudrois bien être à votre place moi qui vous parle; à la verité, je ne ſuis ni ſi jeune, ni ſi jolie que vous, c'eſt ce qui fait la différence.

Et nous étions déja dans le caroſſe, pendant qu'elle me parloit ainſi.

Vous ſçavez donc quelque cho-

se de ce qui me regarde, lui dis-je ? Eh! mais, oui, me répondit-elle, j'en ai entendu dire quelques mots par-ci par-là ; il s'agit d'un homme d'importance qu'on ne veut point que vous épousiez, n'est-ce pas ?

A peu près, repris-je ; eh bien ! me répartit-elle, ôtez que vous êtes peut-être entêtée de ce jeune homme qu'on vous refuse, par ma foi je ne trouve point que vous ayiez tant à vous plaindre : on dit que vous n'avez ni pere ni mere, & qu'on ne sçait ni d'où vous venez, ni qui vous êtes ; on ne vous en fait point un reproche, ce n'est pas votre faute, mais entre nous, qu'est-ce qu'on devient avec cela ? on reste sur le pavé, on vous en montrera mille comme vous qui y sont ; cependant il n'en est ni plus ni moins pour vous. On vous ôte un amant qui est trop grand seigneur pour être votre mari ; mais en revanche on vous en don-

ne un autre que vous n'auriez jamais eu, & dont une belle & bonne fille de bourgeois s'accommoderoit à merveille ; je n'en trouverai pas un pareil, moi qui ai pere & mere, oncle & tante & tous les parens, tous les couſins du monde, & il faut que vous ſoyiez née coëffée. Je vous enparle ſçavamment au reſte, car j'ai vû le mari dont il s'agit ; c'eſt un jeune homme de vingt-ſept à vingt-huit ans, vraiment fort joli garçon, fort bien ait, je ne ſçais pas ſon bien, mais l a de ſi bonnes protections qu'il n'en a que faire, & il ira loin ; je ne dis pas qu'à ſon tour il ne ſoit fort heureux de vous avoir, mais cela n'empêche pas que ce ne ſoit une fortune & un très-bon établiſſement pour vous.

Enfin, nous verrons, lui répondis-je, ſans vouloir diſputer avec elle. Mais pourriez-vous m'apprendre qui ſont les gens chez qui

vous me menez, & à qui je vais parler.

Oh! reprit-elle, ce ſont des perſonnes de très-grande importance, vous êtes en de bonnes mains; nous allons chez Madame de .... qui eſt une parente de la famille de votre premier Amant. Or cette Dame qu'elle me nommoit, n'étoit s'il vous plaît que la femme du Miniſtre, & je devois paroître devant le Miniſtre même, ou pour mieux dire j'allois chez lui, jugez à quelles fortes parties j'avois à faire, & s'il me reſtoit la moindre lueur d'eſpérance dans ma diſgrace.

Je vous ai dit que j'avois imaginé que Madame de Miran ou ſon fils pourroient me rencontrer en chemin; mais quand même ce hazard là me ſeroit arrivé, il me ſeroit devenu bien inutile par la précaution que prit la femme qui avoit apparemment ſes ordres, il y avoit des rideaux tirés ſur les glaces du

caroſſe, de façon que je ne pouvois ni voir ni être vûe.

Nous arrivâmes, & on nous arrêta à une porte de derriere qui donnoit dans un vaſte jardin que nous traverſames, & dans une allée duquel ma conductrice me laiſſa aſſiſe ſur un banc; en attendant, me dit-elle qu'elle eût été ſçavoir s'il étoit tems que je me préſentaſſe.

A peine y avoit-il un demi quart d'heure que j'étois ſeule, que je vis venir une femme de quarante-cinq à cinquante ans, qui me parut être de la maiſon, & qui en m'abordant d'un air de politeſſe ſubalterne & domeſtique, me dit:

Ne vous impatientez pas, Mademoiſelle, Monſieur de .... (& ce fut le Miniſtre qu'elle me nomma) eſt enfermé avec quelqu'un, & on viendra vous chercher dès qu'il aura fait.

Alors par une allée qui rentroit dans celle où nous étions, vint un

jeune homme de vingt-huit à trente ans d'une figure assez passable, vêtu fort unîment mais avec propreté, qui nous salua, & qui feignit aussi-tôt de se retirer.

Monsieur, Monsieur, lui cria cette femme qui m'avoit abordée, Mademoiselle attend qu'on la vienne prendre ; je n'ai pas le tems de rester avec elle, tenez-lui compagnie je vous prie, la commission est bien agréable comme vous voyez : aussi vous suis-je bien obligé de me la donner, reprit-il en s'approchant d'un air plus réverentieux que galant.

Ah ça, dit la femme, je vous laisse donc : Mademoiselle, c'est un de nos amis au moins, ajouta-t'elle, sans quoi je ne m'en irois pas, & son entretien vaut bien le mien ; là-dessus elle partit.

Qu'est-ce que tout cela signifie, me dis-je en moi-même, & pourquoi cette femme me laisse-t'elle ?

Ce jeune homme me parut d'abord assez interdit, & il débuta par s'asseoir à côté de moi, après m'avoir fait encore une réverence à laquelle je répondis avec beaucoup de froideur.

Voici, dit-il, le plus beau tems du monde, & cette allée-ci est charmante, c'est comme si on étoit à la campagne: oui, répartis-je, & puis la conversation tomba; je ne m'embarrassois guéres de ce qu'elle deviendroit.

Apparemment qu'il cherchoit comment il la releveroit, & le seul moyen dont il s'avisa pour cela, ce fut de tirer sa tabatiere, & puis me la présentant ouverte: Mademoiselle en use-t'elle, me dit-il? non, Monsieur, répondis-je; & le voilà encore à ne sçavoir que dire. Les monosyllabes dont j'usois pour parler comme lui, n'étoient d'aucune ressource. Comment faire?

Je

Je touſſai : Mademoiſelle eſt-elle enrhumée ? ce tems-ci cauſe beaucoup de rhûmes ; hier il faiſoit froid, aujourd'hui il fait chaud, & ces changemens de tems n'accomodent pas la ſanté ; cela eſt vrai, lui dis-je.

Pour moi, reprit-il, quelque tems qu'il faſſe, je ne ſuis point ſujet aux rhumes, je ne connois pas ma poitrine, rien ne m'incommode.

Tant mieux, lui dis-je. Quant à vous Mademoiſelle, me repartit-il, enrhumée ou non, vous n'en avez pas moins le meilleur viſage du monde auſſi-bien que le plus beau.

Monſieur, vous êtes bien honnête, lui répondis-je. Oh ! c'eſt la vérité, Paris eſt bien grand, reprit-il, mais il n'y a certainement pas beaucoup de perſonnes qui puiſſent ſe vanter d'être faites comme Mademoiſelle, ni d'avoir tant de graces.

Monſieur, lui dis-je, voilà des complimens que je ne mérite point ;

je ne me pique pas de beauté, & il n'eſt pas queſtion de moi s'il vous plaît. Mademoiſelle, je dis ce que je vois, & il n'y a perſonne à ma place qui ne vous en dît autant & davantage, reprit-il; vous ne devez pas vous fâcher d'un diſcours qu'il vous eſt impoſſible d'empêcher, à moins que vous ne vous cachiez, & ce ſeroit grand dommage, car il eſt certain qu'il n'y a point de Dame qui ſoit ſi digne d'être conſiderée. En mon particulier, je me tiens bien heureux de vous avoir vûe, & encore plus heureux ſi cette occaſion qui m'eſt ſi favorable, me procuroit le bonheur de vous revoir & de vous préſenter mes ſervices.

A moi, Monſieur, qui ne vous trouve ici que par hazard, & qui ſuivant toute apparence ne vous retrouverai de ma vie?

Eh! pourquoi de votre vie; Mademoiſelle, reprit-il? c'eſt ſelon votre volonté, cela dépend de

vous, & ſi ma perſonne ne vous étoit pas deſagreable, voici une rencontre qui pourroit avoir bien des ſuites ; il ne tiendra qu'à vous que nous ayions fait connoiſſance enſemble pour toujours ; & pour ce qui eſt de moi, il n'y a pas à douter que je ne le ſouhaite, il n'y a rien à quoi j'aſpire tant, c'eſt ce que la ſincere inclination que je me ſens pour vous m'engage à vous dire ; il eſt vrai qu'il n'y a qu'un moment que j'ai l'honneur de voir Mademoiſelle, & vous me direz que c'eſt avoir le cœur pris bien promptement, mais c'eſt le mérite & la phiſionomie des gens qui régle cela ; certainement je ne m'attendois pas à tant de charmes, & puiſque nous ſommes ſur ce ſujet, je prendrai la liberté de vous aſſurer que tout mon deſir eſt d'être aſſez fortuné pour vous convenir, & pour obtenir la poſſeſſion d'une auſſi charmante perſonne que Mademoiſelle.

Comment, Monsieur, repris-je, négligeant de répondre à d'aussi pesantes & d'aussi grossieres protestations de tendresse, vous ne vous attendiez pas, dites-vous, à tant de charmes, est-ce que vous avez sçû que vous me verriez ici, en étiez-vous averti?

Oui, Mademoiselle, me repartit-il, ce n'est pas la peine de vous tenir plus long-tems en suspens; c'est de moi dont Mademoiselle Cathos vous a entretenue en vous menant; elle vient de me le dire. Quoi, m'écriai-je encore, c'est donc vous qui êtes le mari, qu'on me propose, Monsieur?

C'est justement votre serviteur, me dit-il; ainsi vous voyez bien que j'ai raison quand je dis que notre connoissance durera long-tems, si vous en êtes d'avis; c'étoit tout exprès que je me promenois dans le jardin, & on ne m'a laissé avec vous qu'afin de nous procurer le moyen de nous entre-

tenir ; on m'avoit bien promis que je verrois une très-aimable Demoiselle, mais j'en trouve encore plus qu'on ne m'en a dit, d'où il arrive que ce sera avec un tendre amour que je me marierai aujourd'hui, & non pas par raison & par interêt, comme je le croyois ; oui, Mademoiselle, c'est véritablement que je vous aime, je suis enchanté des perfections que je rencontre en vous, je n'en ai point vû de pareilles ; & c'est ce qui m'a d'abord embarrassé en vous parlant ; car quoique j'aye bien fréquenté des Demoiselles, je n'ai encore été amoureux d'aucune ; aussi êtes-vous plus gracieuse que toutes les autres ; & c'est à vous à voir ce que vous voulez qu'il en soit, vous êtes bien mon fait, il n'y a plus qu'à sçavoir si je suis le vôtre ; au surplus, Mademoiselle, vous pouvez vous enquêter de mon humeur & de mon caractére ; je suis sûr qu'on vous en fera de bons rap-

ports ; je ne ſuis ni joueur ni debauché, je me vante d'être rangé, je ne ſonge qu'à faire mon chemin à cette heure que je ſuis garçon, & je ne ſerai pas pis quand je ſerai en ménage ; au contraire, une femme & des enfans vous rendent encore meilleur ménager ; pour ce qui eſt de mes facultez préſentes, elles ne ſont pas bonnement bien conſidérables ; mon pere a un peu mangé, un peu trop aimé la joye, ce qui n'enrichit pas une famille ; d'ailleurs j'ai un frere & une ſœur, dont je ſuis l'aîné à la vérité ; mais c'eſt toujours trois parts au lieu d'une ; on me donnera pourtant quelque choſe d'avance en faveur de notre mariage ; mais ce n'eſt pas cela que je regarde : le principal eſt qu'on me gratifie à préſent d'une bonne place, & qu'on me va mettre dans les affaires, dès que notre contrat ſera ſigné, ſans compter que depuis trois ans, je n'ai pas laiſſé que de faire quelques

petites épargnes sur les appointemens d'un petit emploi que j'ai, & qu'on me change contre un plus fort ; ainsi, comme vous voyez, nous serions bien-tôt à notre aïse avec la protection que j'ai ; c'est ce que vous sçaurez de la propre bouche de Monsieur de .... (il parloit du Ministre) car je ne vous dis rien que de vrai, ma chere Demoiselle, ajouta-t'il, en me prenant la main qu'il voulut baiser.

Le cœur m'en souleva : doucement, lui dis-je avec un dégoût que je ne pus dissimuler, point de gestes, s'il vous plaît, nous ne sommes pas encore convenus de nos faits. Qui êtes vous, Monsieur ? Qui je suis, Mademoiselle, me répondit-il d'un air confus & pourtant piqué ? J'ai l'honneur d'être le fils du pere nourricier de Madame de ... (il me nomma la femme du Ministre) ainsi elle est ma sœur de lait, rien que cela. Ma mere a une pension d'elle, ma sœur la sert actuel-

ment en qualité de premiere fille de Chambre ; elle nous aime tous, & elle veut avoir soin de ma fortune.

Voilà qui je suis, Mademoiselle, y a-t'il rien là dedans qui vous choque ; est-ce que le parti n'est pas de votre goût ?

Monsieur, lui dis-je, je ne songe guéres à me marier. C'est peut-être que je vous déplais, me répartit-il ? Non, lui dis-je, mais si j'épouse jamais quelqu'un, je veux du moins l'aimer, & je ne vous aime pas encore, nous verrons dans la suite. Tant pis, c'est l'effet de mon malheur, me répondit-il ; ce n'est pas que je sois en peine de trouver une femme ; il n'y a pas encore plus de huit jours qu'on parla d'une, qui aura beaucoup de bien d'une tante, & qui d'ailleurs a pere & mere.

Et moi, Monsieur, lui dis-je, je suis orpheline, & vous me faites trop d'honneur. Je ne dis pas cela, Mademoiselle, & ce n'est pas à quoi je

ſonge; mais véritablement je ne me ſerois pas imaginé que vous euſſiez eu tant de mépris pour moi, me dit-il, j'aurois crû que vous y prendriez un peu plus garde, eu égard à l'occurrence où vous êtes, qui eſt naturellement aſſez fâcheuſe, & pas des plus favorables à votre établiſſement; excuſez ſi je vous en parle, mais c'eſt par bonne amitié, & en maniere de conſeil; il y a des occaſions qu'il ne faut pas laiſſer aller, principalement quand on a affaire à des gens qui n'y regardent pas de ſi près, & qui ne font pas plus les difficiles que moi; en cas de mariage, il n'y a perſonne qui ne ſoit bien-aiſe d'entrer dans une famille; moi, je m'en paſſe, c'eſt ce qu'il y a à conſiderer.

Ah! Monſieur, lui dis-je, avec un geſte d'indignation, vous me tenez-là un étrange diſcours, & votre amour n'eſt guéres poli; laiſſons cela, je vous prie.

Pardi, Mademoiſelle, comme

il vous plaira, me repondit-il, en se levant, je n'en serai ni pis ni mieux ; & avec votre permission, il n'y a pas de quoi être si fiere ; si ce n'est pas vous, j'en suis bien mortifié, mais ce sera une autre : on a crû vous faire plaisir, & point de tort. A l'exception de votre beauté que je ne dispute pas, & qui m'a donné dans la vûe, je ne sçais pas qui y perdra le plus de nous deux ; je n'ai chicanné sur rien, quoique tout vous manque ; je vous aurois estimée, honorée, & chérie ni plus ni moins ; & dès que cela ne vous accommode pas, je prends congé de Mademoiselle, & je reste bien son très-humble serviteur.

Monsieur, lui dis-je, je suis votre servante. Là-dessus, il fit quelques pas pour s'en aller ; & puis revenant à moi :

Au surplus, Mademoiselle ; je songe que vous êtes seule, & si en attendant qu'on revienne vous chercher, ma compagnie peut

vous être bonne à quelque chose; je me donnerai l'honneur de vous l'offrir.

Je vous rends mille graces, Monsieur, lui répondis-je la larme à l'œil, non pas de ce qu'il me quittoit, comme vous pouvez penser, mais de la douleur de me voir livrée à d'aussi mortifiantes avantures.

Ce n'est peut-être pas moi qui es cause que vous pleurez, Mademoiselle, ajouta-t'il, je n'ai rien dit qui soit capable de vous chagriner : non, Monsieur, repris-je, je ne me plains point de vous, & ce n'est pas la peine que vous restiez; car voici la personne qui m'a amenée ici & qui arrive.

En effet, je voïois venir de loin Mademoiselle Cathos; (c'étoit ainsi qu'il l'avoit appellée,) & soit qu'il ne voulût pas l'avoir pour témoin du peu d'accueil que je faisois à son amour, il se retira avant qu'elle m'abordât, & prit même

un chemin different du ſien, pour ne la pas rencontrer.

Pourquoi donc, Monſieur Villot vous quitte-t'il, me dit cette femme en m'abordant, eſt-ce que vous l'avez renvoyé? non repris-je, c'eſt que vous veniez, & que nous n'avons plus rien à nous dire. Eh bien! repartit-elle, Mademoiſelle Marianne, n'eſt-il pas vrai que c'eſt un garçon bien fait, vous ai-je trompée? quand vous n'auriez pas les diſgraces que vous ſçavez, en demanderiez-vous un autre, & Dieu ne vous fait-il pas une grande grace? Allons, partons, ajouta-t'elle, on nous attend.

Je me levai triſtement ſans lui répondre, & la ſuivis, Dieu ſçait dans quelle ſituation d'eſprit.

Nous traverſâmes de longs appartemens, & nous arrivâmes dans une ſalle où ſe tenoit une troupe de valets. J'y vis cependant deux perſonnes, dont l'une étoit un jeune homme de vingt-quatre à vingt-

cinq ans, d'une figure fort noble ; l'autre un homme plus âgé, qui avoit l'air d'un Officier, & qui s'entretenoient près d'une fenêtre.

Arrêtez un moment ici, me dit la femme qui me conduiſoit, je vais avertir que vous êtes là. Elle entra auſſi-tôt dans une chambre dont elle reſſortit un moment après.

Mais pendant ce court eſpace de tems qu'elle m'avoit laiſſée ſeule, le jeune homme en queſtion avoit diſcontinué ſon entretien, & ne s'étoit attaché qu'à me regarder avec une extrême attention. Et malgré tout mon accablement, j'y pris garde.

Ce ſont-là, de ces choſes qui ne nous échappent point à nous autres femmes. Dans quelque affliction que nous ſoïons plongées, notre vanité fait toujours ſes fonctions, elle n'eſt jamais en défaut, & la gloire de nos charmes eſt une affaire à part, dont rien ne nous diſtrait.

J'entendis même que ce jeune homme disoit à l'autre du ton d'un homme qui admire : avez-vous jamais rien vû de si aimable ?

Je baissai les yeux & je détournai la tête, mais ce fut toujours une petite douceur que je ne negligeai point de gouter chemin faisant, & qui n'interrompit point mes tristes pensées.

Il en est de cela comme d'une fleur agréable dont on sent l'odeur en passant.

Entrons, me dit la femme qui venoit de sortir de la chambre ; je la suivis & les deux hommes entrerent avec nous. J'y trouvai cinq ou six Dames & trois Messieurs, dont deux me parurent gens de robe ; & l'autre d'épée. Monsieur Villot, (vous sçavez qui c'est) y étoit aussi à côté de la porte, où il se tenoit comme à quartier, & dans une humble contenance.

J'ai dit trois Messieurs, je n'en compte pas un quatriéme quoi-

que le principal, puiſqu'il étoit le maître de la maiſon, ce que je conjecturai en le voyant ſans chapeau. C'étoit le Miniſtre même, & ma conductrice me le confirma.

Mademoiſelle, c'eſt devant Monſieur de .... que vous êtes, me dit-elle. Et elle me le nomma.

C'étoit un homme âgé, mais grand, d'une belle figure & de bonne mine, d'une phiſionomie qui vous raſſuroit en la voyant, qui vous calmoit, qui vous rempliſſoit de confiance, & qui étoit comme un gage de la bonté qu'il auroit pour vous, & de la juſtice qu'il alloit vous rendre.

C'étoit de ces traits que le tems a moins vieillis, qu'il ne les a rendus reſpectables. Figurez-vous un viſage qu'on aime à voir, ſans ſonger à l'âge qu'il a; on ſe plaiſoit à ſentir la vénération qu'il inſpiroit, la ſanté même qu'on y voyoit, avoit quelque choſe de vénérable; elle y paroiſſoit encore moins,

l'effet du temperament, que le fruit de la sageſſe, de la ſérénité, & de la tranquillité de l'ame.

Cette ame y faiſoit réjaillir la douceur de ſes mœurs, elle y peignoit l'aimable & conſolante image de ce qu'elle étoit; elle l'embelliſſoit de toutes les graces de ſon caractére, & ces graces là n'ont point d'âge.

Tel étoit le Miniſtre devant qui je parus; je ne vous parlerai point de ce qui regarde ſon miniſtere, ce ſeroit une matiere qui me paſſe.

Je vous dirai ſeulement une choſe que j'ai moi-même entendu dire.

C'eſt qu'il y avoit dans ſa façon de gouverner un mérite bien particulier, & qui étoit juſqu'alors inconnu dans tous les Miniſtres.

Nous en avons eu dont le nom eſt pour jamais conſacré dans nos Hiſtoires; c'étoit de grands hommes, mais qui durant leur miniſtere avoient eu ſoin de tenir les eſprits attentifs à leurs actions, & de paroître

roître toujours ſuſpects d'une profonde politique; on les imaginoit toujours entourés de miſtéres, ils étoient bien-aiſes qu'on attendît d'eux de grands coups, même avant qu'ils les euſſent faits, que dans une affaire épineuſe on penſât qu'ils ſeroient habiles, même avant qu'ils le fuſſent; c'étoit là une opinion flatteuſe dont ils faiſoient enſorte qu'on les honorât: induſtrie ſuperbe, mais que leurs ſuccès rendoient à la vérité bien pardonnable.

En un mot, on ne ſçavoit point où ils alloient, mais on les voyoit aller; on ignoroit où tendoient leurs mouvemens, mais on les voyoit ſe remuer, & ils ſe plaiſoient à être vûs, & ils diſoient, regardez-moi.

Celui-ci au contraire, diſoit-on, gouvernoit à la maniere des ſages, dont la conduite eſt douce, ſimple, ſans faſte, & deſintereſſée pour eux mêmes, qui ſongent à

être utiles, & jamais à être vantés, qui font de grandes actions dans la seule pensée que les autres en ont besoin, & non pas à cause qu'il est glorieux de les avoir faites. Ils n'avertissent point qu'ils seront habiles, ils se contentent de l'être, & ne remarquent pas même qu'ils l'ont été. De l'air dont ils agissent, leurs opérations les plus dignes d'estime se confondent avec leurs actions les plus ordinaires; rien ne les en distingue en apparence, on n'a point eu de nouvelles du travail qu'elles ont coûté, c'est un génie sans ostentation qui les a conduites, il a tout fait pour elles, & rien pour lui; d'où il arrive que ceux qui en retirent le fruit, le prennent souvent comme on le leur donne, & sont plus contens que surpris; il n'y a que les gens qui pensent qui ne sont point les dupes de la simplicité du procedé de celui qui les mene.

Il en étoit de même à l'égard du

Miniſtre dont il eſt queſtion ; falloit-il ſurmonter des difficultés preſque inſurmontables, remedier à tel inconvenient preſque ſans reméde, procurer une gloire, un avantage, un bien neceſſaire à l'Etat, rendre traitable un ennemi qui l'attaquoit & que ſa douceur, que l'embarras des tems où il ſe trouvoit, ou que la modeſtie de ſon miniſtere abuſoit ; il faiſoit tout cela, mais auſſi diſcrétement, auſſi uniment, avec auſſi peu d'agitation qu'il faiſoit tout le reſte ; c'étoit des meſures ſi paiſibles, ſi imperceptibles ; il ſe ſoucioit ſi peu de vous préparer à toute l'eſtime qu'il alloit mériter, qu'on eût pû oublier de le louer malgré toutes ſes actions louables.

C'étoit comme un pere de famille, qui veille au bien, au repos & à la conſidération de ſes enfans, qui les rend heureux ſans leur vanter les ſoins qu'il ſe donne pour cela, parce qu'il n'a que faire de leur

éloge ; les enfans de leur côté n'y prennent pas trop garde, mais ils l'aiment.

Et ce caractére une fois connu dans un Miniſtre, eſt bien neuf & bien reſpectable ; il donne peu d'occupation aux curieux, mais beaucoup de confiance & de tranquillité aux Sujets.

A l'égard des Etrangers, ils regardoient ce Miniſtre-ci comme un homme qui aimoit la juſtice, & avec qui ils ne gagneroient rien à ne la pas aimer eux-mêmes ; il leur avoit appris à régler leur ambition, & à ne craindre aucune mauvaiſe tentative de la ſienne ; voilà comme on parloit de lui. Revenons : nous ſommes dans ſa chambre.

Entre toutes les perſonnes qui nous entouroient, & qui étoient au nombre de ſept ou huit, tant hommes que femmes, quelques-unes ſembloient ne me regarder qu'avec curioſité, quelques autres

d'un air railleur & dédaigneux ; de ce dernier nombre étoient les parens de Valville, je m'en apperçus après.

J'oublie de vous dire, que le fils du pere nourricier de Madame, ce jeune homme qu'on me destinoit pour époux, s'y trouvoit aussi, il se tenoit d'une air humble & timide à côté de la porte ; ajoutez-y les deux hommes que j'avois vûs dans la Salle, & qui étoient entrez après nous.

Je fus d'abord un peu étourdie de tout cet appareil, mais cela se passa bien vîte. Dans un extrême découragement, on ne craint plus rien. D'ailleurs on avoit tort avec moi, & je n'avois tort avec personne, on me persécutoit, j'aimois Valville, on me l'ôtoit, il me sembloit n'avoir plus rien à craindre, & l'autorité la plus formidable perd à la fin le droit d'épouvanter l'innocence qu'elle opprime.

Elle est vraiment jolie, & Val-

ville eſt aſſez excuſable, dit le Miniſtre d'un air ſouriant, & en adreſſant la parole à une de ces Dames qui étoit ſa femme, oui fort jolie; & pour une Maîtreſſe, paſſe, répondit une autre Dame, d'un ton revêche.

A ce diſcours, je ne fis que jetter ſur elle un regard froid & indifferent: doucement, lui dit le Miniſtre; approchez, Mademoiſelle, ajouta-t'il, en me parlant; on dit que Monſieur de Valville vous aime, eſt-il vrai qu'il ſonge à vous épouſer? Du moins me l'a-t'il dit, Monſeigneur, répondis-je.

Là-deſſus, voici de grands éclats de rire mocqueurs de la part de deux ou trois de ces Dames; je me contentai de les regarder encore, & le Miniſtre de leur faire un ſigne de la main, pour les engager à ceſſer.

Vous n'avez ni pere ni mere, & ne ſçavez qui vous êtes, me dit-il après; Cela eſt vrai, Monſeigneur, lui répondis-je; eh bien! ajouta-

t'il, faites vous donc justice, & ne songez plus à ce mariage là. Je ne souffrirois pas qu'il se fît, mais je vous en dédommagerai; j'aurai soin de vous, voici un jeune homme qui vous convient, qui est un fort honnête garçon, que je pousserai, & qu'il faut que vous épousiez, n'y consentez-vous pas ?

Je n'ai pas dessein de me marier, Monseigneur, lui répondis je, & je vous conjure de ne m'en pas presser; mon parti est pris là-dessus. Je vous donne encore vingt-quatre heures pour y songer, reprit-il, on va vous reconduire au Couvent, je vous renverrai chercher demain, point de mutinerie, aussi bien ne reverrez vous plus Valville, j'y mettrai ordre.

Je ne changerai point de sentiment, Monseigneur, répartis-je, je ne me marierai point, sur tout à un homme qui m'a reproché mes malheurs; ainsi vous n'avez qu'à voir dès à présent ce que vous voulez

faire de moi ; il seroit inutile de me faire revenir.

A peine achevois-je ces mots, qu'on annonça Valville & sa mere, qui parurent sur le champ.

Jugez de leur surprise & de la mienne. Ils avoient découvert que le Ministre avoit part à mon enlevement, & ils venoient me redemander.

Quoi ! ma fille, tu es ici, s'écria Madame de Miran? Ah ! ma mere, c'est elle-même, s'écria de son côté Valville.

Je vous dirai le reste dans la septiéme Partie, qui à deux pages près débutera, je le promets, par l'histoire de la Religieuse, que je ne croiois pas encore si loin, quand j'ai commencé cette cinquiéme Partie-ci.

Fin de la sixiéme Partie.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux cette sixiéme Partie de l'*Histoire de Marianne*, A Paris le 27 Octobre 1736. SAURIN.

LIVRES DE SORTES & d'assortimens, tant de France que des Pais étrangers, que l'on trouve chez PRAULT *fils, Libraire à Paris, Quai de Conty, vis-à vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.*

LIVRES D'HISTOIRE.

HIstoire du Peuple de Dieu, tirée des Livres Saints, par le P. Berruyer Jesuite, premiere édit. 7 *vol. in* 4. 1728.

Supplément à ladite Histoire contenant l'Histoire de Job, les cartes, les Sommaires & la Table des matieres nécessaires audit Livre, *Paris* 1734. *in*-4. *se vend séparément.*

Histoire des Juifs écrite par Flavius Joseph, traduite par M. Arnauld d'Andilly, nouv. édit. 5 *vol. in* 12. 1736.

Discours historiques & critiques sur les évenemens les plus mémorables de l'Ancien & du Nouveau Testament, par M. Saurin, livre extrêmement enrichi de figures gravées par Ber. Picart & autres, *La Haye*, 1736. *in fol.* 5 *vol.* papier Mediane.

Les mêmes, papier Royal.
Les mêmes, papier super-Royal.
Les mêmes, papier Impérial. *On vend tous les volumes séparément.*
Les mêmes Discours en 6 *vol. in* 8. *fig. Amst.* 1720.
Sermons sur divers textes de l'Ecriture Sainte, par le même Saurin, *La Haye*, 1730. 9 *vol. in* 8.
La Vie de S. François d'Assise, par le P. Candide Recolet, *Paris*, 1728. *in* 4.
La même, 2 *vol. in* 12. *Paris* 1736.
Nouvelle Géographie, ou Description exacte de l'Univers, par M. Martineau Duplessis, enrichie d'un très-grand nombre de Cartes & de Fig. *La Haye* 1733. *in* 12. 3 *vol.*
Introduction à l'Hist. de l'Univers, par M. de Puffendorf, avec la suite de M. de la Martiniere, nouv. édit. *Amst.* 1732. *in* 12. 9 *vol.*
Histoire du Commerce & de la Navigation des Anciens, par M. Huet, *Paris* 1727. *in* 8.
Abregé de l'Histoire de France, pour servir de suite à celle de Mezeray, nouv. édit. augmentée de la Vie de l'Auteur, *in*-12. 3 *vol.*
Histoire Généalogique de la Maison

Royale de France, & des Grands Officiers de la Couronne, par le P. Anſelme, *Paris*, *in fol.* 9 *vol.*

Memoires de M. Michel de Caſtelnau, ſervans à donner la vérité de l'Hiſt. des Regnes de François II. Charles IX. & Henry III. & de la Regence de Catherine de Medicis, nouv. édit. *Bruxelles*, 1731. *in-fol.* 3 *vol.*

Memoires de M. Philippe de Commines, contenant l'Hiſtoire du Roy Louis XI. & Charles VIII. n. édit. par M. Godef. *Brux.* 1723. *in* 8. 5 *v.*

Satire Menippée, de la vertu du Catholicon d'Eſpagne, & de la tenue des Etats de Paris, derniere édition. *Ratiſbonne*, *in* 8. 3 *vol. fg.*

Deſcription de l'Iſle des Hermaphrodites, pour ſervir de Supplément au Journ. d'Henry III. 8. *Colog.* 1724.

Hiſtoire de ce qui s'eſt paſſé de plus mémorable en Angl. pendant la vie de Gilbert Burnet Ev. de Salisbury, *La Haye*, 1735. *in* 4. 4 *vol.*

La même Hiſt. en gr. papier.

Hiſt. des Revolut. d'Angl. depuis la Monarchie, par le P. d'Orleans. nouv. édit. *ſous preſſe*, *in* 12. 3 *vol.*

Hiſt. des Revolut. d'Eſpagne, par le même, *Paris*, 1734. *in* 4. 3 *vol.*

La Vie de Philippe II. Roy d'Espagne, traduite de l'Italien de Greg. Leti 12. 6 *vol. Amſt.* 1734.

La Vie du Pape Sixte V. traduite de l'Italien du même, n édit. *Paris*, 1731. *in* 12. 2 *vol.*

Hiſt. des Rois de Pologne depuis le le commencement de la Monarchie juſqu'à préſent, par M. Maſſuet, nouv. édit. corrigée & aug. de 2 vol. *Amſt* 1734. *in* 8. 5 *vol.*.

Hiſt de Dannemark avant & depuis l'établiſſement de la Monarchie, par M. Deſroches, *Paris*, 1732. *in* 12. 9 *vol.*

Hiſt. de Suede, par M. de Puffendorf, avant & depuis la fondation de la Monarchie, *Amſt.* 1732. *in* 12. 3 *vol.*

Les interêts préſens des Puiſſances de l'Europe, fondés ſur les Traitez conclus depuis la Paix d'Utrecht incluſivement, & ſur les preuves de leurs prétentions particulieres, par M. Rouſſet, *La Haye*, 1736. *in* 12. 19 *vol.*

Les mêmes, 3 *vol. in* 4.

Etat militaire de l'Empire Ottoman, par M. de Marſigli, en Ital. & en Franç. ouvrage enrichi de très-belles fig. *La Haye* 1735. *in-fol.*

Hiſt. de la Floride, par P. Richeſet, n. édit. *La Haye*, 1735. *in* 8. 2 *vol. fig.*

PQ
2003
V5
1756
Pt.4-6

Marivaux, Pierre Carlet de Chamblain de
La vie de Marianne Nouv. ed.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY